

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming /  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

PC M  
B139

VOL. V, No. 26.

FEVRIER 1896:

PRIX 10 CENTINS

PER  
B-150

PARAISANT  
LE PREMIER  
DE CHAQUE MOIS

# LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

Sommaire :

## La Belle Hotesse

AU COMPLET

PAR LOUIS LETANG

LES COMMANDEMENTS DU BON MENAGE.  
 MUSIQUE: NOS AMOUREUSES.  
 MENAGE, FAMILLE, MARIAGE, VIE PRIVEE, ETC.  
 GASCONNADES.  
 PROVERBES, ETC.

Abonnement, avec prime, - \$1.00 par An.

LEPROHON &  
 LEPROHON EDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

# La Vengeance du Maître de Forges



Par ANDRE VALDES.

## BELLE-ROSE

Par AMEDEV ACHARD

Ces deux Superbes Romans Brochés en un beau et fort Volume  
Grand format, 24 Magnifiques gravures hors texte.

 **75 Cents.** 

ON VEND SÉPARÉMENT

### La Vengeance du Maître de Forges

Un fort volume, grand format, 12 magnifiques  
gravures hors texte.

 **50 cts.** 

EN VENTE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, Rue St-Gabriel,

Montréal, Can.

AVANTAGES AUX ABONNES DE

122

LA

# Bonne Littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

---



- 1o. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
- 2o. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c le volume.
- 3o. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes à ouvrages (valeur moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

 Voir le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

---

VIENT DE PARAÎTRE

## AMOUR VAINQUEUR

Par JULES DE GASTYNE

Ce magnifique roman commencé par *La Presse* de Montréal et discontinué faute de copie, vient de paraître en brochure, au complet. Tous ceux qui ont commencé ce superbe roman sur *La Presse* sont anxieux de l'avoir en entier et les éditeurs se sont empressés de satisfaire à ce désir.

Prix : 25 cents franco

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

25, rue St-Gabriel,

Montreal, Can

# Une publication populaire

QUI MÉRITE D'ÊTRE LUE PAR  
TOUT LE MONDE

L. A.

# Bonne littérature Française

MAGAZINE LITTÉRAIRE MENSUEL

La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au-delà de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIASTRE PAR AN AVEC PRIME.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée: "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00 (une piastre).

## VOLUMES PUBLIES :

- 1e—Follement aimée (épuisé)..... par Pierre Maël
- 2e—Les Mystères de Montréal (épuisé)..... par Aug. Fortier
- 3e—Le Martyr de l'Amour..... par Pierre Zacone
- 4e—La Roche qui pleure..... par Chs. Valois
- 5e—Le Remords d'un Faussaire..... par H. Du Campfranc
- 6e—Rêves Dorés..... par M. Maryan
- 7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff..... par Marie Maréchal
- 8e—Les Fiançailles de Lorette..... par Ph. Saint-Hilaire
- 9e—Le Sacrifice d'un fils..... par Ernest Daudet
- 10e—Le Coureur de Dot..... par H. Du Campfranc
- 11e—Souffrance et Bonheur..... par Pierre Maël
- 12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre..... par Edm. G.
- 13e—Le Roman d'un Crime..... par Etienne Marce
- 14e—Trahison vaincue par l'Amour..... par Jules Mary
- 15e—La vengeance du Fiancé..... " "
- 16e—L'Enlèvement Mystérieux..... par Xavier de Montépin
- 17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf..... par Pierre Maël
- 18e—Un Misérable Faussaire..... par Paul Saunier
- 19e—Martyre d'une Mère..... par Georges Prade
- 20e—La Charmeuse..... par Jean Rayna
- 21e—Le Vengeur..... par Georges Grison
- 22e—La Mèche d'Or..... par Pierre Sales
- 23e—Le secret des orphelins..... Chas Deslys
- 24e—Le Mystère du puits..... par Pierre Sales
- 25e—Un Drame à Trouville..... par Alfred de Bréha

Un numéro-spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en argent ou en timbres-poste aux éditeurs,

# LEPROTON & LEPROTON

25, St-Gabriel,

MONTRÉAL

# LA BELLE HOTESSE

I.—COMMENT DEUX RESPECTABLES GENTILSHOMMES OU SOI DISANT TELS, FORT AFFAMÉS ET FORT ASSOIFFÉS, SE RENCONTRÈRENT DEVANT L'AUBERGE DE LA BELLE HOTESSE.

Avec un toit de tuiles rouges, des volets verts enguirlandés de plantes grimpantes, un perron prétentieux à rampe de fer ouvragé, l'auberge de la *Belle Hôtesse* se posait coquettement sur le bord de la grande route de Paris en Bourgogne.

Maître Cocquenpot, le maître de céans, avait donné à son auberge l'enseigne du *Cerf aux Abois*. Une grande plaque de tôle d'au moins trois pieds carrés, peinte des deux côtés avec une recherche luxueuse, était appendue au-dessus du perron de l'auberge et représentait un paysage plein d'arbres verts, de chasseurs rouges, de chiens jaunes, de chevaux gris avec un cerf fleur de pêcher dans une mare bleue.

Annibal Cocquenpot était très fier de son enseigne et il assurait que la pareille n'existait pas dans le monde entier, ce qui était bien possible et très croyable.

Mais, malgré cette superbe enseigne, l'auberge de Cocquenpot avait tout doucement changé de nom. Personne ne disait plus le *Cerf aux Abois*, mais la *Belle Hôtesse*.

C'est que Cocquenpot avait une fille de dix-huit ans, dont la réputation de beauté s'étendait à trente lieues à la ronde, et qu'une jolie hôtelière vaut mieux que toutes les enseignes du monde. De Paris à Dijon, gens de tous états et de toute fortune, connaissaient la fille et l'auberge de messire Cocquenpot, et chacun d'eux se fût fait un crime de passer son chemin sans dire un petit bonjour à l'aubergiste, boire un verre de son vin, s'arrêter à l'un de ses pâtés de volaille et recueillir précieusement un regard, une parole ou un sourire de la belle hôtesse.

Mais ce qui flattait le plus le vaniteux aubergiste, c'était l'arrivée journalière de joyeuses cavalcades accourues à toutes brides de Fontainebleau, et composées de jeunes gentilshommes des plus nobles et des plus magnifiques, qui venaient savourer la cuisine merveilleuse de maître Cocquenpot et contempler les beaux yeux de sa fille.

On était à cette période de calme et de prospérité publique que le sage gouvernement de Henri IV procurait à la France après les guerres de religion et les sanglantes intrigues de la Ligue. Plus de surprises, plus d'incendies, plus de pillages, et Cocquenpot voyait s'arrondir son ventre et s'entasser ses écus avec une satisfaction béate et une quiétude parfaite.

Un après-midi du mois d'août 1605, l'auberge de la *Belle Hôtesse* était en grande ruine. Ils s'agissait de servir à déjeuner à cinq gentilshommes arrivés inopinément, et Annibal lui-même trônait, les manches retroussées, devant ses fourneaux. Valets et servantes étaient fort affairés, et nul ne songeait à regarder comment le soleil rissolait les pauvres voyageurs sur la grande route.

Pourtant, venant du côté de Melun, un personnage remarquable arrivait en face de l'auberge. Droit comme un I, malgré la chaleur qui pesait d'aplomb sur ses épaules, mais comme deux échelas placés bout à bout, ses longues jambes écartées, ses grands bras ballants, il venait de s'arrêter et considérait avec convoitise l'auberge toute rayonnante de promesses substantielles et rafraîchissantes, véritable oasis au milieu du désert. Le

délabrement général de ce personnage était étonnant, et on se demandait comment ses habits tenaient ensemble.

Une seule chose subsistait, pleine de vigueur et de menace, dans ce délabrement général, c'était l'épée, longue, solide, à pommeau de fer. Cette bonne lame, bien maniée, devait faire de la sanglante besogne, et, seule, elle restait fidèle à son maître lorsque tout le reste l'abandonnait.

Après avoir jeté un long regard sur l'auberge de la *Belle Hôtesses*, ce singulier personnage fouilla lentement dans la poche de ses chausses et finit par retirer trois petites pièces de cuivre qu'il considéra avec mélancolie dans le creux de sa large main sèche. Puis, avec un soupir, il les replongea dans les profondeurs de ses grègues et serra son ceinturon d'un cran avec une résignation touchante.

Il fit alors quelques pas pour s'éloigner et fuir à jamais le supplice de Tantale, que les parfums de la cuisine de maître Cocquenpot lui faisaient endurer.

En ce moment, venant du côté de Fontainebleau, un second personnage arrivait devant l'auberge de la *Belle Hôtesses*.

On aurait certainement pris ce nouvel individu pour l'ombre du premier tant leur aspect était identique.

Comme le premier personnage, celui-ci considéra longuement l'auberge de la *Belle Hôtesses*, il fouilla de même d'un geste instinctif dans les poches de ses grègues, mais, plus misérable encore, il ne ramena rien dans ses doigts crispés. Alors, portant la main à la boucle de son ceinturon, il s'apprêtait comme l'autre à le serrer d'un cran, lorsque soudain faisant un geste de résolution, il s'avança à grands pas vers la porte de l'auberge.

A ce moment, le premier arrivant interrompait ses réflexions et il se dirigeait résolument vers l'entrée du logis de maître Cocquenpot. Ils se rencontrèrent tous deux au pied du perron, au-dessous de la fameuse enseigne.

Celui qui, arrivé le premier, s'était décidé le dernier, jeta un regard dédaigneux sur les haillons du misérable qui le précédait, le dépassa d'une longue enjambée et s'apprêta à monter les marches avant lui.

Soudain il sentit une main s'abattre sur son épaule, tandis qu'une voix hautaine lui criait :

— Hé ! l'ami ! moins vite, s'il vous plaît, je suis gentilhomme !

Il se retourna avec stupéfaction, le pied sur la première marche de l'escalier, et il laissa tomber un regard chargé d'une expression de mépris et de pitié sur le pauvre diable qui l'interpellait. Puis, redressant sa haute taille et relevant le croc de sa moustache de son doigt maigre, il répondit avec un accent méridional prononcé et une crânerie superbe :

— Et ! mordiou, monsieur, vous tombez mal, car j' prétends être aussi bon gentilhomme que vous et de meilleure maison peut-être.

— C'est ce qu'il faudra voir, murmura l'autre en enveloppant son interlocuteur d'un même regard de pitié dont celui-ci l'avait gratifié en se retournant.

Et frisant à son tour sa moustache fauve, le poing sur la hanche, le jarret tendu ;

— L'on m'appelle le chevalier Raguibus de Brisemolle ! accentua-t-il d'une voix claire et d'un ton de défi.

Étonné, mais avec une galante courtoisie, le gentilhomme de meilleure maison ôta son feutre défoncé, et sa plume balaya les marches du perron dans une salutation profonde. Puis se couvrant avec une fierté légèrement dédaigneuse, tandis qu'un sourire de supériorité convaincue se dessinait sur ses lèvres blêmes :

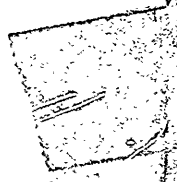
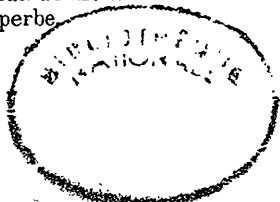
— Moi, dit-il, je suis le baron Carados de Pourfendrac, seigneur de Castelasse et châtelain de Vuidemanoir.

Raguibus, en entendant ces titres pompeux résonner à ses oreilles, avait à son tour enlevé de son chef son chapeau empanaché, et trois saluts à fond avaient fait voler la poussière de la route.

Alors, se redressant avec lenteur, il répondit d'un ton empreint d'une humilité digne.

— Monsieur, je ne suis que chevalier, vous êtes baron, seigneur et châtelain, passez donc le premier, je vous prie.

Carados eut un sourire de suprême satisfaction, et, se redressant avec majesté, il continua de monter les marches du perron, suivi de Raguibus non moins fier et non moins superbe.



II—OU IL EST PROUVÉ QU'À LA RECHERCHE D'UN DÉJEUNER PROBLÉMATIQUE ON RENCONTRE PARFOIS DES COUPS D'ÉPÉE.

Lorsque Carados et Raguibus eurent dépassé le seuil de l'auberge, ils s'arrêtèrent l'un derrière l'autre, ne sachant où aller s'asseoir.

En effet toutes les tables, tous les sièges étaient occupés.

Puis, au fond, sur une terrasse ombragée par les chênes de la forêt, la porte de communication toute grande ouverte pour les besoins du service, on voyait une longue table couverte de fleurs et de fruits étagés avec une armée de bouteilles éparses pêle-mêle, les unes déjà décoiffées et hors de combat, les autres rutilantes et fières dans leur armure de cire comme des chevaliers qui vont entrer en lice.

Autour de cette table, cinq voix joyeuses n'arrêtaient pas de parler, de chanter, d'interpeller, et cinq rires bruyants faisaient retentir l'auberge des éclats de leur gaité folle.

Les trois servantes de Cocquenpot suffisaient à peine à exécuter les ordres des gentilshommes en liesse. Elles se hâtaient, rouges comme des pivoines, sans cesse gourmandées par madame Mathurine Cocquenpot, la digne compagne du digne aubergiste.

Madame Cocquenpot, petite femme ronde comme une boule, mais haute en couleur, fort vive et fort criarde, se démenait au milieu de tout ce monde en gesticulant, riant, se fâchant, avec une vivacité, une pétulance, une brusquerie merveilleuse, touchant à tout, se mêlant aux conversations, jetant un ordre par-ci, un mot par là, une recommandation d'un côté, une plaisanterie d'un autre, et toujours ses petites jambes trottaient aussi vite que sa langue.

Elle allait de l'un à l'autre, faisant prendre patience à chacun et emplissant l'auberge tout entière de son verbiage et de sa petite personne.

Par instant, on voyait sortir de la cuisine la tête directoriale de maître Annibal Cocquenpot. Tout ruisselant de sueur et plus rouge que la braise de ses fourneaux, il apportait lui-même à ses nobles hôtes quelque plat précieux qu'un valet ou qu'une servante n'était pas digne de présenter. Pas plus haut que sa femme Mathurine, mais deux fois plus large, avec sa tête rousse, sa figure glabre, ses petits yeux enfoncés dans la graisse et sa bedaine rondelette sur laquelle se plaquait un tablier d'une blancheur immaculée, il avait l'air d'un énorme œuf d'autruche rouge par en haut et monté sur deux petites pattes.

Trottinant et soufflant, il venait religieusement déposer son plat sur la table des jeunes seigneurs, ôtait le couvercle avec une sage lenteur, et, faisant claquer sa langue, il disait avec un air sérieux :

— Sûtez-moi cela, messeigneurs, on ne fait pas meilleure cuisine en paradis.

— Vivat ! Cocquenpot, vivat ! criaient les gentilshommes, en battant des mains.

Et les quolibets pleuvaient de plus belle sur l'aubergiste ahuri, qui se hâtait de se retourner pour surveiller de nouveaux plats et fuir les rires moqueurs des cinq gentilshommes.

Au milieu de tout ce bruit, de toutes ces allées et venues, nul n'avait fait attention à l'entrée burlesque de Carados, suivi de Raguibus. Ils se tenaient immobiles près de la porte, campés sur leurs longues jambes, le cou tendu pour tâcher de découvrir quelque place vide. Leurs guenilles fraternellement confondues découpaient une horrible tache sur le vert tendre agrémenté de fleurs et d'oiseaux, qui faisait la décoration des murs du cabaret, œuvre consciencieuse de l'artiste qui avait produit la fameuse enseigne de Cocquenpot.

Maguelonne, la *belle hôtesse*, se tenait auprès d'une fenêtre, devant une petite table, et elle s'occupait à édifier, sur de belles assiettes à grandes fleurs bleues et rouges, des pyramides de pommes, de poires, de fraises, et de cerises, toutes choses superbes à l'œil et délicieuses au goût, destinées au dessert des gentilshommes.

L'ombre persistante produite par les deux longues silhouettes de Raguibus et de Carados, debout devant la porte, lui fit lever les yeux.

En apercevant ces deux grands corps si étrangement affublés de guenilles, le cou tendu et le pied en l'air, comme deux héros au bord d'un marécage, l'effet fut irrésistible et elle partit d'un éclat de rire perlé.

C'est alors qu'elle méritait bien le titre de *belle hôtesse* dont tout le monde la saluait.



car jamais bouche plus mignonne et plus rose ne fut entr'ouverte par un rire plus frais et plus joyeux ; jamais plus petites mains gracieusement jointes ne comprimèrent les élan d'un corsage plus provoquant dans sa suave richesse, jamais, sous leurs longs cils baissés, deux grands yeux noirs n'eurent d'éclairs plus brûlants.

Grande, brune, pâle, un gros bouquet de coquelicots dans ses cheveux, noirs comme du jais, et relevés, tordus sur le sommet de la tête, avec une coquetterie un peu sauvage, Maguelonne était admirablement belle, de cette beauté qui attire et fascine.

Pourtant le baron Carados de Bourfandrac et le chevalier Raguibus de Brisemolle, accueillis par les éclats de son rire irrévérencieux, froncèrent leurs épais sourcils et chacun pour son compte mâchonna sous sa moustache quelques épithètes indignées à l'adresse de la *belle hôtesse*.

Mais le rire de Maguelonne eut des conséquences bien plus fâcheuses pour les deux nobles arrivants ; car le vicomte de Valbreuse qui s'inquiétait fort, pour des raisons personnelles, des actions de la *belle hôtesse*, ayant entendu résonner sa voix argentine, s'était levé de table et sa tête curieuse apparaissait dans l'encadrement de la porte du fond. Apercevant à son tour les profils étiques des deux pauvres diables, leurs misérables oripeaux et leur mine piteuse, son rire sonore s'échappa à plein gosier, se mêlant ainsi dans un joyeux duo avec celui de la belle Maguelonne.

Puis, se tournant vers ses amis, il s'écria avec une comique frayeur :

— A la rescousse, Mareuilles, Bajolière, Flossac, Belcoudray, à la rescousse, mes amis ! Quaresme-prenant, à peine entrevue par notre joyeux Rabelais, Quaresme-prenant, accompagné de son frère, aussi blême, aussi déharné que lui, Quaresme-prenant vient s'emparer de l'auberge de maître Cocquenpot ! A la rescousse !

Aussitôt les têtes des jeunes gentilshommes apparurent derrière lui et s'épanouirent soudain en un rire bruyant.

A l'exclamation burlesque de Valbreuse, tous les hommes qui emplissaient les grandes salles du cabaret relevèrent la tête et les éclats de leur gros rire firent trembler les vitres. A la porte de la cuisine, Cocquenpot et ses deux marmitons s'esclaffaient en longs glapissements.

C'était un délire, une contagion.

Seuls, Carados et Raguibus ne riaient pas.

Le baron de Pourfendrac seigneur de Castelasec et chatelain de Vuidemanoir, était blême de fureur ; la peau de son cou se gonflait, sa moustache tortillée furieusement se dressait menaçante, et, la main crispée sur la poignée de sa flamberge, les dents serrées, il se tourna vers Raguibus :

— Monsieur le chevalier, dit-il d'une voix sifflante, je crois que ces gens-là se moquent de nous !

— Et moi, monsieur le baron, j'en suis sûr ! répondit le chevalier de Brisemolle, non moins furieux et non moins indigné que le baron de Pourfendrac. De rouge brique, son teint hab tuel, il était passé à l'écarlate.

Le regard qu'ils échangèrent leur prouva qu'ils pouvaient avoir mutuellement confiance dans leur courage et dans leur valeur.

D'un mouvement plein d'une spontanéité superbe et menaçante, ils tirèrent leurs grandes épées, et un moulinet rapide assura les bonnes lames dans leurs mains sèches, aussi rigide que le fer même.

— Aux armes ! s'écria Valbreuse, riant aux éclats, Quaresme-prenant furieux a tiré ses deux lardoires. Il veut nous embrocher tous. Aux armes, mes amis !

Il disparurent aussitôt et quelques instants après ils reparaisaient, l'épée à la main, et se groupaient devant la porte en ordre de bataille et le fer en avant, comme s'ils eussent voulu défendre leur déjeuner commencé contre les attaques d'un ennemi dévorant.

Un bouleversement général s'était fait dans la salle de l'auberge. Tous les paisibles consommateurs, emportant plats et bouteilles, s'étaient prudemment retirés à l'abri des coups probables, préférant abandonner leurs places aux gentilshommes, comme champ de bataille. Entassés dans tous les coins, curieux mais hésitant déjà entre le rire et la crainte, ils suivaient attentivement les préparatifs de la lutte qui allait s'engager.

En voyant reluire les épées, Cocquenpot s'était arrêté tout net au milieu d'un éclat de rire, au risque de s'étrangler, et une mortelle inquiétude se répandait peu à peu sur son large visage dont les degrés de rouge allaient en s'affaiblissant de seconde en seconde !

Madame Cocquenpot levait les mains au ciel en se désolant.

Maguelonne, la belle hôtesse, droite, en proie à une émotion étrange, regardait les épées nues.

Lorsque Carados remarqua le large vide qui s'était fait autour d'eux, il eut un haussement d'épaules plein d'orgueil.

— Laissons ces manants, dit-il à Raguibus avec un noble dédain. C'est là-bas seulement, et sa rapière tendue montrait Valbreuse et ses amis, que nous vengerons l'insulte faite à des gentilshommes par des gentilshommes.

— En avant ! répondit Raguibus plein d'impatience.

Et en trois enjambées de leurs longues jambes, ils furent à portée des jeunes railleurs. Un rapide froissement de fer engagea les épées.

Carados et Raguibus se mirent à attaquer furieusement, avec toute l'âpreté de gens qui ont le ventre creux, avec toute la rage de misérables en haillons qui combattent contre des pourpoints neufs, avec l'élan sauvage de la faim, la haine longtemps contenue de tout ce qui est beau, riche, joyeux, le désespoir de la misère.

Valbreuse, placé un peu en avant, avait reçu la première charge de Carados.

— Décidément, s'écria-t-il tout en parant les bottes rapides et à fond de train que lui lançait son adversaire, ils tiennent à nous embrocher ! Cocquenpot, allume ton feu et prépare tes rôtissoires, car si cela continue nous serons certainement dévorés avant la nuit.

Belcoudray qui vint à son secours lui permit de reprendre haleine et de crier encore :

— Mes amis, prenez garde d'égarer la pointe de vos épées sur l'épiderme de ces braves squelettes, elles se casseraient comme verre : c'est de la véritable peau de crocodile à l'épreuve même du canon. Quand au plaisir de faire des ouvertures à leurs chausses ou à leurs pourpoints, il nous faut y renoncer, car il n'y a plus de place pour d'autres trous !

Et en riant, parant de leur mieux, les gentilshommes se défendaient avec des attitudes comiques, des cris, des éclats de gaieté folle.

La bataille était devenue acharnée, les deux grands diables voulaient tuer et des éclairs jaillissaient de leurs yeux furieux. Ce combat qui avait été commencé, du moins pour les jeunes gentilshommes comme une plaisanterie, menaçait de tourner au tragique. Déjà Valbreuse et Flossac étaient blessés, ce voyant les jeunes gens ivres de fureur s'élançaient avec plus de vigueur contre les deux spadassins.

Alors, Raguibus et Carados perdirent leur avantage : pressés à la fois par cinq épées menaçantes, ils furent obligés de reculer peu à peu.

Ils étaient effrayants à voir, hérissés, l'écume aux lèvres, exténués de fatigue, brisés enfin par d'aussi violents efforts. Leurs guenilles ne tenaient plus après eux. Carados surtout, avec ses chausses qui, en portant un coup formidable, s'étaient séparées en deux parties tout à fait indépendantes, Carados était épouvantable. Il eût fait tordre de rire s'il n'eût glacé d'effroi.

Tout à coup, au moment où les deux pauvres diables acculés au mur allaient se trouver dans une situation désespérée, un pas rapide retentit, et un gentilhomme en costume de voyage parut à l'entrée du cabaret.

— Mais l'on s'égorge donc ici ? s'écria le nouvel arrivant d'une voix sonore.

Puis après avoir jeté un rapide coup d'œil sur le combat :

— Diable ! continua-t-il, mais la partie est fort inégale. Cinq contre deux.

Et tirant vivement son épée, cet homme se jeta dans la mêlée.

En trois ou quatre coups rapides et vigoureux, il écarta le cercle de lames qui menaçaient les deux misérables à toute extrémité, et deux froissements énergiques firent baisser les gigantesques rapières de Cacardos et Raguibus.

Cette intervention subite amena un instant d'arrêt dans le choc furieux des épées.

Les gentilshommes étaient exaspérés.

— Que veut celui-ci ? s'écria Flossac, plus animé à cause de sa blessure.

— Qui vous a donné le droit de vous mêler de nos affaires ? reprit Valbreuse menaçant.

— Pardieu ! mon cher monsieur, répondit le nouvel arrivant, quand vos affaires sont dans le genre de celle-ci, tout homme d'honneur a le droit et même le devoir de s'en mêler. Vous ne voyez donc pas que vous êtes cinq contre deux ?

Valbreuse baissa la tête.

Belcoudray, Mareuilles et Bajolières firent deux pas de retraite.

—C'est vrai, nous avons tort, reprit Flossac, très franc et très entêté, mais vous voyez que ces deux misérables nous ont blessés. Il nous faut une vengeance.

—Eh bien ! répondit l'autre, rien de plus simple. Si ces deux messieurs,—et il désignait avec un léger sourire Raguibus et Carados, qui attendaient la mine inquiète et rogue la fin de ce colloque,—si ces deux messieurs sont gentilshommes, que deux d'entre vous leur demandent raison ; s'ils ne le sont pas, faites-vous venger par vos laquais.

—C'est, mordieu, d'une logique écrasante, s'écria Valbreuse.

—Ils sont tombés sur nous avec furie, l'épée à la main, pour quelques plaisanteries sur leur maigre et sur leur accoutrement ! dit Mareuilles. Nous nous sommes d'abord défendus en riant, puis à la fin, le combat, les blessures de nos amis, le ridicule d'avoir le mauvais rôle, tout cela nous a emportés et, sans vous, nous allions faire de la mauvaise besogne.

—Ma foi ! ajouta Belcoudray, il faut avouer que nous sommes de grands fous et que nous vous avons, monsieur, de grandes obligations.

Le nouveau venu salua.

Les jeunes gentilshommes remirent leurs épées au fourreau.

Raguibus et Carados respirèrent, ils avaient été trop près de passer de vie à trépas pour se montrer exigeants sur le cérémonial à suivre pour terminer le combat. On se passait de leur avis, mais ils jugeaient prudent de ne rien réclamer. Carados profita de ces préliminaires de paix pour relever ses chausses et les rattacher tant bien que mal avec le haut de son costume. Puis ils rengainèrent à leur tour et attendirent avec une dignité farouche. Valbreuse s'était avancé vers le gentilhomme qui avait si vite interrompu le combat :

—Vous nous avez rendu un grand service en nous empêchant d'achever une folie sanglante, dont nous aurions eu d'éternels remords, dit-il. Par conséquent, mes quatre amis, le chevalier de Mareuilles, le baron de Flossac, le comte de Bajolière, le marquis de Belcoudray et moi-même, le vicomte de Valbreuse, nous serions heureux, monsieur...

—Le vicomte Raoul de Taverly, acheva le gentilhomme.

Les cinq jeunes gens s'inclinèrent, comme lui-même s'était incliné à chacun des noms prononcés par Valbreuse.

—Nous serions heureux, monsieur le vicomte de Taverly, reprit Valbreuse, de vous voir commencer d'abord, puis achever en notre compagnie, le délicieux déjeuner que nous sert maître Cocquenpot, le roi des cuisiniers.

—Ma foi, messeigneurs, répondit Raoul de Taverly, avec une joyeuse humeur qui semblait lui être habituelle, j'accepte de grand cœur. Aussi bien la route a été longue, fort rude, et pourvu que je me trouve demain matin à Fontainebleau, je suis tout à vous.

—Grand merci ! s'écrièrent les jeunes gentilshommes en battant des mains.

—Maintenant, continua Valbreuse, il nous reste deux choses à faire : placer une bandelette sur les éraflures que nos adversaires ont faites à Flossac et à moi, puis régler nos comptes avec ces deux messieurs.

Et se tournant du côté où se tenaient Carados et Raguibus aussi silencieux qu'immobiles :

—Messeigneurs, leur dit-il ironiquement, notre combat s'est brusquement terminé, mais nous espérons le reprendre dans d'autres conditions, Flossac et moi ; car nous n'avons pas l'habitude de garder longtemps sur notre peau la trace des épées. Mais nous vous serions fort obligés de remettre cette affaire à la fin de notre déjeuner. Après une lutte aussi chaude, il faut bien un instant de répit, que diable ! Pour faire patienter votre bouillante ardeur, je vous conseille de faire comme nous : déjeuner.

A leur grimace piteuse, Valbreuse comprit l'embarras des pauvres diables et, comme il avait fort bon cœur, il reprit en souriant :

—Je vais prier maître Cocquenpot de mettre à votre disposition sa cave et ses fourneaux. Sur notre recommandation, vous serez traités comme nous-mêmes, et cela vous fera regagner le temps que nos plaisanteries vous ont fait perdre.

Carados et Raguibus ne purent réprimer un grognement de joie en entendant ces paroles. Ils se seraient confondus en longs remerciements, si leur dignité n'en eût reçu de trop graves atteintes ; mais leurs yeux brillants, les frémissements de leurs mâchoires, remplaçaient avec avantage les plus beaux discours. Sans mot dire et avec un empressement joyeux, ils effectuèrent un salut profond à l'adresse des gentilshommes.

Valbreuse et Flossac firent bander leurs blessures qui heureusement étaient insigni-

fiantes et l'ordre fut donné à l'aubergiste, revenu de ses terreurs, de servir à déjeuner aux deux grands élanqués dont la présence inattendue avait été sur le point de faire couler des flots de sang sur le sol paisible de l'auberge de la *Belle Hôtesses*.

Quelques moments après, les cinq gentilshommes reprenaient joyeusement leur déjeuner avec leur nouvel ami, le vicomte de Taverly, à la place d'honneur.

Les hôtes de maître Cocquenpot avaient regagné tranquillement leurs places et s'entretenaient, en achevant de vider leurs verres, du combat terrible et burlesque à la fois dont les péripéties s'étaient déroulées devant leurs yeux.

Mais les plus contents de tous, c'étaient les deux héros de l'aventure, Raguibus et Carados, leurs quatre longues jambes étendues sous une petite table recouverte d'une nappe blanche, sur laquelle on avait posé successivement deux couverts, une respectable michie de pain, deux bouteilles en attendant les autres et un volumineux gigot qui sortait de la broche, tout doré et tout fumant.

### III—OU IL EST PARLÉ DE MAGUELONNE, LA BELLE HÔTESSE

Pendant le combat tumultueux que nous avons raconté dans le chapitre précédent, l'attitude de Maguelonne, la *belle hôtesses*, avait été tout à fait étrange et incompréhensible.

Au lieu de montrer cet effroi craintif, cette horreur des luttes sanglantes, naturels chez une toute jeune fille, elle avait au contraire manifesté un intérêt puissant, une avidité passionnée. Les yeux grands ouverts, au regard fixe, les lèvres frémissantes, les mains crispées sur le bord de la table où elle s'appuyait, elle semblait s'enivrer du cliquetis des épées, du tournoiement rapide des pointes menaçantes, de l'éclat des voix.

Puis, au moment où Raoul de Taverly s'était brusquement interposé et avait arrêté le combat, les noirs sourcils de Maguelonne s'étaient froncés, et elle avait lancé presque un regard de colère au gentilhomme qui faisait rentrer les épées au fourreau. Mais, peu à peu son regard s'était adouci, la ligne de ses sourcils avait repris toute sa pureté et son attention s'était concentrée avec une persistance flatteuse sur le nouvel arrivant.

C'est que Raoul de Taverly était un superbe cavalier.

De haute taille, souple, gracieux sans mièvrerie, il portait fièrement une belle tête brune, gaie, franche et audacieuse. Ses lèvres, rouges comme celles d'une jeune fille, semblaient habituées à s'entr'ouvrir dans un rire joyeux, sa voix résonnait harmonieusement avec un petit accent navarrais qui donnait à sa parole, vive, pétillante, un pittoresque du meilleur effet, et ses yeux largement ouverts regardaient en face sans jamais dissimuler ni amoindrir une impression.

Il avait vingt-trois ans, une santé de fer, une force de taureau. Il respectait tout et ne craignait rien.

Les cheveux courts, sa barbe un peu longue, taillée à sa façon en dépit de la mode, ses vêtements de couleur sombre sans crevés ni rubans, son épée et sa dague à poignée de fer avec un ceinturon de buffle sans ornements ni ciselures superflues, constituaient peut-être pour un jeune homme un costume un peu sévère, mais le diable ne lui en eût pas fait changer, d'abord parce qu'il était huguenot et ensuite parce qu'il n'en avait pas d'autre. D'ailleurs sa gaieté, sa jeunesse, étaient sur son visage, dans son geste, dans sa voix, dans tout ce qui n'était pas son costume.

Il n'était pas amoureux, sans cela il eût probablement changé d'avis.

Malgré son dédain pour les ornements inutiles, Raoul de Taverly était un charmant gentilhomme, et Maguelonne en le regardant ne pouvait s'empêcher de, tout bas, le reconnaître. Puis, lorsque, la querelle apaisée, les jeunes gens, avec leur nouvel ami, eurent repris place autour de la table un instant abandonnée, la jeune fille écouta les voix joyeuses, les éclats de rire, le choc des verres et, pour la première fois de sa vie, elle demeura rêveuse. Longtemps elle fut immobile, assise devant la fenêtre, les yeux à demi fermés, perdus dans une vague rêverie, regardant sans rien voir sur la route poussiéreuse.

Étonné de ce silence et de cette immobilité, maître Annibal Cocquenpot, habitué à voir sa Maguelonne vive, joyeuse, sans préoccupation, sans souci, lançant à plein gosier mille chansons folles et faisant résonner l'auberge de son rire argentin, maître Cocquenpot s'approcha doucement par derrière et se haussant sur la pointe des pieds pour se pencher au-dessus d'elle, il mit un bon gros baiser sur son front en s'écriant :

— Eh bien ! fillette, à quoi penses-tu donc ?

Maguelonne tressaillit, se leva d'un bond et toute rouge :

—Moi !... mais à rien, s'écria-t-elle en ouvrant plusieurs fois ses yeux comme pour chasser quelque vision tenace. C'est bien méchant de me faire peur ainsi.

—Peur ! s'exclama Cocquenpot avec un gros rire, c'est la première fois, Maguelonnette, que tu prononces ce vilain mot. Je croyais que tu n'avais peur de rien.

—De rien, en effet, répondit-elle lentement, comme si elle craignait de mentir.

Puis secouant sa tête moqueuse avec malice :

—Ce n'est pas comme vous, vilain poltron, qui aviez peur de tout, ajouta-t-elle. Tout à l'heure, pendant ce combat pour rire, quelle vilaine grimace ne faisiez-vous pas !

—Dame ! fit l'aubergiste en roulant ses petits yeux, ce n'était déjà pas si gai, Ils auraient pu se tuer !

—Se tuer !—s'écria Maguelonne en éclatant d'un rire un peu forcé.

Puis, sans achever sa pensée, elle s'en fut, laissant la maître Annibal Cocquenpot tout interloqué, qui murmurait à part lui :

—Ces petites filles, c'est à n'y rien comprendre... gaies sans cause... triste sans raison... Pourtant c'est la première fois qu'elle est ainsi songeuse.—Que diable cela veut-il dire ?

Et, après s'être gratté l'oreille, maître Cocquenpot fit un geste d'insouciance en disant :

—Bah ! ce n'est rien... comme elle disait.

Et il rentra dans sa cuisine.

Maguelonne, qui s'était échappée pour fuir les remarques indiscrettes de l'aubergiste, courut se réfugier derrière la maison, dans le petit jardin où poussaient en liberté les roses, les marguerites et les œillets sauvages, seules fleurs qu'elle affectionnait.

Elle avait, au pied d'un gros chêne, un banc favori sur lequel, parfois, le soir, elle venait chercher quelque émotion sauvage, aspirer l'âpre poésie de la solitude, en écoutant les rumeurs de la forêt endormie, le cri des chouettes, la course rapide des chevreuils dans les fourrés, le roucoulement des tourterelles sous les ramures, et ces mille bruits lointains et inconnus, voix mystérieuses de la nuit et des bois.

Ce fut là que Maguelonne vint s'asseoir. Elle se pelotonna contre le tronc de l'arbre, et elle pencha la tête pour entendre encore sa rêverie qui lui parlait tout bas. Mais les voix des gentilshommes arrivaient à elle, claires et distinctes. Elle fit une petite moue mutine se leva à moitié comme pour s'enfuir, mais après une seconde de réflexion, elle demeura, prêtant l'oreille à ce que disait le vicomte Raoul de Taverly :

—Parbleu ! puisque vous voulez savoir mon histoire, disait-il, je vais vous satisfaire en trois points. Ce n'est ni long ni difficile.

« Premièrement, né au château de Taverly, il y a vingt trois ans, j'eus l'honneur extrême d'avoir pour parrain Henri de Navarre, actuellement roi de France par la grâce de Dieu, considérablement aidée par sa vaillance et celle de ses amis :

« Deuxièmement, élevé au château de Taverly, sous les yeux de ma mère qui m'aimait à la folie et par conséquent faisait toutes mes volontés, j'ai chassé, franchi des torrens, escaladé des rochers, et, quelquefois, j'ai commandé en bataille rangée les petits paysans de Taverly contre ceux de Puyercadac. Il faut dire que si nous fûmes souvent vainqueurs, je connais la défaite et ses amères conséquences. Plus tard, je fus amoureux d'une bergère qui, pieds nus, les cheveux au vent, conduisait les matins ses chèvres dans la montagne. Cela dura deux ans sans accidents fâcheux. Puis, je me suis battu en duel avec deux amis et un voisin. J'ai blessé mes deux amis et j'ai tué le voisin. Mais comme c'était le fils du gouverneur de la province, j'ai dû quitter le pays au grand désespoir de ma mère qui me croit perdu à tout jamais.

« Troisièmement, je suis tout près de Fontainebleau, terme de mon voyage, en excellente compagnie et le verre en main. Je remettrai le plus tôt possible, à Sa Majesté Henri IV, une lettre de mon père, son vieux compagnon d'armes ; ce qui doit, paraît-il, me faire admirablement accueillir.

« Je n'ai rien à perdre, tout à gagner ; j'espère préserver mon nom de toute éclaboussure, bien batailler, aimer, boire, rire, tranquille au fond, fort curieux d'apprendre ce que j'ignore ; ayant, pour moi, la robuste santé des montagnards de mon pays et un courage à l'épreuve ; pour mes amis, des écus d'or dans mon escarcelle et deux manoirs dans les landes ; pour mes ennemis, une solide épée et une bonne dague ! »

Maguelonne avait écouté avidement ce récit rapide dans sa simplicité et, en se penchant un peu, elle apercevait à travers la charmille la tête gracieuse et fière du jeune gentilhomme.

Valbreuse et ses amis complimentaient bruyamment Raoul de Taverly sur ses principes, sa parenté et sa manière philosophique d'envisager la vie, mais la jeune fille ne les entendait plus ; ses yeux s'étaient fermés et elle endormait en elle-même l'écho de sa parole du jeune vicomte.

Jusqu'à ce jour, Maguelonne avait été une jeune fille sauvage, capricieuse, fantasque. Elle riait, chantait, traversait en courant toutes les chambres de l'auberge, revenait toute rouge et toute essoufflée et repartait comme une flèche se perdre dans les profondeurs de la forêt. C'étaient des courses folles à travers les bruyères, dans les taillis, les rochers, les futaies, mais jamais un instant de repos, un moment de tranquillité, une minute de réflexion. Il lui fallait du bruit, du mouvement. Étrange nature faite de sensibilité exquise et de sauvage ardeur, gazelle à peine apprivoisée qui bondissait à tous moments hors du cercle ordinaire de la vie étroite qu'elle subissait.

Annibal Cocquenpot qui ne la comprenait pas prétendait que jamais Maguelonne ne serait capable d'avoir une pensée raisonnable et sérieuse, mais pour rien au monde il n'eût entravé un de ses caprices : il avait trop peur de ses yeux noirs et de sa petite moue dédaigneuse.

Déjà bien des gentilshommes avaient essayé de faire la cour à la Belle Hôtesse, mais tous avaient eu pour réponse un regard moqueur et un grand éclat de rire. Nul ne pouvait se vanter d'avoir baisé le bout des doigts de ce gracieux démon....

Soudain Maguelonne sembla violemment s'arracher à sa contemplation. Surprise, effrayée de ce flot de pensées qui lui montaient pour la première fois au cœur, elle fit un mouvement pour s'enfuir, mais l'attraction fut plus forte, elle retomba assise et écouta de nouveau :

— Alors, disait Raoul, vous prétendez avoir à Fontainebleau plus de jolies filles que dans ma Navarre ?

— Ma foi ! répliqua Valbreuse, je soutiens la prétention. Trouvez-moi dans toutes vos landes et dans toutes vos montagnes, en y comprenant même la petite chevière pieds nus et cheveux au vent, trouvez-moi, dis-je, une beauté plus séduisante, plus fraîche, plus mignonne, plus endiablée que Maguelonne, la Belle Hôtesse, la fille de notre hôtelier Cocquenpot ?

— Cette enfant aux yeux noirs si brillants, avec une touffe de coquelicots dans les cheveux, qui se tenait là-bas près de la fenêtre ? interrompit Raoul.

— Précisément.

— J'avoue que j'ai encore en moi l'impression de son regard étrange. Je ne sais pourquoi, il y avait de la colère dans ses yeux fixés sur moi.

— De la colère ! s'écria comiquement Valbreuse. Ah ! mon cher vicomte, vous êtes un homme à rétrograder, et il faut arriver de la Navarre pour avoir une chance pareille ! Imaginez-vous que, depuis six mois, je n'ai pu obtenir qu'une douzaine d'éclats de moqueurs, et six révérences ironiques, moi. Pourtant, je vous assure que je n'ai rien ménagé, pas même les soupirs qui donnent l'air si ridicule.

— Est-ce que vous en seriez amoureux ?

— Hélas ! oui ! répondit Marcuilles, pour son malheur et celui de ses amis, car tout le jour il nous rompt la tête de ses folies amoureuses.

Raoul serra avec compassion la main de Valbreuse qui dodelinait de la tête d'un air navré.

— Et sait-elle au moins, votre farouche Maguelonne, que vous l'adorez ainsi ? demanda-t-il.

— Je crois qu'elle s'en doute.

— Comment ! vous n'en êtes pas plus certain ?

— Mon Dieu ! non. Ce n'est pourtant pas ma faute, croyez-le bien. Vingt fois j'ai commencé une déclaration en règle.

— Eh bien ?

— Elle me rit au nez, dès le premier mot. Que voulez-vous, cela me déconcerte. Je m'arrête tout court ou je ris comme elle. Puis, quand, prenant une résolution énergique, je veux aller plus loin, elle fait une pirouette avec une révérence et se sauve comme une biche effarouchée. J'ai déjà six de ces révérences sur mon compte.

— En effet, c'est décourageant, fit Raoul ; mais qu'espérez-vous ?

— Rien de positif, malheureusement, mais quelquefois, le hasard....

— Alors, buvons au hasard ! s'écria Raoul de Taverly, en levant son verre.

—Au hasard !... le seul espoir de Valbreuse ! s'exclamèrent les gentilshommes en choquant gaiement leurs verres contre celui de Raoul.

Maguelonne avait écouté cette conversation avec son sourire moqueur et sa petite moue dédaigneuse : ses yeux pétillaient de malice. Tout à coup, croyant voir Taverly se tourner de son côté et regarder à travers la charmille, elle s'enfuit, rapide et légère, sans faire plus de bruit qu'un oiseau qui s'envole.

—Ce qui m'étonne, continuait Valbreuse, c'est que Cocquenpot, qui est laid à faire peur, rouge comme un écureuil et très bas sur pattes, ait, avec sa petite femme toute blanche et toute blonde, réussi à produire une grande et belle fille comme Maguelonne, qui possède des cheveux plus noirs que l'aile d'un corbeau et des yeux dont la dimension n'a jamais été l'apanage de cette respectable famille d'aubergistes.

—En effet, dit Raoul, il y a une anomalie frappante.

—J'ai essayé de faire parler Cocquenpot, reprit Valbreuse, car il doit y avoir quelque histoire là-dessous, mais impossible de rien lui arracher.

—Il fallait interroger sa digne compagne, dit Flossac.

—C'est pardieu bien ce que j'ai fait !

—Et alors ?

—C'est un autre genre, mais le même résultat. La bonne dame m'a répondu pendant une demi-heure en parlant d'autre chose.

—De sorte que ?

—Je ne sais rien.

—Est-ce que, demanda malicieusement Raoul, le hasard ne pourrait pas un jour éclaircir ce mystère ?

—C'est vrai, ventre saint-gris ! comme dirait le roi, répondit Valbreuse en riant. Alors, mes amis, buvons une seconde fois au hasard !

Et, de nouveau, les verres se choquèrent joyeusement.

#### IV—RAGUIBUS ET CARADOS RETROUVENT CHACUN UN VIEUX CAMARADE.

! Ce fut un repas pantagruélique, que le déjeuner de Raguibus et de Carados. Un gigot monumental, une poularde monstrueuse, une omelette de douze œufs, une montagne d'épinards, huit bouteilles, six livres de pain, s'engouffrèrent successivement sans combler tout à fait l'abîme insondable qui se creusait depuis de longs jours entre leur maigre échine et leurs côtes saillantes.

Tels, deux grands chiens accroupis sur une proie longtemps attendue, dévorent à belles dents ; leurs yeux féroces fouillent l'espace, et un sourd grognement s'échappe de leur gueule sanglante, ne perdant pas un coup de croc, mais toujours prêts à disputer leur pitance contre tout nouvel arrivant.

Madame Cocquenpot, curieuse comme toutes les femmes en général et toutes les hôtelières en particulier, madame Cocquenpot était venue admirer la façon merveilleuse dont les quaresmes prenants faisaient disparaître tout ce qu'on apportait devant eux ; mais un regard de Carados l'avait fait fuir, terrifiée.

! En attaquant leur neuvième bouteille et en taillant le premier triangle dans le fromage de Brie qu'on leur avait servi tout entier, Carados poussa un petit soupir de contentement.

Comme un écho fidèle, Raguibus reproduisit ce soupir avec la même intonation et la même ineffable jouissance.

Carados se renversa sur le dossier de sa chaise, renouvela son soupir avec une amplification considérable et regardant Raguibus avec une tendresse expliquée par l'absorption des bouteilles de maître Cocquenpot :

—Eh bien ! monsieur le chevalier, comment va ?

—Mieux, bien mieux, monsieur le baron, répondit Raguibus en étirant ses longs membres. Oserai-je moi-même m'informer comment vous trouvez ?

—Tout à fait bien, monsieur le chevalier, tout à fait bien.

Et Carados accentua son affirmation par un large sourire béat.

Les deux spadassins, rendus communicatifs par la bonne chère, en vinrent à découvrir que tous deux avaient rendez-vous au château de Saint-Louis, convoqué par un certain M. de Monpelas, près de l'auberge de la Belle Hotesse et dont ils prononcèrent le nom à voix basse seulement, avec tous les signes d'une grande crainte.

—Alors reprit Carados, il nous attend ce soir à dix heures !... On croit qu'il ne pense plus à vous ; l'on est si loin, si inconnu, si petit, si perdu dans la foule ; et pourtant il ne vous perd pas de vue. Un ordre arrive et il faut partir. C'est la troisième fois depuis la grande affaire, murmura-t-il. Quand je pense à lui, je frissonne.

—Moi aussi, reprit Raguibus en avalant coup sur coup deux grands verres de vin pour se remettre le cœur. Depuis la fameuse nuit des Pyrénées, il y a quinze ans...

Carados tressaillit, et saisissant le bras de Raguibus :

—Vous en étiez donc ? interrogea-t-il d'une voix altérée.

—Oui, répondit Raguibus sourdement ; c'est moi qui ai achevé le marquis, en le clouant avec mon épée sur le plancher.

—Je me rappelle... C'est moi, continua Carados, qui ai arraché l'enfant à la Ginevra, après une lutte terrible. J'ai encore ici la trace de ses ongles.

Il montrait son grand cou maigre, où l'on voyait des cicatrices profondes.

Ils avaient dans les yeux comme une horrible expression d'épouvante.

—Je ne t'aurais jamais reconnu, dit lentement Carados, après avoir regardé Raguibus avec compassion et en oubliant de l'appeler : monsieur le chevalier.

—Ni moi non plus, car, mon pauvre ami te voilà bien changé.

Raguibus avait le même regard de pitié compatissante. Lui aussi ne disait plus, monsieur le baron.

Il ne restait de tous leurs titres pompeux que deux misérables réunis par la sinistre fraternité d'un crime commis ensemble.

—Oui, la vie a été rude dans ces derniers temps. Et puis tu me croiras si tu veux, j'ai encore des espèces de remords, des faiblesses, des niaiseries qui m'ont beaucoup vieilli.

Et Carados vida le reste de la bouteille dans son verre.

C'est comme moi, dit Raguibus en débouchant une autre bouteille, j'ai parfois des visions saugrenues.

—Toujours cette nuit terrible...

—Cette chambre pleine de cadavres...

—Cette jeune femme, avec ses cris, ses supplications, qui se traînait dans le sang en demandant sa fille.

—Et lui, je le vois encore rejetant en arrière son capuchon, et montrant à la lumière des torches son visage hideusement défiguré, avec cette horrible expression de haine et de vengeance assouvies...

—J'entends encore sa voix effrayante, son rire infernal, lorsque, montrant à la pauvre femme le cadavre de son mari et sa petite fille que je tenais toute pleurante dans mes bras, il lui dit : *gar* Je prends tout ce que tu as aimé, Ginevra. Nous porterons, la vie entière, la triple *gar* deux haines : moi sur mon visage, toi dans ton cœur. Ma vengeance *gar* plus belle."

—Alors, cette femme, cette Ginevra, se leva toute droite avec un grand cri ; je vois encore ses yeux flamboyer. Elle voulut se jeter sur lui, comme une lionne furieuse. Mais nous la retînmes avec deux autres de notre bande, et après une lutte acharnée, elle tomba comme morte en nous maudissant tous.

—Oui, continua Raguibus, on l'emporta au dehors et, par les ordres du maître, on la coucha sur l'herbe auprès d'un ruisseau. Pendant ce temps, les autres mettaient le feu aux quatre coins de Puycedac.

Après avoir prononcé ce nom, Raguibus regarda autour de lui pour s'assurer que personne n'avait entendu.

—Moi, acheva Carados, je remettais l'enfant au maître. Le petit regarda de tous ses yeux le château qui brûlait et elle ne criait plus. Il monta à cheval, la tenant sur son bras, et il disparut au grand galop. Le diable seul sait ce qu'il en a fait.

—Le lendemain nous étions loin ; je n'ai jamais remis les pieds dans le pays, et je ne sais pas ce qu'est devenue la pauvre femme abandonnée devant les ruines de son bonheur.

—Il doit bien le savoir, lui, car il sait tout. Quand il tient quelqu'un dans ses griffes, il ne le lâche jamais. A preuve, nous.

—Qu'importe ! nous n'avons pas à nous plaindre, il paye bien.

—C'est vrai. Au diable les sombres préoccupations ! Cependant il me serait désagrée



ble de me retrouver face à face avec la Ginevra de là-bas. J'ai peur de ses yeux. Il me semble toujours les apercevoir dardés sur moi ; et aujourd'hui même. . .

— Ah ! oui . . . fit Carados songeur, cette jeune fille qui riait quand nous sommes entrés ici. Mais non, ajouta-t-il après un silence. Ce n'est pas la même expression.

En rappelant ainsi leurs souvenirs, les deux misérables avaient éprouvé le besoin de se noyer dans des flots de vin ce qu'ils avaient de terrible et de hideux.

Aussi Carados qui sentait sa tête s'alourdir, passa la main sur son front, tandis que Raguibus baillait d'une façon effroyable.

— Comment va-t-il nous accueillir ce soir ! demanda Carados.

— Je ne sais pas, mais j'en frissonne d'avance, répondit l'autre.

— Nous ne sommes guère présentables, reprit le premier, en jetant un regard sur ses guenilles et sur celles de son camarade.

— Bah ! il en sera quitte pour nous habiller plus convenablement, si cela rentre dans notre projet.

— Oui, mais il nous demandera ce que nous avons fait des cinquante pistoles qu'il nous a données pour la route.

— Pour moi, je répondrai la vérité. Il est dangereux de mentir avec lui. J'ai dévoré les pistoles à Nantes. Il y avait bien longtemps que j'en manquais, et quand on n'a pas l'habitude de manier ces choses-là, ça file vite. En partant, le lendemain matin, je n'en avais plus qu'une. Voilà tout ce que je sais. Les quarante-neuf autres ont été converties en mangeaille, en vin et en femmes.

— Je fus plus prudent, dit Carados avec une certaine sérénité, il faut à certains moments avoir la sagesse d'économiser. Sans doute, j'écornai mon petit trésor, comme il me le devais à moi-même après de si longs jours de disette ; mais en quittant Pau, j'avais encore cinq pistoles.

Raguibus sourit.

— Ah ! fit-il avec un soupir de regret, si du moins nous avions eu, chacun pour notre compte, la bonne pensée. . .

Mais il n'acheva pas, son regard alangui venait d'apercevoir une bouteille non encore entamée. Il allongea le bras, ramena la bouteille à lui et la décoiffa prestement.

— Carados, mon vieil ami, continua-t-il sentencieusement, ce n'est pas nous qui payons donc nous ne devons rien laisser sur la table.

— Pécaïre, mon bon, tu as raison, dit Carados en laissant sa tête se tenir toute seule et en approchant son verre.

Raguibus, en tremblant un peu, le remplit bord à bord et fit de même pour le sien.

— Buvoons à la réussite des projets du maître, et à notre tranquillité future ! dit-il, en levant son verre à la hauteur de la bouche.

Puis, lorsque les rasades furent englouties :

— Sais-tu, mon cher camarade, continua-t-il d'une voix pâteuse, que t'as fait de ton argent ?

Carados frissonna.

— Raguibus, mon petit, ne parle donc jamais de ces vilaines choses-là après boire. Cela fait tourner le vin sur l'estomac. Laisse-moi plutôt dormir.

— C'est que j'ai un projet pour ne pas être pendu, continua l'enragé discoureur avec de grands gestes pour aider sa langue épaisse. Ecoute-moi bien. . . Je vais t'expliquer. Après l'affaire. . . il nous donnera à chacun un somme rondelette comme les autres fois. . . Eh bien ! moi je me rangerai. . . Je deviendrai honnête homme, comme tout le monde. C'est pas difficile. Tu verras cela. J'aurai une maison dans les champs. . . loin, bien loin. . . Un pays paisible. . . personne ne me connaîtra. . . J'aurai aussi une femme, moi tout seul. . . Puis des enfants, à moi tout seul. . . Elle sera brune, ma femme. . . J'aurai les brunes. . . tu la voudrais peut-être blonde. . . toi, Carados. . . mais ça ne te regarde pas. Allons, réponds-moi, mon ami. . . réponds-moi que ça ne te regarde pas. . .

Un ronflement sonore fut l'unique réponse de Carados, commodément installé la tête sur la table au milieu des bouteilles vides.

— L'ingrat ! il dort ! fit Raguibus avec indignation. Il ne sait pas jouir des prospérités de la vie ! . . . S'il écoutait seulement le discours moral. . .

Passant la langue sur ses lèvres :

— Oui, mais ça dessèche, les discours : . . .

Et branlant la tête avec conviction, il essaya de remplir encore une fois son verre. Il y parvint après avoir inondé la nappe.

—Encore un coup de prospérité ! fit-il en avalant.

Il posa le verre et chercha à s'arranger comme Carados, pour dormir, mais en se penchant sur sa chaise il perdit l'équilibre et tomba de tout son long sous la table.

Il n'essaya pas de se relever et sans modifier sa position, il se mit à ronfler concurremment à son noble ami

#### V—L'INCENDIE DANS LA FORÊT.

Vers six heures du soir, les gentilshommes songèrent à partir. Ils demandèrent leurs chevaux, renirent à maître Annibal Cocquenpot le nombre respectable d'écus qu'il leur demanda, bouclèrent leurs ceintures et quittèrent la table fort gais et en humeur de faire toutes les folies possibles.

Tout à coup Valbreuse se frappa le front.

—Par les cornes de Belzébuth ! s'écria-t-il, j'allais oublier de faire mes adieux, à la belle Maguelonne.

Et il se mit à la recherche de la belle hôtesse ; mais il parcourut en vain toute l'auberge. Maguelonne ne s'y trouvait pas. Il s'informa adroitement et il apprit qu'il y avait au moins une heure, elle était partie toute seule dans le bois sans rien dire. Personne n'était inquiet, car cela lui arrivait souvent. Valbreuse revint l'oreille basse. Il retrouva ses amis qui entouraient et regardaient le cheval de Taverly.

—Oui, messieurs, disait le jeune vicomte, Biscotte est une excellente bête. C'est moi qui l'ai dressée ; aussi nous sommes grands amis et tous deux fort contents l'un de l'autre. Elle a le jarret solide, le souffle long, peur de rien et je crois qu'elle passerait dans les flammes sans broncher. N'est-ce pas, Biscotte, ma mie ?

Et le jeune homme caressa l'encolure de la vaillante bête. Biscotte poussa un petit hennissement joyeux en fixant sur son maître ses grands yeux doux et pleins de feu. L'attitude et l'élégance de Biscotte furent fort admirées et comme Valbreuse était revenu, tout le monde sauta en selle.

Et les cinq gentilshommes s'élancèrent à la suite de Valbreuse qui chevauchait en avant.

Maître Annibal Cocquenpot du haut de son perron, au-dessous de sa fameuse enseigne, faisait à ses nobles hôtes des révérences aussi profondes que multipliées.

Lorsque la joyeuse cavalcade arriva au coude que faisait la route en contournant la butte Saint-Louis, couronnée de son vieux château sombre et mystérieux, Raoul de Taverly qui regardait au loin, s'écria :

—Quelle est cette épaisse fumée qui monte là-bas ? Dieu me damne ! on aperçoit de grandes flammes !

—C'est probablement répondit Belcoudray qui galopait côte à côte avec lui, un massif de la forêt qui brûle. Par ces temps de chaleur, pareille chose arrive fréquemment.

—C'est un spectacle grandiose ! dit Taverly en mettant son cheval au pas et en se levant sur ses étriers pour mieux admirer l'ensemble du tableau qui se déroulait devant ses yeux.

Les autres l'imitèrent.

—La journée est complète, dit Flossac an riant, bataille, joyeux déjeuner et maintenant feu d'artifice !

Certes, jamais feu d'artifice n'a été ni ne sera comparable malgré l'affirmation légère de Flossac, à la mer de flammes qui se tordaient, rugissaient, étincelaient, sur toute l'étendue du versant gauche de la vallée la Solle, à l'endroit appelé le Mont-Saint-Germain. Depuis le fond de la vallée jusqu'au sommet des crêtes, serpentant dans tous les bas-fonds, grimant le long des pentes, enlaçant les pics rocheux, se développant en longues girandoles sur tous les faîtes, des gerbes de feu crépitaient, sifflaient, éclataient, resplendissaient. Les entassements de roches faisaient ça et là des trous noirs dans cette vaste fournaise.

A mesure que la lumière du jour décroissait, l'incendie devenait plus éclatant. Dans l'air obscurci par les flots de fumée, une réverbération rougeâtre planait au-dessus du sinistre, faisant saillir au loin le cadre noir des hautes futaies qui entouraient de toutes parts la montagne flamboyante.

Cette scène de destruction s'accomplissait dans une solitude farouche, sans autres spectateurs que la cavalcade des jeunes gentilshommes et quelques bûcherons endurcis qui regardaient en disant :

— Ça brûle bien, mais ça ne fera pas grands dégâts ; des ronces, des genévriers, des bruyères, et par-ci par là des mauvais sapins ! Y en a pas pour grand argent !

Et ils s'en allaient sans admirer davantage la sauvage majesté du fléau déchainé : Les jeunes gentilshommes étaient silencieux, impressionnés. Les grands spectacles de la nature ont en eux une âpre poésie, une émotion pénétrante, qui frappe les imaginations éclairées d'une terreur grandiose, comme si leur immensité jetait dans l'âme une effrayante idée de grandeur qui l'éblouit et lui dévoile soudain des horizons infinis.

Tout à coup, comme ils étaient à une centaine de pas des premières trainées de feu qu'une petite brise, du soir poussait sur le bord de la route, ils entendirent un cri de femme, aigu, sinistre, cri de terreur et d'appel, qui semblait venir du milieu des flammes.

Ils tressaillèrent et arrêterent leurs chevaux.

— Il y a là, s'écria Taverly en étendant le bras du côté d'où venait la voix, une malheureuse femme surprise par l'incendie ! Il faut essayer de la sauver.

— Oui, nous le devons, s'écrièrent les cinq jeunes gens prêts à s'élançer au hasard.

— Ne partons pas tous ensemble vers le même point, je vous en supplie, dit Taverly en les arrêtant du geste. Eparpillons-nous dans cette lande en embrassant le plus de terrain possible. Nous avons des chances de tomber plus vite sur l'endroit où la pauvre femme est en péril, et une minute peut être le salut pour elle.

Suivant cette indication rapide, les jeunes gentilshommes se dispersèrent dans la lande dénudée qui s'étendait entre la route et les premières pentes de la montagne en feu.

Taverly se trouvait à l'extrémité droite du vaste front qu'ils avaient pris au grand galop pour exécuter la manœuvre indiquée. Un ravin rempli de broussailles et d'herbes sèches se trouvait sur sa route, il le franchit. Presque aussitôt l'incendie qui avait été arrêté dans sa course par une roche barrant le ravin, réussit à contourner l'obstacle ; une trainée de feu s'élança et une immense barrière de flammes sépara Taverly des cinq autres gentilshommes. Mais il marchait si vite qu'il ne s'en aperçut pas.

La fumée l'aveuglait. Dressé sur ses étriers, il suivait la limite sans cesse élargie du feu qui courait dans l'herbe, fouillant du regard les profondeurs flamboyantes du gigantesque brasier. Tout à coup, un sapin qui s'enflamma inonda de clartés le flanc de la montagne, et Taverly aperçut à trente pas de l'endroit où il se trouvait la silhouette d'une femme debout sur le sommet d'une roche environnée de flammes. Cette femme il la reconnut aussitôt. C'était Maguelonne, la belle hôtesse.

Surprise par l'incendie dans sa course vagabonde à travers la forêt, elle avait laissé échapper dans un premier moment de terreur, le cri d'appel qui avait fait accourir à son secours les six gentilshommes. Puis, avec son agilité merveilleuse, elle avait escaladé le sommet de cette roche et elle attendait silencieuse, résolue, avec une sorte d'orgueil sauvage, la mort plutôt que la délivrance. En effet, jusque-là, le feu qui l'entourait avait couru follement dans les herbes et les broussailles, et les flammes éphémères qui se développaient n'avaient pas assez de puissance pour l'atteindre, mais le rocher était environné de bouleaux, de genévriers dont les branches touchaient au sommet, et déjà ils commençaient à brûler par le pied. Encore quelques minutes et les flammes monteraient à la hauteur de la jeune fille.

Raoul de Taverly avait, en une seconde, mesuré le danger et dressé son plan.

— Courage, Maguelonne ! lui cria-t-il. Je viens à votre secours.

En entendant cette voix, qu'elle reconnut, Maguelonne eut un cri de joie suprême. Elle se tourna vers le jeune homme, l'espérance renaissait en elle, et elle lui tendit les bras dans un muet et suprême appel.

— Allons ! Biscotte, sois vaillante, ma mie. En avant !

Et, enlevant son cheval, Raoul se lança dans les flammes. Biscotte poussa un hennissement de douleur, mais bondit jusqu'au pied de la roche malgré le feu, la fumée et les blocs de grès épars sur son passage.

— Venez vite ! cria le jeune homme en tendant à son tour ses bras à Maguelonne ; la flamme monte, vous n'avez pas le temps de descendre.

Maguelonne n'hésita pas, elle s'approcha sur le bord du rocher et se lança dans l'espace. Avec une force surhumaine que le danger décuplait, Raoul la reçut dans ses bras et, sans lui donner le temps de se reconnaître, il l'enveloppa dans son manteau, de peur que

les vêtements légers de la jeune fille ne prirent feu en traversant de nouveau la mer de flammes qui s'étendaient à chaque instant davantage autour d'eux.

Puis retournant son cheval :

— C'est à toi de nous sauver maintenant, ma pauvre Biscotte dit-il en la pressant de ses jambes nerveuses. Moi, je ne puis plus rien.

Le noble animal se replongea dans la fournaise ardente, frémissant de terreur, la tête droite, le souffle laletant. Raoul, la bride aux dents, serrait Maguelonne contre sa poitrine. Ce fut cinq secondes d'anxiété terrible. Il suffisait pour les perdre et les livrer à une mort affreuse que le cheval s'abattît ou que le feu prit à leurs vêtements. Derrière eux les arbres flambaient, et le rocher où la jeune fille s'était réfugiée quelques instants auparavant était environné d'un tourbillon de flammes furieuses.

Enfin la vaillante bête atteignit heureusement la limite de la lande incendiée ; mais affolée, ayant sur la peau de larges brûlures, elle continua sa course ardente, sans écouter la voix du maître et sans obéir à la pression du mors. Elle s'était jetée dans une route sinueuse qui serpentait au fond d'une gorge étroite et qui conduisait dans les profondeurs les plus sauvages et les moins fréquentées de la forêt. L'incendie disparaissait derrière eux, masqué par une haute futaie qu'ils venaient de contourner, et seule, une lueur rouge au front de la nuit, qui tombait rapidement indiquait l'endroit où l'embrasement continuait à se développer.

Raoul avait réussi à dérouler le manteau dont il avait entouré la jeune fille, mais sa peur froide perla sur son front en sentant s'abandonner, inerte dans ses bras, le corps de Maguelonne.

Était-elle morte ? N'avait-il réussi à arracher aux flammes qu'un cadavre ? Il eut peur de cette pensée, de ce doute cruel ! Il voulut savoir, s'assurer. Une impatience fébrile l'étranglait à la gorge.

Mais le cheval galopait toujours furieusement, franchissant les roches, bondissant par-dessus les troncs d'arbres renversés, à travers les ronces, les genêts et les bruyères. La nuit, dans la nuit, dans l'inconnu, au milieu de cette nature menaçante, de ce cavalier qui emportait une femme inerte avec un cadavre, dont les longs cheveux dénoués flottaient sur la selle, cette course fantastique avait un caractère effrayant et sinistre.

Raoul de Taverly qui pourtant était brave comme l'acier de son épée, se sentit au cœur une crainte secrète. Il avait peur de lui-même. Il voulut à tout prix arrêter la course folle de son cheval. Alors ne retenant Maguelonne que d'une main, il réunit toute sa force, toute sa volonté ; ses jambes comprimèrent les flancs de l'animal affolé et sa main se crispa sur la bride. Après une lutte silencieuse, Biscotte plia sur ses jarrets, ralentit son allure et s'arrêta écumante et effarée.

Raoul descendit aussitôt et déposa la jeune fille sur un tertre de mousse au pied d'un entassement de rochers. Puis il attacha son cheval, qui se calmait peu à peu, à un majore ~~Le rocher~~ végétait dans une fissure de la roche. Ils étaient arrivés au fond d'un ravin, dominé de tous côtés par des pentes rapides et dénudées. Quatre sentiers gravissaient ces pentes et allaient se perdre dans des lointains opposés.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui, Raoul revint près de Maguelonne. Il releva doucement sa tête et la regarda avec un espoir craintif. Quelques reflets du jour mourant éclairaient d'une lueur blafarde cette tête pâle, dont les grands yeux ouverts semblaient fixés sur lui.

— Oh ! qu'elle est belle ! murmura-t-il avec une religieuse admiration.

Soudain il sentit sous sa main frémissante le cœur de la jeune fille qui battait faiblement. Il se redressa d'un bond, rayonnant d'une joie suprême.

— Dieu soit loué, s'écria-t-il, je l'ai sauvée ! . . .

## VI—PERDUS DANS LA NUIT

La nuit, une nuit obscure à peine semée de quelques étoiles, le silence farouche de la forêt, ce fond de ravin entouré de grands rochers noirs qui prenaient dans l'ombre des formes étranges, pénétraient Raoul d'un sentiment grave et profond.

Le visage de Maguelonne, admirablement pur et suave, ressortait éclatant de blancheur sous ses cheveux noirs épars ; les formes indécisées de son corps noyées d'ombre

apparaissaient avec une harmonie mystérieuse, une grâce céleste, une douceur de contours auxquels la nuit donnait sa poésie pénétrante, son calme grandiose.

Raoul en la regardant avait au cœur une sensation brûlante qui recevait de l'ombre, du silence et de la forêt une grandeur chaste et pure. Les impressions encore fraîches de l'horrible danger auquel ils venaient d'échapper, les flammes rugissantes, leur course fantastique au milieu de cette nature sauvage, leur isolement dans ce ravin désert, maintenaient le jeune homme dans un trouble craintif.

Elle ne revenait pas de son évanouissement. Lui, sentait un flot de paroles ardentes monter à ses lèvres. Il eut voulu entendre une voix répondre à la sienne. Mais rien, le silence. Peu à peu son inquiétude devenait un malaise, et ce malaise une souffrance. Il en vint à contempler la nuit implacable qui pesait sur sa tête avec colère. Quelque temps, il chercha dans les creux de rochers un peu d'eau pour asperger le visage de la jeune fille et essayer de ramener la vie sur son visage pâle et glacé. Mais partout le grès aride, le sable brûlant. Il escalada l'un des quatre sentiers, et arrivé au sommet, son regard avide essaya de distinguer au loin, mais il ne vit qu'une masse confuse d'arbres, de rochers, dans une obscurité menaçante. Il redescendit désespéré. Maguelonne était toujours là, immobile et pâle, comme il l'avait laissée. Elle regarda encore, s'oublia un instant dans cette contemplation et laissa son âme et ses sens l'emporter dans un rêve ardent. Mais tout à coup il passa la main sur ses yeux :

— Non, dit-il avec résolution, je ne puis rester plus longtemps dans cette sombre profondeur avec cette enfant évanouie. Il faut chercher du secours à l'aventure et peut-être le ciel nous fera-t-il découvrir quelque hutte de charbonniers ou de bûcherons. Une femme s'y trouvera sans doute et pourra lui donner ses soins.

Cette résolution prise, il détacha Biscotte que la fraîcheur de la nuit avait tout-à-fait calmée, et, prenant Maguelonne dans ses bras avec mille précautions, il remonta à cheval. Il laissa au vaillant animal le soin de les diriger, ne distinguant plus dans l'ombre la route qui les avait conduits dans ce bas fond.

Biscotte livrée à elle-même prit l'un des quatre sentiers et monta doucement comme si elle avait enfin conscience du fardeau délicat qu'elle portait.

Raoul de Taverly tenait la jeune fille dans ses bras robustes. En proie à une délicieuse émotion, il fixait ses yeux sur le visage de Maguelonne, puis, de temps à autre, il sondait l'obscurité du regard, cherchant une lumière dans cette ombre.

Un moment Biscotte, qui marchait péniblement dans le sentier encombré de blocs de grès, ayant fait un faux pas, Raoul, pour préserver la jeune fille d'une chute, l'enleva dans ses bras. Ses lèvres furent rapprochées du front de Maguelonne et il effleura ses cheveux d'un baiser rapide. Il sentit soudain qu'une flamme empourrait ses joues et il ferma les yeux avec la sensation d'une violente émotion au cœur.

Tout à coup, le cheval se cabra brusquement avec une terreur sur le visage, et ouvrit les yeux. Il avait déjà la main sur la garde de son épée. Un grognement s'élevait dans le silence, et il vit dans l'ombre huit points incandescents qui brillaient deux par deux.

— Serait-ce des loups ? murmura-t-il en tirant son épée, prêt à tout événement.

Biscotte demeurait immobile, refusant d'avancer ; et, en se penchant sur l'encolure, Raoul vit, accroupis au milieu du sentier, quatre grands corps noirs, prêts à sauter sur le poitrail du cheval s'il faisait un pas. Le jeune homme hésitait.

Certes, s'il eût été seul, rien ne l'aurait arrêté. Mais exposer la jeune fille à une lutte nocturne dans cet endroit sauvage, il ne s'en reconnaissait pas le droit. Une voix impérieuse cria soudain dans l'ombre :

— Qui va là ?

Raoul ne remarqua pas le caractère menaçant de cette interrogation. C'était une voix humaine, l'espoir d'un secours pour Maguelonne, tout au moins une indication qui lui permit de regagner l'auberge de la Belle-Hôtesse ou quelque endroit habité. Il comprit que sa présence ne devait pas être une menace pour celui qui l'interrogeait et qu'il devait à tout prix donner confiance.

Il se nomma.

Je suis le vicomte Raoul de Taverly, dit-il. Egaré dans la forêt avec une jeune fille évanouie que je viens d'arracher aux flammes, je demande, pour elle, aide et secours.

— Taverly, reprit la voix, la comté voisin de Puycedac ?

— Précisément ! fit Raoul, surpris de voir la position de sa terre connue à cette heure et dans ce bois. Vous me connaissez ?

—Non, répondit sèchement la voix.

Mais elle reprit aussitôt en s'adressant à une autre personné :

—Roland, calme tes chiens et fais-les taire.

La silhouette d'un homme parut dans le sentier. Il posa successivement la main sur la tête des quatre animaux couchés sur la route.

—Allons, silence ! dit-il d'une voix impérieuse, silence, mes braves. C'est un ami.

Les quatre chiens se relevèrent aussitôt et vinrent se ranger derrière leur maître, livrant le passage. Biscotte fit quelques pas et s'arrêta.

Un autre homme était debout au milieu du sentier. Sa stature puissante se révélait indécise dans l'obscurité.

—Monsieur de Taverly, dit cet homme, nul autre que vous pour des raisons qui ne vous importent pas, ne serait passé impunément dans ce sentier à pareille heure. Donnez moi votre parole de gentilhomme que demain vous aurez oublié ce que vous verrez ici. La jeune fille recevra tous les soins que réclame son état.

—Monsieur, dit fièrement Raoul, les Taverly n'ont jamais payé un service rendu par une lâcheté. Vous pouvez avoir confiance en ma parole.

—Je le sais, et c'est pour cela que je me fie à vous. Descendez donc de cheval, je vous prie.

Et pendant que Raoul, surpris par ces précautions et ces paroles mystérieuses obéissait, celui qui avait été appelé Roland se rapprochait toujours suivi de ses quatre chiens.

—Alors vous ne serez pas des nôtres demain ? demanda-t-il à demi-voix à l'interlocuteur du vicomte de Taverly.

—Non, répondit celui ci. Demain sera peut-être pour moi une de ces journées qui comptent terriblement dans la vie d'un homme. Mais si j'ai besoin de vous, où vous trouverai-je ?

—Nous serons tous les huit au fond des gorges de Franchard. Il y a un vieux solitaire que je guette depuis quinze jours. Nous l'abattons demain. Je l'ai résolu.

—Bien. J'irai vous chercher là, si je ne puis me passer de votre aide.

—Nous serons, à toute heure, disposés à vous suivre. Vous pouvez compter sur nous

—J'y compterai peut-être. Bonsoir, Roland.

—Soit. . . Bonne nuit, Orlando.

Et Roland s'éloigna dans l'obscurité suivi de ses quatre chiens.

Orlando se tourna alors vers Raoul de Taverly qui attendait dans le sentier Maguelonne dans ses bras.

—Votre cheval ne peut nous suivre, dit-il, je vais l'attacher à cette branche.

Puis quand ce fut fait :

—Venez maintenant, continua-t-il, en se dirigeant vers une ouverture noire, dans la muraille des rochers. Vous vous baisserez un peu, car ce n'est pas précisément l'entrée d'un passage.

Taverly le suivit hardiment, quoiqu'un peu étonné de cette suite d'événements précipités, de cette rencontre mystérieuse et du chemin étrange qu'on lui faisait prendre.

Avant de pénétrer dans le passage étroit, béant devant lui, Orlando se retourna vers Raoul.

—Je vous rappelle, monsieur de Taverly, dit-il, que j'ai votre parole.

—C'est la première fois, répondit Raoul mécontent, que l'on me fait semblable remarque.

—Calmez-vous, reprit Orlando, je ne veux pas vous blesser, mais c'est peut-être aussi la première fois que vous vous trouvez en présence de circonstances aussi graves. Suivez-moi sans crainte, la route est étroite, mais sèche et sans danger.

Personne n'a jamais tremblé dans ma famille, décida nettement Raoul, impatienté de tous ces préambules. Orlando ne répondit pas et pénétra sous la voûte étroite.

Derrière lui, le jeune homme, chargé de son précieuse fardeau, s'avança dans les ténèbres. Orlando marchait lentement et silencieusement.

Ils suivaient une sorte de long couloir étroit qui descendait en pente douce. Le sol était formé de sable frais et sec qui criait sous les pieds. Ils firent aussi cinquante pas dans une obscurité profonde, puis Orlando se retourna et dit à voix basse :

—Prenez garde, monsieur le vicomte, le passage fait ici un coude brusque à gauche.

Taverly ralentit encore sa marche déjà très lente et, sa main gauche appuyée au mur,

il tourna l'angle avec une foule de précautions pour ne pas heurter la jeune fille à quelque saillie de roche.

Ils s'avancèrent encore une vingtaine de pas dans la nouvelle direction, puis Orlando démasqua une ouverture qui donnait accès dans une sorte de grotte éclairée par une torche fixée au mur. C'était une salle naturelle de huit ou neuf pieds de hauteur, avec autant de largeur et le double de longueur.

Dans un coin, un lit de feuilles recouvert d'une couverture de laine, au-dessus duquel pendait une panoplie d'armes : deux arquebuses, plusieurs paires de pistolets, des épées, des poignards et de longs épieux. Après que Raoul eut pénétré dans cette grotte, Orlando qui attendait son arrivée lui dit :

— Veuillez demeurer ici un instant, il faut que je prévienne la maîtresse.

Et sans attendre la réponse du jeune homme, il souleva une tapisserie brune qui masquait une ouverture au fond de la salle et disparut.

Raoul était muet d'étonnement, tout ce qui lui arrivait en cette soirée tenait du fantastique. Il y avait donc une femme dans ce réduit étrange ? Comment cet homme connaissait-il son nom ? De quelle circonstance grave avait-il voulu parler ? Pourquoi lui seul pouvait-il sur sa parole pénétrer un coin de ce mystère ? Un regard qu'il jeta sur Maguelonne fit taire toutes ces questions qui surgissaient dans son esprit.

Il alla déposer la jeune fille sur le lit de feuilles sèches, et contempla son visage à la lueur de la torche. Il lui sembla que ses lèvres étaient moins pâles et que ses narines frémissaient doucement. La petite main qu'il prit dans les siennes lui sembla plus chaude, et il crut apercevoir son corsage, ce corsage virginal qu'il n'avait pas osé entr'ouvrir, onduler légèrement comme sous l'effort d'une respiration qui s'éveille.

Pendant ce temps, Orlando avait pénétré dans une seconde salle beaucoup plus haute et plus spacieuse que la première. Des bougies de cire, qui brillaient dans un condélabre à six branches, éclairaient cette salle et faisaient resplendir çà et là, sur les parois des murailles de grès qui n'étaient pas recouvertes de tentures, les facettes cristallines des incrustations de quartz pur. Un épais tapis couvrait le sol.

Un lit à grands rideaux était au fond. C'était, avec une grande table massive, tout l'ameublement de cette pièce. Les bois grossièrement équarris à la hache avaient dû être montés dans la salle même. Devant la table, dans un fauteuil à haut dossier, une femme était assise. Une femme à l'aspect étrange.

La tête d'une pâleur de marbre était couronnée d'une épaisse chevelure blanche comme la neige. Il avait dû passer sur ses traits rigides et calmes quelque souffle éfrapant de fatalité. Seuls, les yeux avaient conservé leur vivacité et toute leur jeunesse ; d'une grandeur étonnante, noirs, brillant sous la blancheur des sourcils, ils illuminaient d'éclairs passionnés le visage immobile et froid.

Cette femme était d'une beauté sculpturale. Elle semblait une large statue qui conservait la vie lorsque le cœur était mort, une ombre retenue à la terre par l'accomplissement de quelque tache terrible. Parfois son regard, tout ce qui vivait en elle, en se levant vers Dieu disait : espoir ! et parfois en s'abaissant sur la terre avec un flamboiement terrible, signifiait : vengeance !

Sur la table, devant elle, étaient étalés des parchemins qu'elle lisait attentivement. Puis, de l'autre côté, rangés sur la même ligne et la regardant attentivement, un singulier assemblage d'animaux : un chat noir, une chauve-souris, un hibou et deux corbeaux. Plus près, sa tête plate sur le parchemin qu'elle lisait, une grande couleuvre, ses anneaux déroulés, fixait sur elle ses yeux ronds et immobiles. Au bruit que fit Orlando en soulevant la tapisserie, cette femme tourna la tête. Nul des animaux ne bougea.

— Eh bien ! Orlando, demanda-t-elle avec un puissant intérêt, est-il venu ?

— Oui, tout va bien, maîtresse. Mais ce n'est pas de lui que je veux vous parler maintenant.

— Et de qui donc ? interrogea-t-elle avec surprise.

— Du vicomte Raoul de Taverly.

— Le fils du comte Hugues ?

— Oui, madame.

— Ce doit être un brave et beau jeune homme... dit-elle lentement ; puis avec vivacité : Où est-il ? que veut-il !

— Il est ici même, répondit Orlando, et il désire l'aide d'une femme pour secourir une jeune fille qu'il a sauvée de l'incendie qui brûle au Mont-Germain. Tout à l'heure dans

le sentier, les chiens de Roland allaient se jeter sur lui lorsqu'il s'est nommé et a demandé notre secours. Il était seul, égaré dans la forêt qu'il ne connaît pas, avec cette enfant dans les bras. J'ai pensé que nous pouvions confier à sa loyauté le secret de notre asile que, d'ailleurs, nous abandonnerons bientôt, et je l'ai amené. Ai-je bien fait, maîtresse ?

—Oui... bien fait... Orlando... dit-elle d'une voix lente et grave... Sa présence ravivera bien des souvenirs cruels, mais ma haine y gagnera...

—Orlando, conduis bien vite le jeune Raoul ici même. Si cette jeune fille est en danger, il lui faut un prompt secours."

Orlando sortit vivement pour exécuter l'ordre de sa maîtresse.

## VII—OU MAGUELONNE PASSE A COTÉ DE SA DESTINÉE

Lorsque Raoul de Taverly pénétra dans la salle où l'attendait celle qu'Orlando, avec un profond respect, appelait—maîtresse,—le groupe étrange des oiseaux s'agitait avec un grand bruit d'ailes, le chat noir se pelotonna sur lui-même avec un miaulement doux et la couleuvre s'enroula rapidement, surprise mais non menaçante. L'un des corbeaux s'envola et en vint voletter autour de la tête du jeune homme, puis finit par se poser sur son épaule.

—Tu as raison, Râb, dit la maîtresse en se levant, c'est un ami.

Le corbeau poussa quelques petits cris joyeux et revint reprendre sa place sur la table.

—Raoul de Taverly, continua-t-elle, soyez le bienvenu dans cette sombre retraite.

Le jeune homme surpris, impressionné par le regard de cette femme, par l'aspect étrange de ce qui l'entourait, s'inclina silencieusement. Elle le conduisit vers le lit à grandes tentures qui s'élevaient au fond de la salle, écarta les rideaux et aida Raoul à déposer Maguelonne sur cette couche un peu primitive dans sa rustique propreté.

—C'est sans doute, demanda-t-elle en revenant prendre la lumière, quelque émotion très violente qui a causé l'évanouissement prolongé de cette enfant ?

—Voici, madame, répondit Raoul, ce que je sais : Nous passions plusieurs gentils-hommes sur la route de Melun à Fontainebleau. Un incendie dévorait tout un massif de la forêt. Tout à coup nous entendons un cri de terreur au sein des flammes. Nous nous élançons. J'ai le bonheur d'apercevoir une femme au sommet d'une roche où elle s'était réfugiée. Le danger devenait terrible pour elle. Je parvins avec mon cheval au pied du rocher. Elle se lance avec une courageuse résolution du haut de son refuge, je la reçois dans mes bras, et nous traversons les flammes de nouveau. Mais mon cheval s'effraye, s'emporte et nous entraîne dans la nuit vers cette partie sauvage de la forêt. C'est alors qu'un homme nous a fait pénétrer ici.

Pendant que Raoul racontait ce qui précède, l'habitante de ce sombre asile avait éclairé la jeune fille étendue sur le lit. Tout à coup une émotion violente fit vaciller le flambeau dans sa main. Elle se retourna vers le vicomte et lui saisissant le bras avec une énergie fébrile :

—Quelle est cette enfant ? s'écria-t-elle. Oh ! parlez, parlez vite, je vous en supplie !

—Madame, répondit Raoul qui prenait le parti de ne plus s'étonner de rien, j'arrive de la Navarre aujourd'hui même, et c'est la première fois...

Oh ! tant mieux, interrompit-elle, vous ne la connaissez pas !...

Puis, tout aussitôt :

—Orlando, des sels, de l'eau fraîche. Oh ! fais vite... mon fidèle ami...

Et elle se multipliait autour de la jeune fille, dégrafait vivement son corsage, mouillait son front, ses lèvres, ses poignets, et lui faisait respirer le flacon apporté par Orlando.

—Oh ! ce n'est rien, murmurait-elle avec une émotion terrible ; le danger qu'elle a couru... Oui, c'est cela... déjà son visage se colore, son cœur bat plus vite... ses yeux s'animent...

S'interrompant brusquement, elle ferma les rideaux du lit.

—Oh ! non, dit-elle, il ne faut pas que son regard aperçoive d'abord la fatale étrangeté de ce qui l'entoure. La surprise, la frayeur... que sais-je, moi ?... une jeune fille qui revient à elle... tout cela pourrait lui faire mal.

Elle revint chancelante tomber dans son fauteuil.

—Attendre... oh ! je voudrais savoir. Mon Dieu ! faites que cet espoir ne soit pas un rêve, une folie de mon imagination.

Raoul regardait cette femme ainsi subitement émue, troublée, avec une curiosité ar-



dente. Il la croyait folle. Elle l'avait totalement oublié. Soudain elle se rappela. D'un effort de volonté, elle ramena un peu de calme dans ses traits égarés, puis se tourna vers lui :

—Vous disiez, monsieur de Taverly, dit-elle d'une voix frémissante malgré tous ses efforts, que vous n'aviez jamais vu cette enfant. . . que c'est le hasard. . . cet incendie! . . . Elle n'a peut-être pas de famille. . . pas de mère. . .

— Il se pourrait même que ce fut une enfant volée. . . On voit des choses si horribles. . . Ah ! si tout à coup, cette mère désespérée retrouvait sa fille, quelle joie, comme elle bénirait le ciel ! . . . Oh ! parlez M. de Taverly, je vous écoute ardemment. . .

Raoul sourit tristement.

Il commençait à entrevoir une partie du drame qui avait pesé si lourdement sur cette femme.

—Hélas ! madame, dit-il d'une voix douce, je ne connais pas en effet cette jeune fille, mais quoiqu'il m'en coûte de détruire une espérance qui vous est chère, je dois vous dire ce que je sais encore. Cette enfant s'appelle Maguelonne, et c'est la fille de l'aubergiste Cocquenpot. . .

Elle s'était levée atterrée, le regard fixe : puis, tout à coup, secouant furieusement sa tête blanche, elle s'écria avec une farouche exaltation :

—Non, non, non ! cela n'est pas ! vous vous trompez. . .

—Madame ! . . . fit sévèrement Raoul.

Puis se calmant aussitôt, il murmura avec une douce expression de tristesse :

—Pauvre femme !

Elle continuait avec une sourde énergie en marchant à grands pas :

—Maguelonne ! . . la fille d'un aubergiste ! . . . Oh ! les insensés ! . . . C'est depuis quinze ans le premier rayon d'espoir qui pénètre dans ma nuit ! . . . On ne vole pas ainsi l'espérance d'une malheureuse mère, comme on lui a volé sa fille, ajouta-t-elle plus bas. . . Mais non, ils ne savent pas, ils ne comprennent pas, ils ne sentent pas. . . Oh ! s'ils mettaient leur main là, ils n'oseraient pas redire encore ces paroles menteuses. . .

Et elle désignait d'un geste farouche et sublime sa poitrine qui bondissait sous sa robe.

Raoul s'était retiré silencieusement dans un coin de la grotte et la regardait avec une pitié profonde. Pendant ce temps, Maguelonne était revenue à elle et sa tête pâle, étonnée, apparaissait entre l'ouverture des rideaux. Dans ses grands yeux ouverts, une curiosité ardente, mais nulle frayeur. Son regard s'était arrêté sur Raoul de Taverly avec une expression de reconnaissance, d'admiration passionnée, puis après avoir rapidement parcouru cette grotte sombre dans ses profondeurs, mais étincelante sous la lumière, il s'était fixé avec persistance sur cette femme blanche et pâle, fiévreuse, exaltée. Son regard exprimait une sympathie ardente, une sorte de respect grave et

Soudain leurs yeux se rencontrèrent.

—Oh ! elle va me dire. . . elle se rappellera. . .

Et avec un cri de joie, la mère, qui depuis quinze années n'avait plus d'enfant, s'élança vers Maguelonne. Elle écarta violemment les rideaux, saisit l'enfant dans ses bras, la serra contre sa poitrine, et l'emportant avec une fiévreuse énergie, revint s'asseoir dans son grand fauteuil. Elle l'arrangea sur ses genoux comme une petite fille et prenant sa tête dans ses deux mains, elle la regarda avidement.

Maguelonne se laissait faire, étonnée, mais avec un sentiment de bonheur ineffable. Elle souriait doucement et laissait cette femme, qu'elle voyait pour la première fois, plonger son regard pénétrant jusqu'au profond de ses grands yeux noirs.

—Oui, c'est cela, murmurait la mère, c'est bien sa petite bouche rose, ses cheveux si noirs, ses yeux si grands ! Tout en moi, me crie c'est elle ! . . . Oui c'est elle ! . . . N'est-ce pas ma chérie, que cet homme ment, que tu n'es pas Maguelonne, la fille d'un aubergiste ! . . . Ah ! bien oui ! un aubergiste avoir une petite fille aussi belle ! Tu te souviens mignonne, de ce beau pays resplendissant sous son soleil, avec ses hautes montagnes, ses rochers et ses fleurs. Et puis un grand château, une femme heureuse, belle, toujours souriante quand elle te regardait dormir dans ton berceau ; comme elle était fière de toi, comme elle t'aimait ! Oh ! souviens toi, enfant, je t'en supplie ! . . .

Et sa voix était douce, caressante, et elle la berçait sur ses genoux, penchée sur elle. On voyait briller dans ses yeux le désir ardent de couvrir son visage de baisers, mais elle n'osait pas encore, attendant un cri de Maguelonne.

La jeune fille cherchait péniblement dans son souvenir ; son front plissait sous l'effort de sa pensée, mais bientôt découragée :

— Je ne me rappelle rien, madame. . .

— Madame ! . . . fit douloureusement la malheureuse mère en fermant les yeux.

— Non, continuait la fille en jetant un rapide regard sur Raoul de Taverly, non, il n'a pas menti. Un si brave gentilhomme ne ment pas. Je m'appelle bien Maguelonne, et je suis la fille de l'aubergiste Cocquenpot. Oh ! si vous saviez comme il m'aime bien. Il fait tous mes caprices, et jamais il ne m'a grondé. Et puis, ma mère Mathurine est très douce et très bonne. Je suis heureuse. . . très heureuse. Je suis tout émue en vous regardant, et puis, je sens là que je vous aimerais de tout mon cœur. On dit pourtant que je je suis très farouche. . . Vous pleurez, ? pourquoi pleurez-vous ?

En effet, deux grosses larmes descendaient sur les joues pâlies de cette malheureuse mère.

Maguelonne essuya vivement ces deux larmes et mit un baiser sur chacun des yeux.

— Oh ! ne pleurez plus, par pitié ! dit-elle de sa voix angélique. Laissez moi vous consoler, sécher vos larmes, endormir votre douleur par mes tendres paroles. Je suis très gaie, très riieuse. Si vous vouliez, je dissiperais cette sombre atmosphère qui vous entoure par mon rire et mes folles chansons. Je reviendrais vous voir souvent ; dites, le voulez vous ?

— Si je le veux, enfant ? murmura t-elle faiblement.

La souffrance qu'elle avait ressentie au cœur à l'éroulement de cette espérance si vite éveillée, avait brisé son énergie et elle sentait son âme défaillir.

— C'est étrange ici, continua la jeune fille, en regardant autour d'elle. Pourquoi demeurez-vous dans cette sombre grotte ? C'est cela qui vous rend pâle et triste. Mais, si vous me le permettez, j'apporterai des fleurs pour égayer un peu toute cette ombre. Ah ! vous me direz aussi votre nom pour le répéter souvent tout bas, en pensant à vous.

— Mon nom ! . . . fit-elle en tressaillant. Autrefois j'avais un nom joyeux, qu'une voix aimée prononçait avec amour et que les malheureux bénissaient : mais depuis quinze ans je m'appelle Fosca.

— Fosca ! fit Maguelonne avec sa petite moue. Ce nom me fait peur : il est terrible, plein de menaces !

— Oui, c'est un nom de haine et de vengeance. Mais, ajouta-t-elle tout bas, appelle-moi Ginevra ; que ton cœur seul dise ce nom sans que tes lèvres le prononcent.

— Ginevra ! . . . reprit tout aussi bas la jeune fille ; oui, j'aime mieux Ginevra ! . . .

Puis elle répéta, comme si ce nom éveillait en elle un souvenir lointain et confus :

— Ginevra ! . . .

L'espoir ~~avait~~ un instant renaître dans les yeux de la mère. Mais Maguelonne releva ~~ses~~ ses yeux sur elle. Ginevra prit une résolution.

— Ecoute, enfant, dit elle, réponds, te l'en supplie, à ma question. Un intérêt puissant le plus sacré de tous, me détermine à te demander ces choses.

— Je répondrai le mieux que je pourrai.

— Dis-moi tout ce que tu sais sur ta naissance, sur ta jeunesse.

— Oh ! c'est si simple, si peu de chose que j'aurai bientôt fait de vous satisfaire. Je suis née à Paris dans un grand hôtel à M. de Mayenne. Mon père était cuisinier là. De toute ma jeunesse, je me rappelle ceci : la grande cuisine où j'allais voir mon père travailler, la petite chambre que nous habitions tout en haut de la maison, puis le grand parc où je jouais, quand on nous le permettait, avec une petite amie, Nicette, la fille d'un jardinier. Voilà tout, jusqu'à huit ans. C'est alors que mon père quitta le service de M. le duc de Mayenne et vint prendre l'auberge dans la forêt. Depuis je ne l'ai pas quittée.

— Mais, insista Ginevra, tu ne te rappelles rien sur tes deux premières années ? qu'nd tu étais toute petite ? . . .

Maguelonne resta songeuse.

— Non, rien, répondit elle.

Ginevra courba la tête avec désespoir. Mais soudain elle eut une inspiration :

— Te souviens-tu, dit-elle, d'une grande chambre toute tendue de rouge, un combat affreux, des cris, des épées ! . . .

— Des épées ! . . . s'écria Maguelonne. J'aime à voir reluire et se choquer les épées, Je ressens au cœur une impression de terreur, toujours la même. . .

—Et puis, continua Ginevra, un grand château qui brûle ? . . .

—Oui, le feu ! Je vois souvent un incendie dans l'ombre quand je ferme les yeux . . . une grande tour crénelée.

—C'est cela . . . la tour de Puycerdac !

—Mon père prétend que cette vision persistante me vient de l'incendie d'un château au duc de Mayenne, en Normandie, qui prit feu pendant un court séjour que nous fîmes à la suite de M. le duc.

—Oh ! murmura Ginevra avec accablement, ils ont pris soin d'égarer ses souvenirs ! Elle demeura quelques instants plongée dans des réflexions profondes. Un comble terrible se livrait en elle-même.

—Non, je ne puis pas, je ne veux pas l'associer à cette lutte hideuse, disait-elle dans le fond de sa pensée. Il faut la convaincre, trouver des preuves, et puis tout lui dire. Oh ! je remuerai ciel et terre. Maintenant je ne puis plus attendre et je l'arracherai d'entre les griffes du Monpelas.

—Écoute, enfant, dit-elle à Maguelonne, fais-moi la promesse de ne parler à personne même à ceux qui t'ont élevée, de ton entrée ici, ni des paroles que j'ai prononcées devant toi. Manquer à cette promesse entraînerait des malheurs effrayants.

Oh ! je vous le jure, madame.

—Maintenant, permets-moi de t'embrasser.

Maguelonne sans répondre lui jeta ses deux bras autour du cou. Ginevra eut un instant de joie suprême. Elle tenait la jeune fille serrée contre sa poitrine, ne pouvant rassasier de baisers ses lèvres et son cœur.

—Oh ! murmura-t-elle, promets-moi, mon enfant, de revenir bientôt.

—Demain, répondit-elle.

—Oui, demain. Mon Dieu ! si je n'allais plus te revoir. Oh ! je donnerais ce qui me reste à vivre pour que tu ne me quittes pas ce soir. J'ai peur de demain.

Et elle était toute tremblante, ses larmes de nouveau prêtes à jaillir.

—Pourquoi craindre ? dit Maguelonne étonnée. Je ne suis qu'une humble fille. Quel danger pourrait me menacer ?

—Pauvre enfant ! fit Ginevra en la regardant de tous ses yeux, tu ne soupçonnes pas le mal. Que le ciel écarte de toi la haine des misérables !

—Je ne sais quel charme m'attire près de vous, reprit la jeune fille ; j'aime à vous regarder, à vous entendre parler, et si je n'étais obligée de courir rassurer mon père, ma mère, qui se désolent et me croient perdue, je resterais encore avec vous.

—Chère enfant ?

—Mais, hélas ! il faut que je parte bien vite.

—Dans la nuit ! . . . dans la forêt . . . s'il t'arrivait malheur.

Le regard de Maguelonne se tourna avec confiance vers Raoul de Taverly, qui attendait en silence la fin de cet entretien, les yeux toujours fixés sur la jeune fille.

—Il m'a sauvé des flammes, murmura-t-elle en rougissant ; évanouie dans ses bras, m'a protégée, conduite vers vous ; vivante, je n'ai rien à craindre avec lui.

—Oui, c'est un brave et loyal gentilhomme !

—Vous le connaissez donc ?

Elle eut un triste sourire.

—Curieuse ! Viens demain. Je t'apprendrai des choses qui te feront plaisir et qui te rendront bien fière.

Les deux femmes échangèrent encore un baiser, puis Maguelonne glissa à terre. Raoul de Taverly voyant que leur entretien était terminé s'avança vers elles.

—Monsieur de Taverly, lui dit Ginevra, l'enfant veut repartir de suite. Elle se place de nouveau sous votre bonne et loyale protection. Orlandovous accompagnera pour vous montrer la route.

—Mademoiselle Maguelonne peut disposer de mon épée et de ma vie, déclara avec chaleur le vicomte Raoul.

Les yeux de la jeune fille brillèrent de joie. Ginevra se pencha vers Raoul et lui dit rapidement à voix basse :

—Au nom de votre père, le comte Hugues, et de votre mère, la comtesse Jeanne, veillez sur elle !

Le jeune homme tressaillit. Il allait interroger, mais un doigt sur ses lèvres, avec un regard suppliant, Ginevra lui recommanda le silence. Il se tut, surpris, désorienté, con-

inuant à ne rien comprendre à toutes ces choses étranges. Genevra accompagna Maguelonne en la tenant par la main jusqu'au passage étroit qui conduisait au dehors. Orlando se tenait prêt à passer le premier. Genevra se pencha vers Maguelonne, elleura son front d'un baiser et s'enfuit.

—Au revoir, mon enfant ! murmura-t-elle en étouffant un sanglot.

—Oui, au revoir, à demain ! répondit Maguelonne émue.

Elle demeura un instant immobile, silencieuse, pensive. Une voix lui disait de ne pas partir, de rester près de cette femme qu'elle venait de voir pour la première fois, croyait-elle, et qui pourtant avait profondément troublé son cœur. Ce fut Raoul qui mit fin à son hésitation instinctive en lui disant :

—Mademoiselle, venez-vous ?

—La jeune fille s'avança.

—La route est fort obscure, continua-t-il, faites-moi la grâce de me donner votre main, je vous conduirai.

Maguelonne avança sa main. Raoul la prit dans les siennes avec une joie qu'il ne put dissimuler. Ils suivirent Orlando qui déjà disparaissait dans le sombre passage. Raoul eût marché toute la nuit, tenant dans la sienne, cette petite main tendrement pressée. Et puis il se penchait vers elle pour lui donner, à voix basse, quelques indications sur la route qu'ils suivaient et, plusieurs fois, il eut le bonheur de sentir la brune chevelure de Maguelonne lui frôler le visage. Quand, enfin, ils furent sortis, ils retrouvèrent Biscotte qui les attendait patiemment.

—Le sentier sera rude, mademoiselle Maguelonne, dit-il, vos petits pieds pourraient fort souffrir, dans l'ombre, sur la pierre glissante et raboteuse. D'un autre côté, Biscotte est une douce bête, je crois donc que vous feriez bien...

—Oh ! fit-elle vivement, je ne suis pas du tout écuyère, et peut-être ririez-vous de la façon dont je me tiendrais sur une selle faite pour un cavalier.

—N'ayez crainte, je n'ai pas la réputation d'être un moqueur impitoyable.

—Ce n'est pas comme moi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle avec un sourire.

Elle s'efforçait d'éloigner de son esprit l'impression de la scène qui venait de se passer dans la grotte et qui l'avait si profondément troublée, attendant plus de calme et plus de solitude pour analyser ses pensées et essayer de découvrir le mystère qu'elle pressentait déjà.

—Je vois, ajouta-t-elle, que vos nouveaux amis ont médité sur mon compte.

—Oh ! je vous assure...

—Non, n'assurez pas. Je les connais. Mais pour vous prouver que je ne crains pas un sourire railleur, même de vous, je ferai suivant votre désir.

Et elle s'approche de Biscotte. Raoul voulut l'enlever dans ses bras, mais elle lui échappa avec une sauvage précipitation, et grimpant sur un quartier de roche, elle s'assit calmement sur la selle.

—Je suis prête, maintenant, dit-elle, en saisissant la bride avec un petit rire mutin. Raoul, resté les bras tendus, prit le parti de rire également.

—Parbleu ! mademoiselle, dit-il, toute mon admiration vous est acquise. Vous êtes plus vive et plus légère qu'un oiseau.

Puis ils se mirent en marche dans le sentier étroit.

—Combien de temps nous faudra-t-il pour regagner la grande route ? demanda Raoul à Orlando.

—Une demi-heure, répondit laconiquement celui-ci.

Ce furent toutes les paroles que le vicomte de Taverly put en tirer. Aux quelques questions qu'il lui adressa encore, il ne répondit que par monosyllabes. Alors, renonçant à rien obtenir de lui, Raoul le laissa marcher devant eux et, se plaçant à côté de Biscotte, il commença une douce conversation avec Maguelonne. Il lui raconta tout ce qui s'était passé depuis le moment où elle s'était jetée dans ses bras du haut de la roche, leur passage à travers le feu, la fuite échevelée de Biscotte, son embarras au fond du ravin, la rencontre d'Orlando sur le sentier, et leur entrée dans la grotte. La jeune fille avait avidement écouté Raoul, les joues empoivrées, la respiration haletante, ses grands yeux noirs fixés avec admiration et reconnaissance sur son sauveur. Comme Raoul finissait son récit, ils atteignirent la grande route.

—Maintenant, dit le jeune homme à Orlando, nous ne risquons plus de nous égarer !

—Si ma présence est inutile, dit brusquement Orlando, je vous laisse. Elle est forcément nécessaire ailleurs.

Puis, saluant rapidement, il s'éloignait sans plus de cérémonie, lorsque Maguelonne cria :

—Je vous attendrai demain pour que vous me rameniez vers elle.

—Je n'aurai garde d'y manquer, la maîtresse le veut !

Et il disparut dans le sentier.

—Voilà un serviteur précieux, dit Raoul, ce n'est certes pas lui qui livrera les secrets de sa maîtresse. Et pourtant ils doivent être fort curieux à connaître, car jamais n'ai vu femme plus étrange.

—Oui, bien étrange ! fit Maguelonne un instant songeuse.

Mais, immédiatement, elle changea de pensée, ne voulant laisser rien paraître de son émotion.

—Monsieur le vicomte, dit-elle avec vivacité, vous ne pouvez vraiment pas aller plus longtemps à pied pour une petite fille comme moi, vous, un si noble seigneur.

—Vous êtes méchante, Maguelonne, dit Raoul.

—Oh ! non, fit-elle avec conviction. Mais nous allons fort lentement, l'auberge est très loin encore, et comme ils doivent se désoler là bas !...

—Il y a un moyen d'aller plus vite, répondit Raoul timidement, c'est de me permettre de prendre place près de vous : dites, le voulez-vous bien ?...

—Oui, certes !...

Raoul arrêta Biscotte et se mit légèrement en selle. Maguelonne se plaça un peu en arrière, assise sur la croupe du cheval et se retenant des deux mains au cavalier.

—Êtes-vous prête ?... interrogea Raoul.

—Oui, fit-elle gaiement.

Biscotte, légèrement excitée de l'éperon, partit d'un petit galop doux et mesuré. La jeune fille était heureuse de marcher aussi vite et dans cette position un peu embarrassante. Quant à Raoul, il était radieux. Il sentait les petites mains de Maguelonne s'accrocher à son ceinturon et le souffle de sa respiration frémissait dans ses cheveux. Ils ne disaient rien, mais leurs pensées s'opposaient côte à côte et les emportaient ensemble vers ces régions bénies où respandit l'aurore des pures amours. Comme ils approchaient de l'auberge, Raoul arrêta Biscotte et la laissa marcher au pas. Tournant brusquement son visage vers la jeune fille, il lui dit sans transition :

—Si je vous aimais, Maguelonne !...

Elle tressaillit et devint toute rouge. Puis surmontant son émotion :

—M'aimer comme votre nouvel ami, le vicomte de Valbreuse ? demandait-elle avec malice.

—Non, répondit Raoul, grave et tout ému, mais loyalement, franchement.

Maguelonne resta un instant sans répondre.

—Vous n'avez pas assez réfléchi, monsieur le vicomte, dit-elle enfin. Je suis l'aubergiste, et vous le fils du comte de Taverly. Entre nous, la distance rend l'amour impossible.

—Mais... voulut reprendre Raoul.

Elle l'interrompit en secouant résolument sa tête mutine ; pourtant, son cœur battait bien fort et elle avait grand peur que Raoul ne crouvât ses raisons sans réplique.

Mais elle fut vite rassurée, car le jeune homme s'écria avec feu :

—Ah ! si je vous aimais Maguelonne, rien au monde ne serait capable de me séparer de vous. Je vous le jure, je briserais tous les obstacles...

—Je vous dois la vie, monsieur le vicomte, ma reconnaissance, mon dévouement sont à vous, mais...

—Ah ! si cette reconnaissance, que je mérite à peine car, à moins d'être un lâche tout autre eût tenté ce que j'ai fait ce soir, pouvait un jour se changer en un sentiment plus tendre je l'accepterais de grand cœur.

Maguelonne ne répondit pas tout d'abord, puis elle reprit doucement :

—Qui sait si je vous verrai demain ?...

—Demain ! tous les jours ! Je vous en donne ma parole de gentilhomme !... s'écria-t-il. Oh ! je viendrai !... Vous avez soudain pris trop de place en moi-même, pour que je puisse vivre sans vous voir... Je viendrai, et vous ne me refuserez pas un sourire, une parole, du bonheur pour tout un jour !...

Maguelonne avait penché la tête et, l'éclat de ses yeux voilé par ses longs cils, elle s'abandonnait à la douce volupté que faisait naître en elle la parole de Raoul. Oh ! si elle eût été l'égalé du vicomte de Taverly, comme elle eût laissé échapper les paroles qui montaient à ses lèvres. Tout à coup elle s'arracha à cette sensation enivrante. Ils arrivaient presque en face de l'auberge.

— Je vous en prie, dit-elle vivement. n'allez pas plus loin. Laissez-moi rentrer seule. . . Vous savez que je dois garder le secret. Je l'ai promis. . .

Raoul arrêta Biscotte.

Aussitôt Maguelonne se laissa glisser à terre.

— A bientôt ! . . . à demain ! . . . dit-elle avec un regard que le jeune homme vit resplendir dans la nuit.

Et elle s'enfuit en courant. Raoul de de Taverly resta quelques minutes, immobile, surpris de ce brusque départ, fasciné par le rayonnement des grands yeux noirs de Maguelonne ravi par la douce promesse que contenait ces mots : a demain !

Il entendit les voix joyeuses, les exclamations de bonheur qui accueillèrent l'arrivée inespérée de la jeune fille, puis, quand tout bruit se fut éteint, il reprit pensif, le chemin de Fontainebleau.

#### VIII—IOSCA INTERROGE LE DESTIN

Après le départ de Maguelonne, Ginevra eut un terrible accès de désespoir. Accoudée sur la table, sa tête appuyée sur ses deux mains, elle pleura longtemps. Les larmes filtraient à travers ses doigts et de lourds sanglots soulevaient par instants sa poitrine.

Tous ses animaux qui l'adoraient s'étaient rapprochés et se tenaient auprès d'elle, rangés en demi-cercle. La couleuvre Capy et le corbeau Râb plus familiers, tentèrent quelques caresses, la première en s'enroulant autour de son poignet, le second en venant se poser sur son épaule, mais elle les repoussa doucement.

Longtemps elle demeura ainsi dans une sorte d'anéantissement douloureux de l'âme et du corps.

Enfin, elle releva la tête et essuya ses larmes.

— Je suis folle, dit elle. Pourquoi pleurer, me désespérer. J'ai eu le bonheur suprême de serrer dans mes bras l'enfant. . . oui, j'ai là, l'ardente certitude. . . l'enfant que j'appelle depuis quinze ans à cris passionnés. Elle a reçu mes baisers et j'ai encore sur maèvre la trace de ses lèvres. Elle est en sûreté. Elle reviendra demain. Oh ! demain, si Dieu le veut, j'aurai dans mes mains une arme terrible qui me rendra maîtresse de l'infâme que j'épie dans l'ombre. Demain sera un jour de triomphe ! . . .

Elle s'était levée et marchait fiévreusement dans la vaste grotte. Elle se dirigea vers le lit, écarta les rideaux.

— Oh ! murmura-t-elle, qu'elle a quelques instants reposé. Je vois encore les formes de son corps. Oh ! qu'elle était belle quand, assise sur mes genoux, elle souriait. Mon Dieu, donnez moi la force d'attendre son retour.

Elle s'inclina pour déposer un baiser sur l'oreiller blanc qui conservait une empreinte légère, à l'endroit où la jeune fille avait posé sa tête. En se relevant, elle tenait dans sa main un objet qu'elle vint regarder à la lumière. C'était un petit ruban rouge qui avait servi à attacher les lourdes nattes brunes de la jeune fille. Ginevra le couvrit de baisers et le regarda longuement.

— Merci, Seigneur, disait-elle, ce cher souvenir rendra pour moi moins longues les heures de l'attente et adoucira, sanctifiera, cette atmosphère de haine et de vengeance qui m'entoure.

— Haine ! vengeance ! . . . continua-t-elle, en faisant disparaître dans son sein, comme si elle craignait que ces mots n'en ternissent la pureté, le chaste souvenir laissé par Maguelonne. Oui, la vengeance approche à grands pas, je la sens, je la tiens ! . . . Il faut qu'elle soit aussi horrible que le crime même. Je l'ai juré ! . . .

Elle s'interrompit pour dire :

— . . . Et Orlando qui ne revient pas. . . Leur serait-il arrivé quelque malheur sur leur route. J'ai peur. . . Non, pourtant, Taverly est brave. Orlando est d'une force et d'une audace qui défie tout danger. . .

Elle revint vers la table, et jeta un coup d'œil sur le parchemin étalé.

— Ces papiers ne disent rien encore, dit-elle en les écartant de la main. Oui, mais de-

main j'aurai les autres. Il me les faut. Les aurai-je ? Le destin m'a déjà dit : oui, dirait-il encore ? Essayons.

— Mais, n'est-ce pas tenter le ciel ?

Elle demeura pensive.

— Ce qui doit arriver est immuable, murmura-t-elle enfin. Chercher n'est pas un jeu pour moi. Je veux savoir.

Puis d'une voix sombre :

— Je ne suis plus Ginevra maintenant, je suis la Fosca.

Et, cette résolution prise, elle enleva les papiers épars sur la table et, avec de la main taillée en triangle, elle retraça les lignes à demi effacées d'un grand carré qui en couvrait presque toute la surface. Ce carré était divisé en soixante-quatre cases, comme un damier. Quand ce fut fait, elle prit un petit sifflet pendu à son cou par une chaîne d'or et en tira un son aigu. Tous les animaux, qui s'étaient rangés sur un coin de la table, s'agitèrent en fixant sur leur maîtresse leurs yeux pénétrants.

Elle, droite, impérieuse, la pupille dilatée, les inondait des effluves de son regard. Sa puissance magnétique, la tension de volonté infuse dans ses yeux flamboyants, semblaient mal à l'aise, craintifs, palpitants.

Soudain elle leva sa main droite en l'air.

A l'instant, le chat noir s'élança par sauts, sans poser les pattes et sans laisser traîner sa queue sur les lignes blanches de la craie, et vint se pelotonner dans la case du milieu où il resta immobile, les oreilles droites et ses yeux jaunes lumineux ; la chauve-souris et la chouette gagnèrent les extrémités les plus voisines du carré tandis que les deux corbeaux prenaient leur essor et venaient s'abattre sur la pointe des deux angles.

Gapy, la couleuvre, avait lentement rampé jusqu'auprès de sa maîtresse et elle attendait un ordre, le cou gonflé, tout de son long étendue, faisant parfois sortir, de la gueule entr'ouverte, sa langue bifide.

La Fosca passa sa main gauche sur la tête plate de la couleuvre.

— Allons, va, Capy, lui dit-elle.

Le reptile se mit aussitôt en marche, tourna l'angle où la chauve-souris se tenait immobile, longea un instant le carré et finit par pénétrer dans l'intérieur.

Fosca, anxieuse, suivait sa marche de ses yeux ardents. Lorsque la couleuvre avait traversé une case, elle mettait avec la craie un large point blanc au milieu. Capy traversait jamais de nouveau une case ainsi marquée.

Cette scène, au milieu de la nuit, dans cette vaste grotte, à peine éclairée, malgré les six bougies du candélabre, avec ce silence ; cette femme de haute taille, dont la tête blanche illuminée par ses yeux brillants de fièvre se détachait étrangement au-dessus de sa longue robe noire ; ces animaux lugubres, immobiles autour et au milieu du carré magique avec ce reptile qui rampait lentement de case en case, tout ce spectacle avait un caractère fantastique qui eût glacé d'effroi les âmes faibles et superstitieuses.

Cependant à mesure que la couleuvre avançait dans sa marche tortueuse, une inquiétude qui allait s'accroissant se peignait sur les traits de Fosca. Sa respiration devenait précipitée, une expression de terreur envahissait son pâle visage et, lorsque le reptile sortit du damier, elle eut un gémissement sourd et se laissa tomber désespérée dans son grand fauteuil.

— Dieu ! s'écria-t-elle les yeux fixés sur le carré, le destin, jusqu'ici favorable, tourne-t-il contre moi au dernier instant ?

Le damier était partout étoilé de points blancs, marquant le passage de la couleuvre, excepté dans les quatre cases contigües à celle du milieu où se tenait le chat noir. C'était cette omission de Gapy, la croix ainsi dessinée, qui épouvantait si fort la magicienne Fosca. Il eût fallu, pour que le destin fût entièrement favorable à ses projets, que la couleuvre passât dans toutes les cases du damier.

— Aurait-il pénétré mes desseins ? disait-elle avec angoisse. Connaîtrait-il ma présence si près de lui ? Oh ! non, c'est impossible ! Dieu ne voudrait pas toujours entourer un monstre de sa protection. Pourtant la réponse du destin est là, évidente, écrite devant mes yeux. Douter serait une folie. . . Le danger s'écarte de lui et se retourne vers moi. Et Orlando qui ne revient pas. . . Je veux savoir encore.

Elle se releva avec une nouvelle énergie. Un coup de sifflet fit reprendre leurs places aux lugubres animaux. Fosca caressa plus longuement la couleuvre qui, sur un ordre

qui s'écroula, partit en se hâtant davantage. Comme la première fois, après avoir hésité, il pénétra dans le carré, du côté de la chauve-souris.

— La nuit me sera favorable ! murmura Fosca, penchée sur la table

Elle plaçait une étoile à côté du point qui s'y trouvait déjà, sur la trace sinueuse de la couleuvre. Fosca était encore plus enfiévrée, plus anxieuse, qu'à la première tentative. Longtemps au travail, son espoir brilla dans ses yeux. Capy avait traversé les quatre cases vides dans sa marche précédente.

— Oh ! dit la magicienne, tant mieux ! ma vengeance l'atteindra. Mais quand ?

— C'était cette réponse qu'elle attendait fébrilement.

en mais lorsque la couleuvre sortit du damier, Fosca eut un geste de désespoir. Deux cases n'avaient pas d'étoiles. Celles devant lesquelles se tenaient les deux colbeaux.

— Ce ne sera pas dans la journée de demain ! s'écria-t-elle avec douleur. Et pourtant talando m'a assuré que le messager était entré au château de Saint-Louis. C'est demain que me faut ces papiers. C'est demain que je veux pénétrer cette trame et en faire ma vengeance. Les aurai-je ? Cette question m'effraye. Interrogeons encore. La dernière fois ! Si le destin dit non, je suis perdue. Tout s'écroule autour de moi.

Pour la troisième fois, la couleuvre parcourut le damier, mais lentement, avec effort. Elle semblait exténuée, laissant un sifflement plaintif s'échapper par intervalles, mais le regard de Fosca était sur elle et toujours elle avançait. Quand ce fut fini elle s'enroula sur le fond et resta sans mouvement.

— Cette fois Fosca laissa échapper un cri de joie. Capy avait traversé toutes les cases vides en oubliant une.

— Ah ! enfin ! s'écria-t-elle. C'est écrit ! Il n'échappera pas. Mais l'avenir est plein de menaces ; la lutte sera terrible. Qu'importe ! j'emploierai toute ma force, toute ma puissance, toute ma haine. Il faut à tout prix assurer un bonheur calme et pur à ma fille, maintenant qu'elle est retrouvée. . .

Elle répéta à demi-voix avec un sentiment de bonheur indicible :

— Ma fille ! . . . ma petite Régine ! . . . Régina . . .

Puis s'arrachant à cette douce pensée.

— Pourquoi Orlando tarde-t-il autant ? dit-elle avec inquiétude.

— Me voici, maîtresse ! répondit le valet du serviteur.

— Ah ! enfin, pourquoi as-tu tant tardé ? demanda Ginevra en se tournant à demi vers Orlando qui s'avance vers elle.

— Parce que j'ai veillé.

— Quoi ! l'enfant aurait-elle couru quelque danger ?

— Non, mais vous, peut-être.

— Moi ! est-ce que nous aurions été trahis ?

— Très, non, mais épiés, découverts.

— Découverts ! Mais alors nous sommes perdus. Oh ! le destin ne mentait donc pas. Je ne crois pas que nous soyons en péril, maîtresse, répondit Orlando, avec assurance. J'ai pris toutes mes précautions pour cela. Quatre des nôtres veillent aux alentours de l'entrée connue de la grotte. Ils suffiraient à interdire le passage secret.

— Mais pourquoi toutes ces précautions. . . Qui te fait croire. . . ?

— Ceci. En revenant seul d'accompagner les jeunes gens, à une centaine de pas d'ici, j'entends du bruit derrière une roche. Je m'élançai et j'aperçus un homme qui s'enfuit dans la nuit. Je me mets à sa poursuite, mais l'obscurité trop grande le déroba à mes yeux.

— Peut-être quelque braconnier.

— Non, j'ai fait le signal à l'aide duquel ils se reconnaissent, il n'a pas répondu. Ah ! n'aurais-je pas eu avec moi l'un des chiens de Roland, cet espion n'eût pas couru loin.

— Il se peut que ce soit un vagabond étranger à ce pays, quelque voyageur égaré. Il est possible que notre retraite soit connue, depuis deux mois à peine. . .

— Quoi qu'il en soit, cette rencontre m'a donné pour vous quelque inquiétude, et j'ai voulu chercher quatre fidèles parmi ceux qui veillent aux alentours du château Saint-Louis. Je crois maîtresse, qu'il serait sage de changer de retraite dès demain à la nuit.

— Nous verrons. Rien ne presse. . . répondit Ginevra, qui ne voulait pas s'éloigner pendant quelques jours de l'auberge de la Belle-Hôtesse. Maguelonne avait promis de revenir.

— Si nous voulons lutter avec Monpelas, dit gravement Orlando, il faut nous maintenir insaisissables.



—Je le sais, répondit Ginevra avec un éclair de haine dans les yeux, aussi je saurais faire tout, même mon cœur, car une fois que je le tiendrai en mon pouvoir, rien n'arrêtera ma volonté.

—Eh bien ? continua-t-elle, le messenger est venu ?

—Oui, maîtresse, aujourd'hui, à trois heures, il entra au château de Saint-Louis.

—Quand crois-tu qu'il reparte ?

—Demain dans la journée.

—Il ne vous échappera pas ?

—Non, le piège est bien tendu, j'en réponds.

—Prends garde ! le destin dit que la lutte sera longue et que seulement dans la nuit...

—Pourtant, maîtresse, nous serons vingt contre lui, dont six à cheval.

—Si le Monpelas se doutait du piège et qu'il le fit partir par quelque passage secret Orlando réfléchit quelques secondes.

—Ce serait la première fois, dit-il enfin. Et puis, il lui faudrait bien regagner la grande route, alors je me lancerais à sa poursuite. Quant à deviner le piège, il faudrait un miracle, car ce soir seulement j'ai placé mes hommes, et vous savez comme ils sont prudents et habiles.

—Oh ! si tu réussissais, Orlando !...

—Je réussirai, maîtresse, n'ayez aucune crainte

—Le ciel t'entende !

—Reposez en paix, maîtresse.

—J'essaierai... Bonne nuit, Orlando !

Et pendant qu'Orlando se retirait dans la première grotte, Ginevra murmurait :

—Et, pourtant, le destin m'a dit que la lutte serait longue et terrible. J'ai peur demain !

#### IX —COMMENT RAGUIBUS ET CARADOS FURENT ÉVEILLÉS ; COMMENT ILS SORTIRENT DE L'AUBERGE DE LA BELLE-HÔTESSE ET COMMENT ILS ENTRÈRENT AU CHATEAU DE SAINT-LOUIS.

Lorsque l'horloge de l'auberge de la Belle-Hôtresse sonna huit heures du soir, maître Annibal Cocquenpot qui depuis longtemps donnait des signes visibles d'inquiétude déjà il avait été regarder silencieusement au moins une dizaine de fois sur la route, par où au fond du petit jardin derrière l'auberge, — maître Annibal Cocquenpot s'en vint tout déconfit trouver sa petite femme.

—Mathurine, lui dit-il, Maguelonne ne revient pas !

—Où diable la petite folle est-elle encore allée courir ?

—Si je le savais, j'irais vite au-devant d'elle. Mais il commence à se faire tard, la nuit vient. S'il lui était arrivé malheur dans les bois ?

—Voilà ce que c'est, monsieur Cocquenpot si au lieu de souffrir tous ses caprices vous la grondiez une bonne fois, est-ce qu'elle nous laisserait dans des transes pareilles ? est-ce qu'elle s'en irait courir dans les bois jusqu'à la nuit, quand on voit rôder dans les parages des figures patibulaires comme celles de ces deux mendians qui sont entrés ici ?

—A propos ! interrompit l'aubergiste, enchanté de trouver un expédient pour détourner la conversation, ils sont encore là ?

—Eh bien ! ils n'y resteront pas longtemps. Il est l'heure de faire déguerpir ces deux grands escogriffes !

Et Mathurine, de fort mauvaise humeur, à cause de l'absence de Maguelonne se dirigea vers le petit retrait où Raguibus et Carados faisaient béatement leur somme.

Carados n'avait pas bougé, seulement Raguibus tombé sur le ventre avait fini par retourner sur le dos.

Mathurine hésita un peu, en voyant leurs profils farouches, mais elle voulut prouver à Cocquenpot qu'elle avait plus d'énergie et de résolution que lui. Elle s'avança vers Carados, le saisit par l'épaule et le secoua en lui criant aux oreilles :

—Eh ! l'homme ! Hé ! messire !...

—Cornes du diable ! mugit Carados en se démenant furieusement, laissez-moi dormir !

— Mais vous ne pouvez pas dormir ici, reprit Mathurine d'une voix glapissante et en secouant d'un autre côté. Soyez raisonnable. Voilà qu'il est bientôt neuf heures !

— Hein ? cria Carados en se levant d'un bond. Vous dites neuf heures ?

— Oui, neuf heures ! affirma Mathurine qui s'était reculée avec effroi.

— Pécaire ! il n'y a pas de temps à perdre !

Et Carados ragrafit précipitamment sa flamberge et cherchait partout son feutre.

— Mais où diable est donc mon noble ami ? disait-il tout en cherchant.

— Là, sous la table ! lui dit Mathurine en désignant du doigt Raguibus étendu.

— Diavolo ! fit Carados, le compère est en bonne position. Je crois qu'il oublierait à peine l'heure, lui aussi.

Il se baissa avec effort. — les fumées de leur joyeux déjeuner n'étaient pas encore totalement dissipées ; — il saisit Raguibus par les épaules, le tira de dessous la table et le prit sur ses jambes, retrouva son chapeau du même coup, car M. le chevalier de Brise-nolle avait les pieds embarrassés dans cet honorable couvre-chef.

— Raguibus, mon petit, lui criait Carados, réveille-toi donc, il est l'heure

— L'heure de devenir honnête homme ! répondit mollement l'ivrogne en entr'ouvrant l'œil ; tu te trompes, mon ami, pas encore, après l'affaire.

— Mais non, pas cela, tu sais bien qu'il nous attend à dix heures. Il faut partir.

— Eh bien ! qu'il nous attende, moi je suis bien là, déclara Raguibus en refermant son

œil. Carados se pencha et lui dit à voix basse dans l'oreille :

— Tu ne comprends donc pas ?... Lui ! Monpelas.

Raguibus eut un hoquet convulsif ; il se redressa en écarquillant les yeux. Puis, sans mot dire, il reboucla son ceinturon, coiffa l'un des feutres défoncés, sans bien distinguer s'il était le sien, et se dirigea vers la porte. Carados arbora l'autre coiffure et le suivit.

Il dégringolèrent tous deux les marches du perron, et se heurtèrent à maître Cocquenpot qui venait encore une fois de regarder sur la route. Ils lui firent tous deux une fort belle révérence, et Carados le retint par le cordon de son tablier en lui disant :

— O toi, le meilleur de tous les aubergistes, le plus divin de tous les cuisiniers, mets le comble à tous les bienfaits répandus dans notre estomac en nous indiquant de quel côté se trouve Fontainebleau.

— Par là ! dit brusquement Cocquenpot en désignant la direction d'un geste bourru.

Et il s'échappa en maugréant, désespéré de ne pas voir revenir Maguelonne.

— Puisque c'est par là, dit Carados, en prenant le bras de Raguibus, nous allons bien tôt trouver le château de Saint-Louis. Marchons !

Et, ils se mirent en marche toujours se tenant par le bras.

Au bout d'une vingtaine de pas, Raguibus s'arrêta :

— Je crois, Carados, mon ami, dit-il en le regardant avec sévérité, je crois que tu marches légèrement de travers.

— Raguibus, mon petit, j'allais te dire exactement la même chose. Je crois que, sans mon appui, tu ferais de singuliers zigzags.

Ils se remirent en marche, dodelinant de la tête...

A une courbe fantastique qu'ils décrivirent tous deux d'un bord de la route à l'autre, ils se regardèrent de nouveau.

C'est le vent, mon bon, c'est ce coquin de vent ! fit Carados pour tout concilier.

— Parbleu ! tu as raison, répondit Raguibus convaincu, c'est ce scélérat de vent !

Pourtant, autour d'eux, pas une feuille ne remuait aux arbres, le plus léger souffle ne soulevait la poussière de la route.

Après trois quarts d'heure d'une marche pénible, Carados, qui reprenait peu à peu son sang-froid, grâce à la fraîcheur de la nuit, Carados fit arrêter Raguibus.

— Maintenant, dit-il, il faut être raisonnables et il s'agit de bien nous présenter. Nous approchons fort du château de Saint-Louis ; je me reconnais un peu, car je suis déjà venu deux fois, mais, je l'avoue, pas aussi joyeusement.

— Moi, je ne me reconnais pas du tout ! dit Raguibus. Il est vrai que c'est la première fois...

S'interrompant tout à coup :

— Mais il brûle, notre château de Saint-Louis !

Il venait d'apercevoir au loin l'incendie qui flambait sur le mont Saint-Germain. Carados regarda.

—Non, dit-il, c'est de l'autre côté ! Mais cela ne nous regarde pas. Le monde entier peut brûler ce soir, il faut que nous arrivions à l'heure dite. Ça, raisonnons un peu. Tu m'écoutes, Raguibus !

—Des deux oreilles.

—Sais-tu que, si nous entrons ensemble, il pourra s'étonner que nous nous connaissons. Il nous fera des questions, s'inquiètera de ce que nous nous sommes dit. Un interrogatoire à n'en plus finir.

—Ce serait en effet fort ennuyeux . . . et fort dangereux. On peut perdre la tête à dire des choses . . .

—Voici ce que je propose, continua Carados. Entrons séparément comme si nous arrivions chacun de notre côté et faisons semblant d'être complètement étrangers l'un à l'autre. Tu m'entends bien ?

—Parfaitement. Tu es un grand homme, Carados, ta tête est pleine de ressources. Nous voilà tirés d'embaras. Oui, mais, qui est-ce qui entreira le premier ?

—Toi, si tu veux

—C'est que je ne connais pas le chemin.

—Oh ! ce n'est pas difficile. Tu vas suivre encore deux cents pas la route, tu trouveras à gauche un petit chemin qui monte au milieu des arbres, tu le suivras. Au bout, une grande muraille te barrera le passage. Il y a une poterne. On nous attend : tu frappes, tu te nommes, on ouvre et c'est fini. As-tu compris !

—Oui, très bien. Je frappe, on ouvre. . . sais-tu bien que je commence à trembler.

—Mais, va donc, puisqu'il faut passer par ce moment-là !

—C'est égal, cela vous fait une impression désagréable. Je pars tout de même. Au revoir, Carados.

—Dans un instant, mon petit.

Et pendant que Raguibus s'en allait en marchant droit, car la crainte dissipait la dernière fumée de son ivresse, Carados s'assit philosophiquement sur le bord de la route.

Au bout d'à peu près une demi-heure, il se leva avec un soupir, et se dirigea à son tour vers le château de Saint-Louis.

#### X—L'HOMME AU CAPUCHON NOIR.

A l'heure où Raguibus suivi de Carados pénétrait un château de Saint-Louis, le sieur de Monpelas, marquis de Sainte-Croix, était seul dans son oratoire.

C'était une grande salle nue, sombre, d'aspect sévère, sans autres ouvertures apparentes qu'une solide porte massive et deux étroites fenêtres gothiques, masquées d'un épais rideau à cette heure de la nuit, pour que la lumière de la lampe ne fût pas aperçue du dehors.

Le sieur de Monpelas était assis derrière une haute table de chêne massif, sur laquelle étaient entassés de gros in folios à larges fer-noirs de cuivre, des parchemins enroulés ; au milieu une grosse sphère terrestre piquetée çà et là d'épingles noires ; au dessus de sa tête, accroché au mur par la colonne vertébrale, un squelette grimaçait en pleine lumière, ayant sous ses pieds cette inscription en lettres d'or :

*Memento, homo, quia pulvis es !*

Lui faisant face, sur la muraille opposée, un christ de bronze, grandeur naturelle, saignait mélancoliquement sur sa croix.

Au pied du crucifix, un lourd prie-Dieu de bois sculpté.

Un silence de mort régnait dans cette salle glaciale, troublé par instants par le froissement des feuillets que Monpelas tournait dans ce livre ouvert devant lui. Penché sur la page qu'il lisait, on n'apercevait de lui que ses deux mains seches et blanches qui soutenaient sa tête enfouie dans un large capuchon noir.

Lorsque dix heures sonnèrent, il ferma lentement son livre et releva la tête. Quelques instants il resta songeur ; puis, se levant tout à fait, il fit quelques pas dans l'oratoire et se dirigea vers l'une des fenêtres. Son costume était étrange. Les bottes à éperons, les chausses de velours noir, le ceinturon brodé d'argent qui supportait un long poignard au côté droit, étaient d'un gentilhomme ; mais le haut du pourpoint se conti-

naît par une vaste capuche qui couvrait entièrement la tête. Sur le devant même, pour empêcher le regard de sonder la profondeur et de chercher le visage dans cette ombre, une sorte de voilette épaisse, dissimulant l'ouverture, ne laissait libre en haut qu'un étroit espace par où l'on voyait briller deux yeux immobiles et froids comme un éclair d'acier.

Il souleva le rideau qui masquait la fenêtre et regarda au dehors. La réverbération rougeâtre de l'incendie qui dévorait à cette heure les genévriers, les sapins et les broussailles du mont Saint-Germain, pénétra dans l'oratoire, dessinant sur le mur du fond une forme sanglante.

Monpelas regarda silencieusement quelques minutes, puis, laissant retomber le rideau, il revint prendre sa place derrière l'amoncellement de livres et de papiers qui le dissimulaient presque complètement.

Il fit résonner un timbre.

Aussitôt la porte s'entrouvrit et la tête d'un valet passa dans l'entre-bâillement.

—Que l'on prévienne messire Landry, dit Monpelas, que je veux lui parler.

—Monseigneur, répondit humblement le valet, messire Landry fait en ce moment une ronde autour du château

—Alors, aussitôt qu'il sera arrivé.

—Monseigneur... reprit le valet.

—Qu'est-ce encore ?

—Il y a là Rivol, qui voudrait vous rendre compte...

—Rivol ? déjà ! qu'il vienne !

Le valet se retira et quelques secondes après un homme pénétrait doucement dans l'oratoire avec force salutations, la porte soigneusement refermée. Cet homme, grand, mince, à la figure blême, rusée, cauteleuse, glissa avec une souplesse féline, jusqu'à trois pas de la table où se tenait Monpelas. Arrivé là, il fit une dernière révérence et attendit silencieusement, son regard terne fixé à terre.

—Eh bien ! Rivol, demanda le maître, qu'y a-t-il ? Pourquoi as-tu abandonné ton poste ?

La voix de Monpelas était dure, brève, impérieuse ; sortant des profondeurs de cette capuche mystérieuse, elle avait un timbre voilé, une résonnance assourdie, qui impressionnait désagréablement.

—Monseigneur, j'ai des choses très graves à vous dire, répondit Rivol, et j'ai pensé qu'il valait mieux vous en instruire sans retard.

—Parle vite, alors, je t'écoute.

—Aussitôt la première ombre de la nuit, j'étais couché à vingt pas du sentier, derrière une roche qui me dissimulait. Je voyais l'entrée de la grotte que j'ai découverte, et je dois étroitement surveiller d'après vos ordres. A peine étais-je là depuis une demi-heure, que deux hommes s'avancèrent dans le sentier. Le premier était certainement étranger au pays, taille moyenne, longue barbe noire, aspect énergique. L'autre, je le reconnus. C'était Roland, un jeune braconnier des Hautes-Loges. Il avait ses quatre grands chiens derrière lui. Je courais un danger terrible, car les maudites bêtes me flairaient dans l'obscurité, et si elles se fussent jetées sur moi...

—Après ? dit durement Monpelas.

L'espion Rivol resta un moment interdit par cette interruption. Elle lui prouvait que ses transes et ses terreurs intéressaient peu son maître.

—Heureusement, reprit-il, les deux hommes étaient engagés dans une conversation sur la chasse au sanglier et Roland imposa silence à ses chiens, croyant sans doute que la présence de quelque gibier dans les broussailles provoquait leurs grognements. Ils passèrent.

Devant l'entrée de la grotte, ils firent une halte assez longue. Je ne les voyais plus dans la nuit, mais, en prêtant attentivement l'oreille, j'entendais quelques mots de leur conversation : il était toujours question de chasse. Soudain les chiens de Roland eurent de nouveaux grognements de menace, j'entendis une nouvelle voix, puis plus rien. Alors avec mille précautions, je m'approchai de l'entrée de la grotte. Plus personne dans le sentier, seulement, attaché à la branche d'un arbre, il y avait un cheval. Un cheval très fin, très élégant, très bien harnaché, évidemment la monture d'un gentilhomme. Je pensai que son propriétaire devait être entré dans l'in-

térieur de la caverne et que, ne l'ayant pas vu entrer, je devais le voir sortir. Je me tenais en observation à quelque distance et, bien caché, j'attendis.

Je ne m'étais pas trompé, au bout d'une heure, un bruit de pas, dans le secret, attira toute mon attention. Je vis d'abord paraître l'homme à la grande barbe, le compagnon de Roland ; puis un jeune homme, un gentilhomme que je n'ai jamais vu à Montpellier. Ce dernier marchait à la tête du cheval que j'avais examiné précédemment et causait fort tendrement avec une jeune fille assise sur la selle. Cette jeune fille, je la connaissais, et je fus fort étonné de la voir en pareil lieu, à pareille heure et en pareille position. C'était Maguelonne, la Belle-Hôtesse. Monpelas bondit sur son siège.

—Maguelonne, as-tu dit ? l'as-tu bien vue ? Ne t'es-tu pas trompé ?

—Je suis absolument certain de ce que j'ai vu, monseigneur, c'était Maguelonne.

Monpelas resta un moment silencieux. Il avait fallu que sa surprise fût bien grande pour lui avoir arraché une exclamation, mais elle n'eut que la durée d'un éclair et il reprit de sa voix calme et brève.

—Et ces trois personnes sortaient de la grotte même ?

—Il était impossible, monseigneur, qu'il en fût autrement,

—Et que disait le jeune homme à Maguelonne ?

—Il parlait fort doucement et je n'ai entendu que ces deux lambeaux de phrase : « La flamme montait... C'est Biscotte qui nous a sauvés. » J'ai cherché longtemps l'explication à ces paroles. La plus raisonnable est d'admettre qu'il parlait d'un danger couru ensemble, peut-être dans l'incendie qui brûle toujours sur le mont Saint-Germain.

—Bien ! interrompit Monpelas, ceci me regarde. Est-ce là tout ?

—Non, monseigneur, continua plus lentement Rivol. J'étais resté à tout hasard à mon poste d'observation, lorsque trois quarts d'heure environ après le passage de Maguelonne (accompagnée du jeune gentilhomme, et tous deux guidés dans le sentier par l'homme à la grande barbe, le compagnon de Roland) un pas rapide se fit entendre. C'était le conducteur qui revenait. Je m'enlevai sur les deux mains pour voir par-dessus la roche, afin de bien me rendre compte comment il rentrait dans la grotte, malheureusement mon pied glissa sur la pierre, et je retombai avec bruit ; il se retourna brusquement et s'élança de mon côté. Je m'enfuis, ne voulant rien compromettre. Il me poursuivit quelques instants dans la nuit, mais j'ai de bonnes jambes, je lui échappai et suis venu vous avertir.

—C'est une grande maladresse, Rivol, d'avoir ainsi donné l'éveil, dit Monpelas avec un geste de colère.

—Monseigneur, balbutia l'espion, la position était difficile, dangereuse et...

—Soit ! interrompit Monpelas, mais souvenez-vous qu'il y a parfois des malades qui sont pires que des trahisons. Vous n'oubliez pas que remis entre les mains de M. le lieutenant criminel, vous avez assez de méfaits sur la conscience pour mériter tout au moins la pendaison.

—Monseigneur... supplia Rivol, courbé en deux.

—Allez, et gagnez mieux votre argent !

L'espion sortit à reculons. Son visage blême avait une teinte cadavéreuse et de grosses gouttes de sueur l'inondaient.

Comme il ouvrait la porte, Monpelas lui dit encore.

Rivol, messire Landry va se rendre ici. Vous attendrez sa sortie et il vous comptera cent pistoles, pour vous engager à mieux faire.

L'espion disparut en balbutiant des remerciements joyeux.

Monpelas resta seul :

—Ah ! disait-il, les dents serrées. Plus aucun doute, c'est la Ginevra qui revient terrible et menaçante. Malheur à elle ! Comment a-t-elle pu deviner Maguelonne ? Quel est ce cavalier qui accompagnait la jeune fille ? Je saurai toutes ces choses.

Après un instant de réflexion :

—Il est heureux pour moi, ajouta-t-il, que ce Rivol soit parvenu d'abord à découvrir cette grotte suspecte et ensuite à surprendre Maguelonne en sortant la nuit.

Soudain, il eut un rire effrayant.

—Ah ! madame la marquise de Puyerdac, vous n'avez pas abandonné vos projets de vengeance. Je vous ai brisée lorsque j'étais faible et chétif ; maintenant je suis fort puissant, et vous osez m'attaquer la première. Malheur à vous, je suis sur mes gardes, je veille.

En ce moment, deux coups légers furent frappés à la porte.

—Entrez, messire Landry, dit Monpelas.

Un homme de haute taille s'avança en faisant résonner ses éperons. C'était un homme de guerre, longue épée, longue moustache, geste tranchant, rude visage.

—Messire Landry, demanda Monpelas, de combien d'hommes pouvez vous disposer au château ?

—Soixante. Bien armés et bien équipés, Monseigneur.

—Ce n'est pas assez. Augmentez-les d'une quarantaine avant demain soir.

—Bien, monseigneur. Je trouverai à Fontainebleau autant d'aventuriers qu'il m'en faudra.

—Dites-moi, Landry, continua Monpelas, cet incendie qui brûle sur le mont Saint-Germain ne fait courir aucun risque au château de Saint-Louis ?

—Aucun, monseigneur ; pour arriver jusqu'ici, il lui faudrait traverser d'abord la route, puis ensuite les trois fossés que j'ai fait creuser depuis la base de la butte jusqu'au pied des murailles du château.

—Rien de suspect dans les environs ?

—Je viens de faire ma ronde, rien, monseigneur ; tout est tranquille. J'en ferai d'ailleurs une seconde à minuit et une troisième à quatre heures.

—Faites meilleure garde que jamais, messire Landry.

—Quelque danger nous menacerait-il ?

—Peut-être. Veillez.

—Je veillerai, monseigneur.

Il y eut un moment de silence, puis Monpelas reprit :

—M. de Cayrol se repose de ses fatigues ?

—Oui, monseigneur.

—Il pourra repartir demain dans la journée ?

—Il l'espère.

—Bien.

—Messire Landry, continua Monpelas, en changeant de conversation, vous compterez à Rivol cent pistoles de suite Il les a gagnées. Les deux hommes, mandés par moi, sont-ils arrivés ?

—Oui, monseigneur, le premier est entré au château à dix heures moins le quart et le second à dix heures un quart.

—A si peu de distance l'un de l'autre ? C'est être singulièrement exacts.

—Ils attendent dans la salle basse, reprit Landry. Ils paraissent ne pas se connaître et se tiennent aux deux extrémités de la pièce, pourtant ils ont passé toute la demi-journée ensemble.

—Comment cela ? interrompit Monpelas.

—L'André, le colporteur, un garçon qui s'acquitte fort bien des petites commissions dont on le charge, les a vus entrer tous deux en même temps au cabaret de la Belle-Hôtesse. Je dois vous dire qu'ils sont dans un piteux état : leurs guenilles ne tiennent plus après eux. Alors Maguelonne, la rieuse enfant que l'André surveille particulièrement suivant vos ordres, s'est bruyamment moquée de leurs mines et de leurs haillons. Son rire a attiré l'attention de cinq gentilshommes qui déjeunaient. Je pourrai, monseigneur, vous dire leurs noms. . .

—Je vous les demanderai peut-être. . . Continuez.

Ces gentilshommes ont accablé de plaisanteries les deux pauvres diables—Raguibus et Carados, ce sont les noms qu'ils m'ont donnés en entrant.— Ces deux derniers ont pris en fort mauvaise part le sarcasme des jernes gens ; ils ont tiré l'épée et il s'en est suivi un grand combat. Deux des gentilshommes ont été légèrement blessés, mais Raguibus et Carados allaient succomber sous le nombre, lorsqu'un nouvel arrivant a fait cesser la bataille. Celui-là c'est nommé très haut, c'est le vicomte Raoul de Taverly.

—Taverly ! exclama Monpelas avec un tressaillement imperceptible.

Puis d'une voix calme :

—Continuez Landry. . .

—D'après les conseils de ce jeune homme, la querelle s'est apaisée et les gentilshommes ont repris leur déjeuner avec le nouveau venu. Ils avaient en même temps ordonné à Cocquenpot de servir leurs maigres adversaires, de sorte que Raguibus et Carados ont déjeuné ensemble. Ils ont dû vider nombre de bouteilles, car seulement vers neuf heu-

res du soir ils sortaient de l'auberge aux trois quarts ivres. L'André les suivait par derrière. A deux cents pas de Saint-Louis, ils se sont concertés. Raguibus est parti seul et est entré seul au château. Carados a attendu une demi-heure, sur le bord du fossé puis il a fait comme l'autre. Maintenant, ils affectent de ne pas se connaître.

— Vous me les enverrez, dit Monpelas, je veux avoir le mot de cette comédie. Maintenant, l'André vous a-t-il dit à quelle heure ces jeunes gentilshommes étaient sortis de l'auberge ?

— Vers sept heures.

— Et Maguelonne, quelle était son attitude ?

— Une heure avant le départ des gentilshommes, Maguelonne s'était enfuie dans le bois. Depuis ce moment, elle n'a pas reparu à l'auberge. Cocquenpot et sa femme sont dans une grande inquiétude. L'André est retourné et observe dans les environs de l'auberge.

— S'il rentre cette nuit, vous viendrez m'avertir de ce qu'il aura de nouveau découvert. Allez, messire Landry, et veillez.

L'homme de guerre se retira en saluant.

Monpelas murmurait avec une colère froide et une inquiétude croissante :

— Tout ceci est étrange. Je pressens un danger. Est-ce que cette Ginevra serait plus redoutable que je ne le pensais ? Le jeune vicomte de Taverly saurait-il le secret de cette femme et s'associerait-il à sa vengeance ? Pourquoi Maguelonne était-elle pendant la nuit à la grotte habitée par Ginevra ? Ah ! il me faudra des réponses à toutes ces questions. Imprudents ! Téméraires ! vous venez réveiller le tigre dans son antre !...

Il s'interrompit. On grattait à la porte.

Le capitaine Landry entra.

— Monseigneur, dit-il, l'André vient d'arriver. Passé dix heures, Maguelonne est rentrée à l'auberge. Elle était en croupe d'un cavalier. Ce cavalier était Raoul de Taverly. Tandis que Maguelonne pénétrait dans l'auberge, le gentilhomme reprenait le chemin de Fontainebleau.

Congédié par un geste du maître, Landry sortit. Monpelas gardait un silence farouche. Dans l'ombre de son capuchon, ses yeux étincelaient.

— Les faits se confirment, dit-il lentement. Rivol et l'André ont bien vu.

Puis relevant la tête avec résolution.

— Demain ! ajouta-t-il, je ferai enlever Maguelonne. Ce sera un danger de moins !

#### XI—RAGUIBUS ET CARADOS PASSENT UN VILAIN QUART D'HEURE

Lorsque le capitaine Landry vint annoncer d'un air narquois à MM. Raguibus et Carados que le marquis de Sainte-Croix les attendait, les deux pauvres diables se levèrent en tremblant et suivirent le valet chargé de les introduire. Ils restèrent quelques instants devant la porte de l'oratoire, sans que l'un ou l'autre se décidât à entrer le premier. Il fallut prendre une résolution héroïque et ils pénétrèrent tous deux de front.

Le valet referma la porte derrière eux. Courbés à terre dès le premier pas, ils attendaient une parole, n'entendant rien. Ils se redressèrent et parcoururent des yeux l'oratoire. Carados poussa Raguibus du coude :

— Nous sommes seuls, lui dit-il à voix basse.

— Oui, mais il va venir, répondit Raguibus. Ne bougeons pas. Le moment terrible n'est pas encore passé.

Et ils demeurèrent immobiles, tête nue, à demi courbés, ayant l'air contrit, le regard modestement baissé, de deux bons moines récitant leurs patenôtres quand on les regarde. Tout à coup, ils firent un tel haut-le-corps de frayeur qu'ils manquèrent tomber à la renverse. Une voix, bien connue s'était élevée près d'eux et ils avaient aperçu derrière l'amoncellement de livres qui couvrait la table près de laquelle ils se trouvaient, le sommet du capuchon noir de M. de Monpelas.

— Eh bien ! drôles, avait dit la voix, que faites-vous là ?

— Monseigneur !... balbutia Raguibus.

— Monseigneur !... gémit Carados.

Et leurs têtes effarées disparurent entre leurs genoux tremblants.

— Avez-vous exécuté mes ordres ? voyons, répondez !

— Ponctuellement, monseigneur ! affirma Raguibus.

—Religieusement, monseigneur, déclara Carados.

—Vous êtes tous deux des effrontés coquins, s'écria Monpelas en les terrifiant d'un geste. Toi, Raguibus, tu ne quittas Nantes que le jour suivant, après avoir dévoré pendant la nuit les cinquante pistoles remises par le moine. Carados a agi de même. Or çà misérables, vous croyez donc pouvoir me tromper et vous jouer de moi impunément ? Vous devriez pourtant savoir que ma colère est terrible : pourquoi l'affrontez-vous avec aussi peu de réflexion ? Les deux pauvres diables, atterrés, eussent voulu être à cent pieds sous terre. Ils baissaient la tête comme des victimes résignées qui n'attendent plus que le coup mortel.

—Raguibus, reprit Monpelas, vous êtes venu directement de Nantes sans vous arrêter en route, ainsi qu'il vous l'était prescrit ?

—Oui. . . monseigneur, murmura le malheureux d'une voix étouffée.

—Et vous ne connaissez pas cet homme, ajouta-t-il en désignant Carados, vous le voyez ici même pour la première fois ?

Raguibus hésitait, halbutiait. Il allait peut-être tout dire, lorsque Carados, plus à l'aise parce qu'il n'était interrogé qu'en second, lui marcha sur le pied pour lui recommander le silence, croyant bien faire. Et puis, il tenait à son idée.

—Non, monseigneur, je ne le connais pas, s'écria Raguibus tout d'une traite. C'est la première fois que j'ai l'honneur de me trouver en sa présence.

—Et vous, Carados, continua Monpelas, vous n'avez jamais eu rien de commun avec Raguibus ?

—Rien, monseigneur, répondit Carados avec une superbe assurance, sinon qu'il est aussi mal habillé que moi.

—C'est bien, dit Monpelas, mais avec un tel accent de menace que les deux misérables tressaillirent et tremblèrent de plus belle.

Monpelas avait attiré à lui une liasse volumineuse de papiers et il les feuilletait rapidement :

—Vous Raguibus, et vous Carados écoutez bien ceci : depuis que vous parcourez le monde vous avez commis bien des crimes, j'en ai les preuves ici et je puis vous faire rouer vifs, le savez-vous ?

Raguibus répondit le premier :

—J'en suis persuadé, monseigneur : mais par pitié, de grâce ! ne me rappelez pas tout cela. J'ai assez peur tout seul, quand j'y pense.

—Et vous, maître Carados, continua Monpelas

—Monseigneur, fit résolument Carados, je connais fort bien mon compte, vous me l'avez déjà rappelé une fois. Comme Raguibus, je suis persuadé que d'un mot, d'un geste, vous pouvez me faire écartir.

—Eh ! bien alors, misérables insensés, pourquoi essayez-vous de me tromper ? pourquoi dites-vous que vous ne vous connaissez pas, que vous ne vous êtes jamais vus, lorsque vous avez passé une partie de la journée au cabaret de la *Belle Hôtresse* en tête-à-tête ! Qu'espérez-vous donc ? A qui vouliez-vous mentir ? Ah ! gardez vos habitudes et vos mauvais instincts pour les autres ; mais pour moi qui les utilise et qui les paie, vous devez laisser vos pensées à nu, pas un mot, pas un geste ne doit m'être caché. Quand vous accomplissez un ordre venu de moi, souvenez-vous que toujours, dans l'ombre comme en pleine lumière, un œil à moi en surveille l'exécution. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ? Raguibus et Carados, écrasés par cette sortie virulente, ne savaient plus où donner de la tête ; ils voyaient flotter devant leurs yeux des lieux négligés, où le gibet, la roue, les instruments de torture dessinaient des ombres fantastiques. Ils avaient fini par s'appuyer l'un sur l'autre espérant supporter plus facilement à deux cette parole âpre et mortifiante qui les glaçait d'effroi.

—Oh ! monseigneur, murmura Carados, moins éprouvé que Raguibus et qui conservait par conséquent un peu plus de courage, ne nous accablez point sous le poids de votre colère. Nous sommes deux pauvres diables tout entiers à vous, de misérables instruments que vous briserez quand il vous fera plaisir ; mais, puisque vous nous avez fait venir, c'est que vous avez quelque mission importante à nous confier. Nous avons notre honneur, nous, honneur de bandits sans doute, mais la besogne que nous entreprenons est de la besogne bien faite. Vous le savez, monseigneur, puisque déjà. . .

—Allons c'est bien, reprit Monpelas en s'adoucisant, si vous reconnaissez la folie de votre conduite, je vous pardonnerai. Je vous connais, vous êtes de petits saints qui ne



songez jamais à mal. C'est le hasard qui fait tout, c'est lui le seul coupable. Prenez garde au hasard, maîtres drôles, c'est le chemin de la potence.

Raguibus et Carados s'inclinèrent avec humilité.

— Écoutez-moi maintenant, continua le maître, j'ai besoin de vos poignards pour une œuvre hardie, un de ces meurtres qui sont parfois l'événement d'un siècle. Vous sentez-vous de taille à l'accomplir ?

— Certes, monseigneur ! affirmèrent-ils en se redressant avec un orgueil farouche.

— La récompense serait de mille henricus d'or pour chacun de vous, si vous réussissiez.

Les yeux des deux misérables étincelèrent au fond de leurs orbites creuses.

— Nous réussirons ! s'écrièrent-ils avec feu.

— Qui faut-il frapper ? demanda Carados avec un sauvage empressement.

— Quand cela doit-il être fait ? fit Raguibus avec une aussi grande ardeur.

— Vous m'interrogez, je crois ? dit Monpelas avec hauteur.

Raguibus et Carados, soudain calmés, baissèrent la tête avec une soumission profonde. — Vous serez avertis de l'heure, du lieu et des moyens quand il le faudra. En attendant silence ! Mais, pour éprouver votre habileté et me rendre compte si vous n'avez pas perdu votre valeur d'autrefois, je vous donnerai une besogne plus facile. Il s'agit de l'enlèvement d'une jeune fille.

Ils eurent un geste de dédaigneuse insouciance et répondirent :

— Nous sommes prêts, monseigneur.

— Ce sera pour demain soir, dit Monpelas.

Puis les congédiant d'un geste hautain :

— Allez, Messire Landry vous logera et vous équipera, mais n'oubliez pas qu'à la première maladresse ou à la moindre velléité de trahison, je vous fais pendre haut et court soit sur la grande place de Fontainebleau, soit à l'un des arbres de Saint-Louis,

— On n'oublie pas ces choses-là, monseigneur, murmurèrent les deux misérables en s'inclinant jusqu'à terre.

Puis ils sortirent l'échine courbée, mal à l'aise et tout frissonnants. Quand ils furent dans l'antichambre, ils respirèrent à pleins poumons.

— Eh bien ! mon petit, dit Carados quand il fut un peu remis, que dis-tu de cette réception peu cordiale ?

— Nous avons fait triste figure, mon vieux Carados, mais enfin c'est passé. Je commence à me sentir mieux.

— Allons boire, Raguibus, allons boire ! Cela nous remettra tout à fait. Le capitaine de céans nous donnera bien une bouteille ou deux pour notre entrée dans ces sombres murs.

— Tu as raison, Carados, ce soir, amusons-nous et à demain les affaires sérieuses.

— Ma foi, nous demanderons quatre bouteilles, nous les avons bien gagnées.

— Oh ! oui, fit Raguibus avec soulagement et convoitise.

Et ils s'en allèrent trouver messire Landry qui voulut bien faire droit à leur requête.

— Allons boire ! s'écria Carados en emportant triomphalement dans la chambre qu'on leur avait désignée les quatre flacons remis par le sommelier du château.

— Allons boire ! répéta Raguibus en lui emboitant le pas avec une rectitude merveilleuse.

## XII—LA POURSUITE DU MESSAGER DE M. DE MONPELAS.

Le lendemain, vers trois heures du soir, à trois cents pas de la grande route de Fontainebleau à Paris, six chevaux étaient attachés à des blocs de grès au fond d'une vieille carrière. Leurs naseaux étaient entourés d'une corde pour les empêcher de hennir et leurs piétinements se trouvaient assourdis par une couche épaisse de sable fin. A quelle que distance, dans une excavation creusée par le pic des carriers, six hommes attendaient en silence. L'un d'eux était inquiet, agité d'une impatience fébrile. Il tourmentait dans sa main la poignée de son épée et se penchait de temps à autre pour interroger du regard le sentier sinueux qui descendait au fond de la carrière.

Cet homme était Orlando, le serviteur de Ginevra. Depuis le matin il attendait le passage de M. de Cayrol, le mystérieux messenger, arrivé la veille au château de Saint-Louis et qui devait repartir ce jour-là, suivant les prévisions d'Orlando. Ce que celui-ci désirait à tout prix, c'était de s'emparer des papiers que M. de Cayrol était chargé de por-

de la part de Monpelas vers une destination encore inconnue. C'était dans la possession de ces parchemins que Ginevra fondait l'espoir d'une réussite pour ses projets de vengeance ; c'était pour savoir si Orlando arriverait à les arracher au messager qu'elle avait interrogé le destin, seule, dans le silence et la nuit, après le départ de Magueta.

Le destin avait dit : oui, mais en s'entourant de mystères et de menaces.

Pourtant, Orlando, confiant dans les dispositions qu'il avait prises, avait affirmé les choses. En effet, la réussite, paraissait certaine. Il s'agissait tout simplement d'arrêter le cavalier et de lui prendre les papiers qu'il portait. C'était simple et sans aucune difficulté. Cependant Orlando, pour arriver à ce résultat, avait déployé un grand luxe de précautions. Vingt-quatre hommes, dont six à cheval, devaient cerner ce cavalier, recueillir sous leur nombre, s'emparer de lui et le conduire solidement garrotté à la grotte où Ginevra attendait anxieusement. Ces vingt-quatre hommes étaient ainsi répartis : dix, couchés dans les herbes et les bruyères, se tenaient immobiles aux environs du plateau de Saint-Louis et sur le bord de la grande route. Ils devaient épier la sortie du messager et venir avertir les autres groupes plus loin. C'étaient d'abord Orlando et ses cinq compagnons, tous à cheval ; puis, à cinq cents pas au delà, dans une autre carrière plus près de la route, dix hommes à pied attendaient de même, patiemment et dans le silence.

Avertis par les veilleurs, Orlando et ses hommes devaient se mettre à la poursuite du messager aussitôt qu'il aurait dépassé l'endroit par où ils devaient déboucher sur la grande route, lui barrant ainsi le retour vers Saint-Louis. Les dix hommes à pied l'attendaient au passage en tant au besoin le cheval de ce pauvre M. de Cayrol à coups de poêle ou de pistolet. Les cavaliers le rejoignaient suivis des veilleurs, se repliant à leur tour, et alors nul doute pour l'issue du coup de main.

Malheureusement, la journée s'écoulait lentement et le messager ne paraissait pas. Orlando commençait à désespérer et à penser aux sombres pressentiments de Ginevra, lorsque, tout à coup, un pas léger se fit entendre dans les broussailles et un homme s'égringola au fond de la carrière.

C'était l'un des veilleurs.

— Le voilà ! dit-il à demi-voix.

— Ah ! enfin, s'écria Orlando rayonnant.

— Oui, ajouta le veilleur, il est accompagné. Ils sont dix cavaliers et ils s'avancent au petit trot.

— Malédiction ! jura Orlando avec un geste de colère. Le Monpelas nous aurait-il dérobés ?

Puis avec une énergie farouche :

— Tant pis pour ceux-là ! Je jure sur mon âme qu'il n'en rentrera pas beaucoup au château de Saint-Louis. Ce n'est pas nous qui reculerons, n'est-ce pas, mes amis ?

— Non, non ! répondirent les cinq hommes en se levant avec la même colère et la même impatience.

— Va dire aux autres, là-bas, continua Orlando en s'adressant au veilleur, qu'ils se mettent prêts. Il y aura bataille.

Le veilleur partit en courant.

— Allons, maintenant, dit le chef, de la prudence et du courage.

Ils sortirent tous les six de l'excavation où ils se tenaient cachés et détachèrent rapidement leurs chevaux sans enlever encore les cordes qui les empêchaient de hennir. Puis ils se mirent silencieusement en selle. Orlando monta lentement la route qui conduisait hors de la carrière et s'arrêta juste au moment où sa tête arrivait au niveau du sol naturel ; il apercevait à trois cents pas la ligne blanche de la grande route, démasquée par l'éclaircie qu'avait faite dans les fourrés environnants le passage des charrettes qui enlevaient les grès de la carrière.

Les autres s'échelonnèrent derrière lui.

Au bout de quelques minutes, Orlando se retourna vers eux et leur dit à voix basse

— Attention, mes amis, je les vois passer.

On entendait distinctement sur la route le bruit d'une troupe de cavaliers qui s'avancait au trot.

— Êtes-vous prêts ? demanda Orlando avec le ton bref du commandement.

— Oui, tous, répondirent les autres.

—Alors en avant, et ventre à terre.

Et les six cavaliers s'élançèrent, la bride aux dents et l'épée au poing.

Lorsqu'ils débouchèrent sur la route, M. de Cayrol et son escorte avaient trois cents pas d'avance. Ceux de la troupe poursuivie, en entendant derrière eux un galop rapide, se retournèrent, et apercevant un nuage de poussière dans lequel il était impossible de distinguer le nombre des cavaliers, puis plus au loin des hommes à pied qui accouraient de toutes leurs jambes, — c'étaient les veilleurs qui se repliaient, — l'escorte de M. de Cayrol augmenta son allure et partit à fond de train.

Mais à peine étaient-ils à cent pas d'un encaissement, forçant la route de descendre dans un creux, que deux grands pins qui s'élevaient à cet endroit sur le bord des fossés, s'abattaient avec fracas, barraient le chemin de leurs troncs étendus et du fouillis inextricable de leurs branches entremêlées. C'étaient les six hommes à pied, qui, aussitôt avertis par le veilleur, avaient commencé à scier, de chaque côté de la route, la base de ces deux arbres. Ils apparaissaient derrière cette barricade improvisée, résolus et menaçants.

Pris entre les deux troupes, les cavaliers de M. de Cayrol hésitèrent un instant. Mais Orlando et les siens arrivaient sur eux. Alors, sans prendre de décision, surpris par la manœuvre rapide de leurs adversaires, s'exagérant encore le nombre d'ennemis qui les entouraient, ils continuèrent leur route au grand galop. A vingt pas des troncs d'arbres renversés, ils reçurent une décharge de pistolets. Plusieurs d'entre eux furent démontés ou blessés et ils arrivèrent en désordre sur la barricade au moment où la troupe d'Orlando les rejignait. Ce fut une mêlée confuse, un rapide cliquetis d'épées, un combat corps à corps qui disparaissait dans la fumée de la poudre et la poussière de la route que soulevaient furieusement les sabots des chevaux.

Mais, profitant de ce tumulte, de cette confusion, un des cavaliers de la troupe poursuivie s'était brusquement arrêté, laissant ses compagnons tomber sur la barricade, et il avait lancé son cheval sur le bord de la route, franchi le fossé, escaladé le talus et il s'enfuyait à travers bois de toute la vitesse qu'il pouvait tirer de sa monture, en l'excitant de la voix et de l'éperon.

Ce cavalier était M. de Cayrol, le messager de Montpellier.

Un seul homme avait remarqué cette fuite. Celui-là s'était lancé sur ses traces avec un blasphème effrayant. Couché sur son cheval, le pistolet de la main gauche, l'épée de la main droite, il le poursuivait avec rage. Les éperons déchiraient le ventre de son cheval. Les yeux ardents, les mains crispées sur ses armes, il dévorait l'espace.

Cette homme était Orlando, le serviteur de Ginevra.

Pendant ce temps, la lutte s'achevait sur la grande route. L'escorte de M. de Cayrol, entourée par vingt-trois adversaires, n'avait pu lutter bien longtemps. Entourés, assaillis en avant et en arrière, ils s'étaient défendus courageusement, mais ils avaient dû succomber sous le nombre. Ils comptaient deux morts et trois blessés, les quatre autres se rendirent.

La troupe d'Orlando n'avait que deux hommes qui fussent atteints légèrement.

Mais lorsque la poussière du combat se fut dissipée, qu'il n'y eut plus confusion des deux troupes, les vainqueurs et les vaincus s'aperçurent que leurs deux chefs n'étaient plus là.

Ceux d'Orlando eurent des cris de colère ; ils commençaient à comprendre ce qui s'était passé. M. de Cayrol s'était dérobé et Orlando était à sa poursuite. Il fallait courir à son aide. Mais de quel côté ? Leur perplexité était grande. L'un d'eux indiqua une direction : il avait cru voir un cavalier s'enfuyant par là. On chercha et on finit par découvrir les empreintes fraîches du passage de deux chevaux. Alors on rassembla toutes les montures qui n'étaient pas blessées — on fit descendre pour cela les prisonniers, — et il se forma une troupe de dix cavaliers qui s'élançèrent sur les traces de M. de Cayrol, poursuivis par Orlando.

Cependant ceux-ci galopèrent toujours à travers monts et vallées. Admirablement monté, M. de Cayrol conservait toujours son avance. Cette course ardente durait déjà depuis plus d'une demi-heure. Les chevaux surmenés soufflaient bruyamment. Soudain Orlando eut un moment d'espoir : le messager gravissait une pente assez raide et il perdait évidemment du terrain. Orlando redoubla d'efforts : enfonçant impitoyablement ses éperons dans le ventre de son cheval, il se lança en avant avec plus de furie encore. Il

escalada la colline à son tour. L'autre était arrivé au sommet et il disparaissait aux yeux de son adversaire acharné.

Pendant les deux minutes que dura la montée, Orlando fut dévoré d'une anxiété terrible.

Allait-il enfin l'atteindre ?

Lorsque, parvenu au sommet, il se haussa sur ses étriers pour voir devant lui, il eut une horrible imprécation : M. de Cayrol avait disparu.

Le plateau qui s'étendait à perte de vue avec de molles ondulations, était couvert d'un maigre taillis dont les rachées clair-semées permettaient le passage d'un cheval tout en dérobant à la vue, M. de Cayrol avait abandonné le sentier qu'il avait suivi jusque-là et s'était jeté dans ce taillis. Sans doute sa marche avait dû se ralentir, mais il disparaissait aux yeux de son adversaire et ce résultat était pour lui le salut.

Orlando devenait fou de désespoir et de rage impuissante. Il comprenait bien que le messageur lui échappait et avec lui les précieux papiers qu'il devait rapporter à Ginevra ; qu'une poursuite dans ce taillis était folle et inutile ; mais avec un furieux entêtement, il y lança son cheval, guidant sa marche sur les branches brisées, l'écartement des broussailles, l'empreinte des sabots du cheval sur le sable, mais à chaque instant il perdait de l'espace ; désormais il fallait un miracle pour qu'il rejoignit M. de Cayrol. Lorsqu'enfin, après un quart d'heure de marche pénible, il eut traversé ce taillis malencontreux qu'il avait maudit mille fois, il avait perdu toute trace et il était complètement désespéré. Il se trouvait sur la lisière d'une haute futaie, l'œil découvrait à de grandes distances, mais nulle silhouette de cavalier sous les ramures.

— Je suis un misérable ! murmurait amèrement Orlando. Que dira la maîtresse ? Elle me méprisera. Non, jamais je n'oserai reparaitre devant elle. Que faire ? Maintenant tout est perdu et c'est par ma faute !

Et le malheureux Orlando se meurtrissait le visage et s'arrachait les cheveux. Il s'en alla à l'aventure par les chemins qu'il rencontrait, ne pouvant se déterminer à retourner annoncer son insuccès à la grotte où Ginevra l'attendait avec une fébrile anxiété.

### XIII—EN CHASSE !

Les gorges de Franchard sont certainement le lieu le plus sauvage, le plus aride, le plus morne de cette forêt de Fontainebleau si étrangement belle et d'une poésie si gracieuse et si âpre.

Un soleil éclatant darde ses rayons enflammés sur les roches grises et le sable blanc étincelle. Les bruyères, les genévriers, les ronces, les houx, et de loin en loin un maigre bouleau rachitique, souffreteux, sont les seules plantes qui végètent sur ce sable brûlant. Mais nains, tortus, arrêtés dans leur développement, nains, difformes, ils contribuent encore, par les tons rougeâtres qu'ils projettent sur le paysage, à accentuer la désolation qui plane dans l'espace.

Pas un souffle dans l'atmosphère, lourde, étouffante. Pas un frémissement dans toute cette nature immobile et morte. Seul, l'air qui s'échauffe miroite au loin. Aucun cri dans l'espace.

Parfois un bruissement se fait entendre dans les bruyères qui ondulent et s'écartent, un léger sifflement retentit, puis tout rentre dans le silence. Ce sont les vipères qui, joueuses et rapides, s'ébattent, chassent, et viennent réchauffer leur corps glacé sur le sable ardent. Au fond de la gorge, dans une clairière qui reçoit un peu d'ombre d'un chétif bouquet de genévriers, huit hommes plongés dans une demi-somnolence sont couchés sur le sable.

Etendus au milieu d'eux, la langue pendante, le souffle haletant, quatre grands chiens gris au poil rude hérissé, aux oreilles droites, pointues, avec une mâchoire puissante et de longues pattes maigres, l'œil féroce, plus loups que chiens, donnent à ce groupe un aspect sauvage et saisissant.

Les hommes ont des figures énergiques et farouches. Ils portent le costume des paysans des environs : bonnet de laine, sarrau et chauses de toile ; mais ils ont en plus de solides guêtres de cuir, montant jusqu'aux genoux et soigneusement serrées autour de la jambe. Ce sont tous les huit de solides gaillards, aux formes trapues, aux muscles saillants.

L'un d'eux, grand jeune homme au buste athlétique, à l'air hardi et dominateur — tête d'une beauté sauvage et pittoresque, — est Roland, l'ami d'Orlando.

Chacun à près de lui, piquée dans le sable, une arme redoutable dans des mains nerveuses et exercées. C'est un épieu, dont les huit poüces de fer sont emmanchés d'un long bâton d'épine noirci au feu et aussi dur que le fer même. Ils semblent attendre un signal et ils reposent un instant. Les chiens, le museau allongé sur leurs pattes, veillent. Toup à coup, une fanfare de chasse éclate dans le lointain, répétée de rochers en rochers, de futaies en futaies, par tous les échos de la forêt subitement éveillés. Les huit hommes se sont dressés d'un bond et ont saisi leurs épieux. Les chiens ont bondi avec un grognement de joie.

— Sa Majesté Henri IV, roi de France et de Navarre, s'écria Roland, vient d'entrer en classe. Comme nous l'espérions, le cerf a été lancé à la croix de Toulouse et il est probable qu'il ira mourir au loin, du côté de la Seine. Toute la cour, toute la vénerie, tous les gardes de la forêt sont là-bas, nous sommes seuls ici. Les gorges de Franchard sont à nous. En chasse, mes amis, en chasse !

Et approchant ses deux mains fermées de ses lèvres, il se mit à sonner la fanfare que les troupes royales jetaient au lointain dans l'espace. Les grands chiens sautaient autour de lui, joyeux, ardents, la gueule ouverte et avide, mais silencieux, car, admirablement dressés, ils n'élevaient jamais la voix. Ceci était indispensable, car, à cette époque, tout homme chassant sur les terres du roi, manant, bourgeois ou noble, encourait la peine de mort.

Il fallait donc être non seulement hardi, mais téméraire, pour se mettre en chasse en plein jour, à l'heure où le roi même courait le cerf dans une autre partie de la forêt. Eux, pourtant, ne semblaient guère penser au châtement suprême qui les menaçait et ils suivirent allègrement Roland qui sonnait toujours sa fanfare d'un souffle puissant.

Celui-ci avait pris un étroit sentier qui serpentait au milieu des bruyères.

Quiconque eût aperçu ces huit hommes armés de longs épieux avec leurs quatre grands chiens qui marchaient gravement sur leurs talons, bande sauvage où les hommes avaient des profils plus féroces que les chiens, se fût enfui avec terreur sans de longtemps regarder derrière lui. C'étaient, en effet, les plus hardis et les plus dangereux des braconniers de toute la forêt, et leurs noms seuls étaient l'épouvante de toute la vénerie de Fontainebleau.

Cependant Roland, qui conduisait la bande, était arrivé au pied de l'entassement de rochers qui fermait la gorge. A cet endroit les épines, les houx, les ronces, les grandes herbes sèches, formaient un hallier inextricable où il était impossible à l'homme de pénétrer.

Les braconniers s'arrêtèrent.

— Alors, Roland, demanda Mastoc, gros trapu, poilu comme un loup, tu es bien sûr qu'il est là-dedans ?

— Parfaitement sûr. Il n'en bouge pas de la journée. Maintenant, continua-t-il, dressons notre plan de bataille. Le vieux solitaire vautré là-dedans ne débouchera certainement pas par la gorge. Les chiens le pousseront en avant et il cherchera à gagner les fourrés du Bouquet du roi. Pour gravir la pente et disparaître sur le plateau, il ne peut prendre que quatre sentiers. Nous sommes huit, cela fait deux par sentier. Nous avons ainsi la politesse de lui laisser choisir, dans notre bande, les deux heureux gaillards avec lesquels il préférera entrer en relation. Mettons-nous donc deux par deux et en avant ! Moi je resterai avec Sauteriot.

Les braconniers suivirent l'indication de Roland et ils gagnèrent leur poste deux par deux.

Les quatre grands chiens étaient immobiles dans le sentier, le cou tendu, les yeux ardents : ils aspiraient l'air avec violence, n'attendant qu'un signal pour s'élancer dans le hallier à la recherche de la proie redoutable qu'ils sentaient déjà. Roland fit un signe de la main ; ils bondirent tous quatre et disparurent dans les épines.

Alors suivi de Sauteriot, le jeune braconnier gagna le haut du rocher.

Arrivé là, il choisit avec soin son poste, dans un endroit resserré entre deux roches, où le sentier avait à peine quatre pieds de largeur. Il examina minutieusement la pointe de son épieu, essaya la solidité du manche en cherchant à le plier sur son genou, puis, satisfait, il se tourna vers son compagnon :

— Eh bien ! mon brave Sauteriot, lui dit-il avec un joyeux sourire, es-tu prêt ?

— Parfaitement prêt.

— Bon. Maintenant, il faut bien nous entendre. Le sanglier va passer là j'en suis sûr. Depuis plusieurs jours, je l'observe, il ne prend jamais d'autre sentier. Il ne faut pas que nous le manquions. Les autres se moqueraient de moi et je me battrais pour les faire taire. Prenons donc bien nos mesures. Je vais me placer quatre pas en avant de toi, je devrai la bête sur mon épieu, et si, par une maladresse impossible, je ne lui fais qu'une blessure, tu l'arrêteras.

— Sois tranquille, Roland, tu seras content de moi, répondit Santeriot avec assurance et simplicité.

A ce moment ils entendirent au-dessous d'eux un grand bruit dans les broussailles, et ils aperçurent le sanglier attendu, que les chiens avaient débusqué. Il montait rapidement vers eux.

— Attention ! s'écria Roland ; et, mettant un genou en terre, il saisit son épieu des deux mains, la pointe en avant et menaçante.

Sauteriot l'imita derrière lui.

Dans un nuage de poussière, avec un bruit effrayant de galop et de respiration sifflante, le vieux solitaire gravissait le sentier. Les quatre grands chiens étaient sur lui, silencieux, féroces, les crocs sanglants. Les uns le dépassaient, puis, le saisissant par les oreilles, ils se faisaient traîner, tandis que les autres mordaient avec fureur partout où leurs longues dents blanches pouvaient s'enfoncer. Le sanglier, au paroxysme de la rage et de la douleur, secouait sa tête puissante, arrachait ses oreilles mutilées, puis se retournant vers ses ennemis implacables, il les envoyait d'un coup de boutoir rouler à dix pas derrière lui. Mais, habitués à cette chasse terrible, d'une adresse merveilleuse, les chiens savaient éviter les défenses de leur redoutable adversaire et quand d'autres eussent été vingt fois éventrés, ils se relevaient sans blessures graves, plus ardents que jamais.

Soudain le sanglier aperçut l'obstacle qui lui barrait la route : Roland, son épieu à la main. Alors, se ramassant sur lui-même, d'un effort furieux il égrena les quatre grands chiens autour de lui, puis il se précipita en avant, tête baissée, avec une vite-se effrayante.

Roland comprit qu'il avait à peine une seconde avant d'avoir l'énorme bête au bout de son épieu. Il s'arc-bouta solidement sur ses jambes, et, avec un calme merveilleux, il plaça la pointe de son arme à la hauteur où il voulait frapper. Le sanglier arrivait comme la foudre. Le choc fut effrayant. Il eut à peine la durée d'un éclair. Quand le nuage de sable qui jaillit au-dessus de l'étroit sentier retomba sur le sol, Roland était debout à deux pas en arrière, les mains vides, et le sanglier gisait sur le sol, immobile, tête raide. L'épieu était entré au défaut de l'épaule, avait traversé le cœur et la pointe sortait de l'autre côté. Les chiens étaient sur lui fouillant la plaie et buvant le sang.

— Ah ! quel magnifique coup d'épieu ! s'écria Sauteriot en joignant les mains dans un élan d'enthousiasme. Roland, tu es vraiment le plus fort, le plus adroit et le plus hardi de nous tous.

— Tu crois ? fit le jeune vainqueur avec un sourire d'orgueil.

— Moi, j'en suis sûr, et les autres le savent bien. Il n'y a que Mastoc qui s'imagine être aussi solide que toi, mais j'affirme qu'il n'aurait pas fait ce coup-là.

Tout en parlant, il essayait de chasser les chiens qui s'acharnaient sur la carcasse ; mais, ivres de sang, les bêtes avec un grognement sourd lui montraient leurs gueules menaçantes.

Sauteriot effrayé se rejeta en arrière.

— Ils ne t'écouteront pas, c'est inutile de te donner tant de mal, lui dit Roland.

— Je m'en aperçois bien, et j'aurais dû me rappeler que ces bêtes féroces n'obéissent qu'à ta voix ; mais, Bédiou, empêche les de mettre en pièces le plus beau sanglier de la forêt de Fontainebleau ! . . .

— Tu as raison, il est temps de les faire déguerpir. Mais j'ai voulu leur laisser boire un peu de sang pour les récompenser, car ils ont bien besoin et je suis content d'eux.

Et Roland posa le pied sur le corps du solitaire, au milieu de ses chiens.

— Allons, mes amis, leur dit-il avec un geste énergique, c'est assez, allez-vous-en. La tripaille vous revient de droit et vous ne l'attendrez pas longtemps.

A cette voix, à ce geste, les quatre grands chiens se retirèrent lentement, à regret, les yeux étincelants de convoitise. Ils se rangèrent en cercle à quelques pas et s'accroupirent dans le sable, le regard obstinément fixé sur cette proie que le maître leur défendait de toucher. Tout à coup, ils se retournèrent menaçants, prêts à bondir sur le signe du jeune

braconnier. On attendait, en effet, à peu de distance le pas d'un cheval. Bientôt Roland et Sauteriot aperçurent un cavalier qui gravissait le sentier. Il était trop tard pour éviter une rencontre désagréable aux braconniers, et qui pouvait être funeste à l'importun.

Roland ni Sauteriot ne voulaient abandonner leur proie. Il ne restait qu'une chose à faire : attendre et voir ce qui allait se passer. Aussi, calmant ses chiens d'un parole, Roland les bras croisés considéra le cavalier qui les dérangeait si mal à propos.

XIV—OU M. DE CAYROL REPARAIT POUR PASSER DE VIE A TRÉPAS

Ce cavalier était un gentilhomme en costume de voyage, tout couvert de poussière et dont le cheval fatigué devait avoir fourni une longue course. L'expression profondément ennuyée de sa figure, la manière dont il promenait son regard autour de lui, les jurons qu'il lançait par bordées, tout en lui était l'expression de la plus méchante humeur et de la plus vive impatience.

Il tenait de la main droite une houssine qu'il faisait siffler avec colère.

—Que le diable confonde tous ces sentiers tortueux qui ne mènent à rien ! disait-il tout haut. Il semblerait que le malheur s'acharnât aujourd'hui après moi. Ce guet-apens dont je suis sorti par miracle. Cette poursuite échelonnée à travers la forêt !... Ce n'est certes pas à ma personne qu'il en voulait, mais à la correspondance contre M. de Monpelas et ses chefs. Seraient-ce les ennemis de M. de Monpelas ou ceux de ses chefs ? Ils le sauront bien là-bas !...

« Enfin, grâce à un bienheureux taillis, j'échappe, je me crois sauvé, je remercie le ciel ; oui, mais il s'agissait de retrouver ma route et d'arriver le plus vite possible à Fontainebleau pour changer de cheval. Comment me reconnaître dans cette maudite forêt qui n'en finit plus ? Il y a plus de deux heures que je tourne dans tous les sens avec ce soleil de plomb sur la tête, et c'est toujours la même chose : des rochers, des bruyères et du sable. C'est à en devenir fou. Résultat, je suis perdu. »

Au moment où M. de Cayrol finissait ce monologue désolé, il aperçut, en levant la tête, les deux braconniers debout au milieu du sentier.

—Ah ! enfin s'écria-t-il avec une joyeuse satisfaction, voici quelque chose qui ressemble à des êtres humains. Ohé ! vous autres, avancez ici, vous allez tirer un gentilhomme d'un fameux embarras !

Roland et le Sauteriot, impassibles, muets, farouches, n'avaient pas fait un mouvement.

—Eh ! quoi, vous ne bougez pas ! il me semble pourtant que je vous fais l'honneur de vous appeler vers moi.

Roland haussa dédaigneusement les épaules.

Le cavalier devint pourpre de colère ; il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, qui hennit de douleur, et en quelques instants il fut sur les deux braconniers.

C'est alors qu'il aperçut le corps du sanglier qui barrait le chemin.

—Ah ! ah ! maîtres drôles, s'écria-t-il la voix menaçante, vous vous offrez des plaisirs de roi. Vous abattez le gibier de Sa Majesté et vous ne répondez pas à la voix d'un gentilhomme. En attendant que je vous fasse pendre, voici la correction que mérite votre insolence.

Et, d'un geste rapide, il cingla violemment de sa houssine le visage de Roland qui se trouvait plus près de lui.

Le jeune homme poussa un rugissement terrible, tandis qu'un sillon sanglant apparaissait en travers de sa figure. Au même instant, comme quatre tigres furieux, les quatre chiens bondirent sur le cavalier. Le cheval effrayé se cabra ; mordu au poitrail, il se dressa sur ses pieds de derrière en agitant l'air de ses pieds de devant ; épouvanté, affolé par cette attaque subite, il voulut reculer, fuir, mais ses sabots glissèrent sur le rocher et il s'abattit sur le sol. Le cavalier voulut en vain se retirer, se défendre. Saisi par quatre mâchoires formidables, il lui fut impossible de se relever et de faire tête, l'épée à la main. Demonios, le plus grand et le plus féroce des quatre terribles animaux, l'avait saisi à la gorge, et le malheureux gentilhomme râlait affreusement sous cette furieuse étreinte. Encore quelques instants et il était étranglé. Tout à coup Roland se précipita sur ses chiens, saisit Demonios par la peau du dos, le rejeta derrière lui, tandis qu'il chassait les trois autres des pieds et des mains.

—Allons, paix ! mes braves chiens ! leur cria-t-il. Arrière ! Je vous défends de toucher à cet homme !

Ils obéirent, mais mécontents, le poil hérissé, la gueule contractée, dont les dents blanches, où perlaient des gouttelettes de sang, se choquaient avec fureur. Roland arracha l'épée du gentilhomme et la jeta loin de lui. Puis il le laissa se relever tandis qu'il murmurait avec une sauvage expression de haine ardente :

— C'eût été trop tôt !

En ce moment les six autres braconniers, qui avaient entendu le bruit de la lutte, arrivaient courants, sur le lieu du combat.

— Que s'est-il donc passé ? quel est cet homme ! interrogeaient-ils tous ensemble ou tour à tour. Voyons réponds, Rolland. Parle Sautariot.

D'un geste, Roland leur imposa silence ; puis, ôtant son bonnet de laine, il fit un pas vers le cavalier :

— Monseigneur, lui dit-il avec une ironie effrayante, et sa voix, qu'il s'efforçait de rendre calme, avait des intonations rauques ; monseigneur, vous devez être content de votre journée. Surprendre des braconniers abattant le gibier du roi et cravacher un manant qui manque au respect qui vous est dû, sont des hauts faits dont vous devez être fier. Je reconnais aussi que garder un silence dédaigneux quand une seigneurie comme la vôtre interroge est un crime non moins abominable, et que ce serait encore votre droit de me faire mourir sous le fouet ! . . .

Puis, d'une voix éclatante, il continua :

— . . . Si vous étiez au milieu de vos vasseaux, entouré de vos gens d'armes, dans tout l'appareil de votre toute-puissance ! . . . Mais daignez jeter les yeux autour de vous, vous êtes seul au milieu d'un désert, désarmé, à notre merci. Nous sommes les forts, les puissants, les maîtres ; vous êtes le faible, l'infime, l'esclave ! Chapeau bas, monseigneur, il faut que la faiblesse salue la force ! . . .

Et, d'un revers de main, Roland fit sauter le feutre du gentilhomme, tandis qu'il se levait avec un geste suprême d'orgueil sauvage.

Les braconniers formaient un cercle étroit autour d'eux. Ils riaient d'un rire brutal et applaudissaient bruyamment les paroles de leur compagnon. Le gentilhomme, pâle, les lèvres contractées, tremblait de rage. Mais son impuissance était complète, et il se jugeait perdu.

— Or donc, continua Roland, toi, étranger, tu es venu te jeter au travers de notre chasse et tu nous as menacés. C'est ton premier crime. Ton second le voici.

Et il lui montrait, sanglante sur son visage, la trace de sa housine.

— Ah ! pour celui-là, il me faut ta vie. Si un de mes égaux m'avait frappé ainsi, je lui aurais jeté un de ces épieux, j'aurais pris l'autre, et nous eussions combattu jusqu'à la mort. Mais un gentilhomme ne se bat pas avec un manant. Je ne suis pas digne d'un tel bonheur. Il me faut pourtant ma vengeance. Ce sillon infâme ne peut rester éternellement sur ma joue ! Tu dois mourir, et tu seras pendu.

À cette menace le gentilhomme tre saillit.

— Lâches et traîtres ! leur cria-t-il.

Les braconniers haussèrent les épaules en éclatant de rire. Chacun voulut faire sa plaisanterie.

— Mes amis, dit Verdavoine, quand le torrent des exclamations se fut un peu calmé, pour prendre proprement monsieur, il nous faut un arbre sérieux. Or, il n'existe, dans toutes les gorges que le vieux chêne de la mare de Franchard. [Heureusement, nous sommes assez favorisés de la chance pour l'avoir à une centaine de pas d'ici. Je propose le vieux chêne.

— Accepté.

— Maintenant, dit Mastoc en faisant son plus gracieux sourire, il ne nous reste plus qu'à prier monseigneur de vouloir bien nous accompagner jusque-là.

M. de Cayrol, les bras croisés, dédaigneux, pâle, mais impassible, regardait devant lui sans rien voir. Une pensée le tourmentait, une pensée qui n'était pas celle de la mort, qui se rattachait à la vie, et qui lui était pénible et douloureuse. Il songeait à M. de Monpelas, au message qu'il lui avait confié. Un moment il parut prendre une résolution, il s'apprêta à parler. Peut-être allait-il leur faire une prière, essayer de les fléchir, de désarmer leur colère, mais en voyant ces figures brutales et sauvages, en sentant peser sur lui le regard haineux et avide de vengeance de Roland, il comprit que c'était inutile et qu'il n'avait rien à espérer. Reprenant aussitôt son attitude hautaine. Il attendit en silence.





le vieux chêne et redescendait à terre tandis que les autres applaudissaient. Roland, appuyé sur un bloc de rocher, le regard sombre, le visage impassible, n'avait pas pris part à cette scène horrible. Mais lorsque le dernier frisson se fut éteint sur le corps de celui qui l'avait cravaché, un sourire de triomphe se dessina sur ses lèvres. Il était satisfait de sa vengeance. Il pouvait l'être en effet, car il avait répondu à un affront par un crime. C'était mieux. Cependant, absorbés par leur sinistre besogne, les braconniers n'avaient pas remarqué que la chasse royale se rapprochait insensiblement de Franchard.

Tout à coup les aboiements de la meute retentirent à quelque distance de l'endroit où ils se trouvaient, tandis que les trompes de chasse éveillaient mille échos bruyants dans toutes les profondes gorges.

— Sang-Dieu ! s'écria Mastoc, si nous restons ici, nous allons nous faire envelopper par la chasse. Ce serait un vilain quart d'heure à passer. Détalons au plus vite.

— Oui, mais, dit Verdavoine avec regret, ma fameuse corde sera perdue.

— Tant mieux ! répondit brutalement Mastoc qui avait encore à cœur les plaisanteries lugubres de son camarade.

— Oh ! reprit Verdavoine, si la chasse ne passe pas ici même, personne n'apercevra le cadavre, et demain matin de bonne heure je viendrai chercher ma corde.

Après cette résolution, Verdavoine se hâta de suivre les autres qui disparaissaient déjà derrière les rochers. Il était temps ; car, dans un tourbillon de poussière, avec mille éclats de voix, un bruit sourd de galop, des cris, des aboiements, la chasse royale défilait à deux cents pas de la mare de Franchard. Puis le bruit se perdit lentement dans le lointain, les sons mourants des cors qui sonnaient l'hallali dans un carrefour éloigné célébrèrent la mort du cerf, puis le silence devint absolu dans toute l'immensité de la forêt. Le vent d'orage qui commençait à s'élever faisait balancer lentement le pendu au-dessus de la mare silencieuse et morne.

Pendant ce temps, les braconniers, satisfaits de leur journée, avaient retrouvé le Sauteriot qui gardait le vieux solitaire tué par Roland. Ils placèrent l'énorme bête sur leurs épieux réunis et l'emportèrent triomphalement à travers les sentiers déserts. Depuis une demi-heure ils étaient sortis des gorges lorsqu'ils aperçurent un cavalier que son cheval conduisait tristement droit devant lui.

— Ohé ! Orlando, lui cria Roland qui le reconnut le premier.

Orlando s'approcha de la bande des braconniers.

— Vous avez eu tort de ne pas venir avec nous, continua Roland, car vous auriez assisté à la mort d'un superbe sanglier et à la pendaison d'un gentilhomme qui avait eu l'audace de me gratifier d'un coup de houssine en travers la figure.

— Un gentilhomme !... s'exclama Orlando, agité d'un tressaillement fébrile.

— Oui, continua Roland, costume sombre, feutre noir avec une plume blanche, cheval pie, que mes chiens ont à moitié dévoré.

— Et... vous l'avez pendu !... interrogea Orlando qui reconnaissait dans ce portrait rapide M. de Cayrol, le messager de Monpelas.

— Haut et court... Au vieux chêne de la mare de Franchard.

— Est-ce que vous l'avez fouillé ?... ne put s'empêcher de demander Orlando.

— Fouillé !... fit Roland avec indignation. Ah ! ça mais, Orlando, pourquoi cette question ?... Nous sommes des braconniers, nous ne sommes pas des voleurs !...

— Ne vous fâchez pas, Roland, reprit vivement Orlando... J'ai eu tort de faire cette demande... Mais je suis tellement préoccupé...

— C'est vrai, la journée n'a donc pas été bonne ?

— Non, mais la nuit le sera. Bonsoir.

— Bonsoir, répondirent les braconniers en continuant leur route.

— Ah ! se disait Orlando, avec une joie farouche en mettant son cheval au galop. Tout n'est donc pas perdu ! Je puis encore réussir. Vivant, M. de Cayrol n'a pas laissé prendre son message, mais son cadavre me le donnera !

Et il s'élança rapidement sur la route de Franchard.

## XV—LE PENDU.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé depuis le départ des braconniers et pourtant

les gorges de Franchard avaient changé totalement d'aspect. Le ciel noir avec des reflets jaunâtres, laissait échapper une lueur indécise et blafarde qui rasait le sol, éclairant les objets par en dessous et leur donnant des formes étranges des colorations fantastiques. Les buissons, les rochers, les genévriers, avaient pris soudain des proportions gigantesques. Dans cette obscurité, il y avait des ombres effrayantes. La gorge semblait un précipice insondable et le rocher une montagne gigantesque perdue dans le noir du ciel. La nature palpait, écrasée par un malaise invincible qui pesait sur elle. Les feuilles se serraient contre leurs tiges comme si les plantes elles-mêmes eussent eu la sensation d'une souffrance.

Une torpeur intolérable planait dans l'air. Il y avait dans les feuilles sèches, des bruissements, des modulations, des sifflements de reptiles. La mare de Franchard était sillonnée de lueurs phosphorescentes. De grosses bulles de gaz venaient crever à la surface produisant un bouillonnement qui semblait surnaturel. Des flammes bleuâtres voltigeaient capricieusement au-dessus de l'eau, ou s'élançaient par traînées qui se perdaient soudain dans l'air. Mais la chose sinistre, capable de jeter l'épouvante dans l'âme la plus fortement trempée, c'était ce cadavre démesurément agrandi par la lueur oblique qui l'éclairait, suspendu au-dessus de l'eau lumineuse. Un vol lourd d'oiseaux nocturnes était dirigé sur lui.

Par intervalles, un large souffle d'air, avant-coureur de l'ouragan, passait brûlant et rapide. Alors pendant qu'un frémissement courait dans toutes les feuilles, le pendule cillait au bout de sa corde tandis qu'un nuage noir avec un bruit d'ailes s'agitait au-dessus de lui. C'était effrayant et lugubre. Soudain, dans le silence universel, le pas d'un cheval retentit. Quelqu'un s'avançait vers la mare de Franchard. Bientôt la silhouette indécise d'un cavalier apparut dans l'obscurité qui s'épaississait de plus en plus. C'était évidemment le cheval qui conduisait le cavalier, car la pauvre bête suivait un sentier qui la conduisait droit à la mare. Arrivée sur le bord, elle s'arrêta :

— Allons, Biscotte, ma mie, lui dit doucement son maître, un peu de courage ! Je sais bien que ce maudit orage qui va crever tout à l'heure sur nos têtes, doit te mettre dans le même état que moi. Je suis moulu, brisé, j'étouffe, mais ce n'est pas une raison suffisante pour coucher dans cette satanée forêt, que l'enfer confonde ! il faut trouver une route qui nous mène à un abri quelconque. Allons, Biscotte, marchons encore un peu.

Et le cavalier essaya de pousser son cheval en avant. Mais l'animal qui voyait le ciel sous ses pieds, au lieu d'avancer recula en hennissant.

— Diable ! qu'y a-t-il donc ? s'écria le cavalier en se penchant sur le cou de son cheval. Tiens ! de l'eau ! Tu as raison, Biscotte, il ne faut pas avancer. Est-ce une rivière, une mare, un lac ? Ma foi, nous n'en savons rien. Où aller maintenant ? ajouta-t-il avec une désolation profonde dans la voix.

Et ce cavalier si désolé, qui n'était autre que le vicomte Raoul de Taverly, fut quelque temps sans répondre à sa question. Il réfléchissait. Biscotte, morne, la tête malade, colliquement penchée, attendait immobile le résultat des réflexions de son maître.

— Il est, hélas ! bien certain, ma pauvre Biscotte, finit par dire Raoul en résumant ses réflexions, que nous sommes destinés à recevoir tout l'orage sur notre dos. Ce n'est pas la première fois que pareille mésaventure nous arrive et nous trouverons la chance moins pénible. Il est vrai que nous n'en serons pas moins mouillés !... En continuant d'avancer dans ces ténèbres nous risquons fort de tomber dans quelque précipice et de nous rompre le cou, ce qui serait grand dommage ; il est plus prudent de rester ici puisque nous y sommes et de recevoir stoiquement la tempête. Quand ce sera fini nous y verrons peut-être un peu plus clair et nous pourrons continuer notre chemin trempés jusqu'au bout sans doute, mais sans risquer de tomber bêtement dans quelque trou.

Et après ce raisonnement, admirable de logique et de philosophie, Raoul de Taverly descendit de sur le dos de Biscotte et s'assit sur un quartier de rocher au bord de la mare.

La jument vint se ranger contre son maître, aussi résignée et aussi philosophe que lui.

Un coup de vent passa sur eux, puis de larges gouttes de pluie commencèrent à tomber avec un long crépitement sur les feuilles sèches.

— Allons ! fit Raoul en s'enveloppant dans son manteau, voilà le commencement. Cette satanée pluie est capable de gâter le superbe costume à la mode que j'ai acheté ce matin pour venir voir Maguelonne !

Comme il achevait ces mots, un éclair déchira les nuages et un violent coup de tonnerre retentit aussitôt, avec un roulement formidable, au fond des gorges. L'horizon tout entier avait été mis en lumière par sa lueur fulgurante. La mare de Franchard avait scintillé et le vieux chêne avec son cadavre qui pendait au-dessus de l'eau, était apparu dans une effrayante et rapide vision. Raoul de Taverly, si malencontreusement arrêté à cet endroit tragique, se dressa d'un bond.

— Brr ! — Biscotte ma mie, nous avons un fort mauvais voisinage ! s'écria-t-il.

Un second éclair lui montra de nouveau la mare, le chêne, le pendu, et plus loin le chaos de rochers avec toute la profondeur de la gorge.

— Singulier endroit pour pendre quelqu'un ! murmurait le maître de Biscotte. Cela m'a par d'un gentilhomme.

Les éclairs se succédaient avec une rapidité montrant et volant tour à tour ce corps humain que les violentes raffales de vent faisaient tournoyer sur lui-même. Il y eut soudain quelques minutes d'obscurité. Il semblait que l'orage voulût se recueillir pour éclater avec plus de fureur encore.

— Je jure bien, se disait Raoul de Taverly, de ne jamais plus m'aventurer seul dans cette infernale forêt. On y voit des choses par trop désagréables.

En ce moment, griffant le ciel du Nord au Midi par une immense traînée lumineuse, un éclair formidable enflamma l'espace. Raoul passa la main sur ses yeux avec un frissonnement subit, car à la lueur de cet éclair il avait cru voir un cheval au pied du vieux chêne et, couché sur la branche, un homme qui rampait vers le cadavre.

L'orage était dans toute sa violence. Un coup de tonnerre n'attendait pas l'autre ; le ciel était en feu. La tempête déracinait les arbres et emportait les feuilles et le sable dans un tourbillon infernal. Taverly avait bien vu. Au pied du vieux chêne, il y avait un cheval, et tandis que le jeune vicomte, muet, atterré, se croyait le jouet d'une hallucination, d'un horrible cauchemar, l'homme qui rampait sur la branche était arrivé au-dessus du pendu. Cet homme se pencha, étendit une main en se retenant de l'autre, et frappa la poitrine du mort. Soudain ce cadavre sembla prendre vie et s'animer. L'atouchement lui avait communiqué une oscillation. On eût dit qu'il fuyait la main qui voulait le saisir, tandis qu'une bande d'oiseaux de nuit, dérangés dans leur lugubre festin, voltigeaient autour de lui. L'homme couché sur la branche se pencha davantage.

Out-à-coup un souffle terrible de tempête passa sur ce groupe sinistre, emportant le pendu et lui faisant décrire au bout de sa corde un arc de cercle gigantesque, tandis qu'il arrachait l'homme de sur la branche où il se tenait collé et le précipitait dans le vide. Celui-ci affolé, terrifié, étendit les bras en tombant, cherchant par instinct à se tenir. Ses mains rencontrèrent le corps du pendu, il le saisit désespérément et s'accrocha à ce cadavre. La lumière livide des éclairs, par instants, inondait de clarté cette scène hideuse. Le mort entraînait, dans son balancement lugubre, ce vivant qui se suspendait à lui et l'enlaçait d'une étreinte suprême.

Le misérable était plus horrible à voir que le cadavre, les cheveux dressés sur la tête, les yeux hagards, à moitié sortis de leurs orbites, la bouche contractée par un rictus effrayant d'angoisse, agité d'un tremblement nerveux qui faisait claquer ses dents avec bruit. Il fit un effort pour remonter, ressaisir la corde ou la branche, mais il y eut, soudain, un affreux déchirement, et l'homme et le pendu tombèrent dans la mare avec un clapotement sourd. Raoul de Taverly regardait, épouvanté. Rien ne reparaisait à la surface de l'eau. Enfin, une tête aux traits égarés, aux yeux flamboyants, émergea à la surface. Raoul tressaillit violemment,

— Orlando ! cria-t-il avec force, en reconnaissant les traits du serviteur de Ginevra. Mais lui n'entendait pas. Il riait d'un rire strident. Dans sa main qu'il élevait et agitait dans l'air, il y avait un petit sachet de cuir, qu'il venait d'arracher au pendu.

— Victoire ! Victoire ! Victoire !... hurlait-il d'une voix tonnante.

Puis s'élançant hors de l'eau boueuse, il sauta sur le cheval attaché au pied du vieux chêne, et disparut rapidement dans la nuit.

— Oh ! c'est horrible ! murmurait Raoul de Taverly.

Puis prenant aussitôt une résolution :

— Viens, Biscotte, dit-il, nous ne pouvons plus rester ici. Allons nous en.

Et remontant sur sa vaillante bête, le vicomte de Taverly s'éloigna de cet endroit sinistre.

A peine avait-il fait une centaine de pas, qu'avec un bruit effroyable, le tonnerre tombait sur le vieux chêne de la mare de Franchard.

XVI—OU MAITRE ANNIBAL COCQUENPOT VOUDRAIT BIEN S'EN ALLER

Pendant que s'accomplissaient, au fond des gorges de Franchard, les scènes terribles que nous venons de raconter, Maguelonne attendait avec impatience, à l'auberge de la Belle-Hôtesse, la venue d'Orlando qui devait la conduire près de Ginevra.

Cette journée, qui s'écoulait lentement, avait été, pour la jeune fille, plus féconde en sensations tumultueuses que ses dix-huit premières années s'enfuyant dans l'ombre du souvenir. Une vie nouvelle se révélait pleine de douces promesses, de délicieuses émotions, mais enveloppée d'ombres mystérieuses et redoutables. Son cœur battait, des frémissements jusqu'alors inconnus parcouraient tout son être ; effrayée, palpitante, elle sondait d'un regard craintif cet horizon qui se dévoilait tout à coup.

Jusqu'à-là, toutes les aspirations renfermées dans son âme ardente s'étaient dépensées en mouvement, en activité fiévreuse, en courses folles, en chansons ; mais voilà qu'en une seule nuit, elle avait senti passer sur son cœur le souffle brûlant de ces deux passions, les plus puissantes qu'il soit donné à la créature humaine de ressentir : l'amour profond et farouche d'une mère, l'amour ardent d'un homme.

Ginevr, . . Raoul ? . .

Dès maintenant, pour Maguelonne, le monde entier se résumait dans ces deux noms. Son cœur vierge, saisi d'un âpre besoin d'aimer, puisqu'elle n'avait jamais éprouvé qu'une sorte de tendresse reconnaissante pour maître Cocquenpot ainsi que pour la bonne Mathurine, ce cœur s'était violemment enflammé au contact de ces deux amours.

Une mère ! Maguelonne avait donc une mère ! . . Cette affection calme, respectueuse, qu'elle ressentait pour les braves gens qui l'avaient élevée, n'était-ce donc pas de l'amour filial ? . . Elle qui s'accusait de ne pas les aimer d'une ardeur assez vive, elle ne se trompait donc pas dans son inconscience instinctive ? . . Quel hasard ou quelle vengeance l'avait entraînée loin des bras maternels ? . .

Et sa pensée marchait toujours, essayant de sonder le mystère qu'elle sentait peser sur elle et l'étreindre de son inconnu menaçant, tandis que mille questions surgissaient dans son esprit. Alors le doute cruel la torturait de nouveau. Était-il vrai ? N'était-ce pas un songe ? Sa raison disait non ! mais son cœur disait oui ! . . Lutte effrayante qui assombrissait son front et amenait presque un sanglot sur ses lèvres pâlies ! Dieu ! comment croire à ce bonheur, comment accueillir cet espoir sans trembler de le perdre tout à coup ! . . Et puis, derrière la blanche image de Ginevra, Maguelonne voyait apparaître la tête souriante de Raoul de Taverly, dont les yeux brûlants se fixaient sur ses yeux. Oh ! comme son cœur battait ! comme un doux frisson passait soudain dans tout son corps ! Comme dans son regard une flamme étincelait ! . .

Dans le nuage d'azur qui flottait, vision trompeuse et charmante, devant ses yeux, il était là, près d'elle, son sauveur, entourant sa taille de son bras, penché sur son front, et au-dessus de leurs têtes confondues dans un long baiser, Ginevra, heureuse, souriante, les bénissait ! . . .

Mais, soudain, le nuage se déchirait, la vision s'évanouissait, et la réalité froide, désespérante, apparaissait à la place du rêve envolé. Raoul était le vicomte de Taverly. Maguelonne n'était peut-être que la fille de l'aubergiste Cocquenpot. Alors un soupir douloureux soulevait la poitrine de la pauvre enfant, et deux larmes amères bondissaient sur les joues . . .

Et ainsi, tour à tour, l'espoir, la crainte, le bonheur, la souffrance se succédaient dans son cœur. Tous ces chocs répétés faisaient naître en elle une sombre exaltation et dans ses yeux agrandis, fixes, d'un éclat étrange, la fièvre brûlait.

Pourtant cette longue et cruelle journée avait en une heure bénie, lumineuse. Raoul de Taverly, tenant sa promesse, était accouru à l'auberge. Il s'était assis près d'elle, lui avait parlé doucement, de sa voix vibrante, émue, et dans son regard elle avait puisé bonheur et confiance. Après le départ du jeune gentilhomme, et pendant qu'il allait se perdre aux gorges de Franchard, la pensée de Maguelonne était revenu à Ginevra, à l'absente. Pourquoi Orlando ne venait-il pas la chercher, comme il l'avait promis ?

Avant la nuit, elle essaya de retrouver la route qui conduisait à la grotte, mais elle ne se reconnut pas et revint désespérée à l'auberge. Elle monta vite dans sa chambre et,

près de la fenêtre assise, elle chercha longtemps, fouillant ses souvenirs, analysant avec patience les sentiments qui se heurtaient dans son esprit. Une heure se passa, pénible et lente.

Alors elle redescendit résolument l'escalier et, se penchant un peu, elle aperçut maître Cocquenpot qui ôtait son tablier et s'appêtait à dire bonsoir à sa cuisine.

—Petit père, lui cria-t-elle de sa voix la plus douce, venez donc un peu, je désirerais vous faire une confidence.

Dans ces paroles de la jeune fille, il y avait un gros mensonge, car, dans la conversation que Maguelonne voulait avoir avec maître Cocquenpot, c'était l'aubergiste qui devait faire la confidence annoncée.

—C'est sérieux, grave, continua Maguelonne.

—Oh ! alors, voilà qui est tout à fait extraordinaire ! fit Cocquenpot en grim pant les marches de l'escalier.

La jeune fille le fit entrer dans sa chambre et ferma avec soin la porte derrière elle. Maître Annibal la regardait faire, étonné.

—Asseyez-vous là ! dit Maguelonne en le poussant doucement vers une chaise qui se trouvait tout près de la lumière, posée sur une petite table de travail.

Cocquenpot se laissa faire et s'assit. Il commençait à être inquiet.

—Voyons, Maguelonne, dit-il avec une supplication dans la voix, si ce n'est pas sérieux, dis-le moi tout de suite. Tu sais comme je m'effraye d'un rien. Si quelque chose te déplaisait, si tu avais un chagrin, déclare-le bien vite. . . Mais oui, te voilà toute pâle, ta main tremble. Que s'est-il passé ? Que désires-tu ? Parle, je t'en prie. Tout ce mystère me fait peur.

—Oh ! ce n'est rien, je vous assure, répondit vivement Maguelonne en s'efforçant de sourire. Je voulais seulement vous faire une question.

Et elle avait doucement approché sa chaise tout près de celle où se tenait Cocquenpot. Les deux mains appuyées sur les épaules de l'aubergiste, elle attira sa bonne grosse tête et plongea son regard brûlant dans les petits yeux écarquillés de maître Annibal qui commençait à ne plus savoir où il en était.

—Dites-moi, petit père, dit-elle de sa voix la plus douce, la plus câline, m'aimez-vous bien ?

—Si je t'aime ! s'exclama Cocquenpot avec un geste de désespoir. Comment, c'est pour me faire pareille question ! . . . As-tu donc perdu la tête ! . . . Ne te rappelles-tu pas ! . . .

Et il faisait de grands gestes pour accentuer ses protestations qui ne sortaient pas assez virulentes à son gré.

—Alors, reprit-elle lentement, si je partais un jour, si je vous quittais . . .

—Partir ! . . . Nous quitter ! . . . s'écria Cocquenpot pris d'un tremblement subit ! Oh ! Maguelonne, voudrais-tu donc t'en aller ? Tu ne te trouves donc pas heureuse parmi nous, tu ne nous aimes donc pas comme nous t'aimons ! . . .

—Si, je vous aime bien, si, je suis heureuse . . . répondit Maguelonne tout émue. Jamais de ma propre volonté, je ne me séparerai de vous ; jamais je n'abandonnerai cette maison où se sont écoulées mes dix plus belles années, calmes, joyeuses, sans un souci, sans une larme, sans un chagrin. Et mes fleurs, et mes oiseaux, et la forêt avec ses sentiers mystérieux, ses rochers sauvages, ses grands arbres, son grand soleil ; et puis le soir à la veillée, autour du grand feu quand c'est l'hiver, après le récit d'un voyageur étranger, la chanson que tout le monde réclame et que je chante en riant, même quand c'est une ballade triste et rêveuse . . . non, je ne veux pas vous quitter, je ne veux pas quitter l'auberge, je ne veux pas quitter la forêt ! . . .

—Mais alors, petite folle, s'écria Cocquenpot à demi rassuré, quoique toujours inquiet au fond, pourquoi ces vilaines questions, pourquoi ce ton lugubre, pourquoi cette pâleur, cette émotion ? . . . si tu ne veux pas être raisonnable et si tu prends plaisir à me faire peur ainsi, moi je m'en vais.

Et l'aubergiste fit un mouvement pour se lever de sa chaise, mais Maguelonne le retint doucement.

—Et si . . . dit-elle lentement en prenant ses deux mains dans les siennes et en le tenant sous la flamme de son regard, si . . . si quelqu'un m'emmenait !

—Quelqu'un ! t'emmener ! . . . balbutia Cocquenpot en pâlisant affreusement.

Il était mal à l'aise, ses yeux clignotaient avec rapidité et il avait à la gorge une oppression qui altérait sa voix.

—T'emmener !... Quelqu'un !... répétait-il avec terreur. Quelle horrible idée !... Mais qui donc ?...

—Celui qui en a le droit, peut-être, dit gravement Maguelonne.

—Le droit !... s'écria Cocquenpot qui réussissait un peu à cacher sa violente émotion. Décidément, petite fille, tu as ce soir des idées absurdes. Tu es malade, tu as la fièvre. Je vais bien vite t'envoyer Mathurine, elle te calmera, te soignera... Une femme sait toujours mieux s'y prendre qu'un homme.

Et il s'était levé tout à fait et il voulait s'en aller.

—Mon père, reprit Maguelonne plus caressante encore et en s'efforçant d'amener un pâle sourire sur ses lèvres frémissantes, non, je n'ai pas la fièvre...

Et avec une douce violence elle le maintenait sur sa chaise.

—Mais... il m'est venu une horrible pensée, continua-t-elle en haussant la voix, un doute qui me torture, et j'ai espéré que vous ne voudriez pas me laisser souffrir longtemps encore quand d'un mot vous pouvez jeter la lumière dans mon âme. Dites, ne le voudrez-vous pas ? me laisserez-vous supplier en vain ?

—Parle, oh ! parle, Maguelonne, s'écria le pauvre vieux haletant, désespéré, tes paroles me déchirent ! Que veux-tu ? Je répondrai,

Il retenait dans ses bras la jeune fille qui s'était glissée à genoux. Maguelonne releva sur lui ses yeux gonflés de larmes, et d'une voix basse, anxieuse, altérée :

—Mon père ! dit-elle en adoucissant par ses caresses le coup terrible qu'elle allait lui porter, mon père, si je n'étais pas votre enfant !...

—Oh ! murmura Cocquenpot en fermant les yeux et en étreignant son front des deux mains, dis moi vite, Maguelonne, que cette pensée ne vient pas de toi seule !

—Non, oh ! non, moi, je ne demandais rien au ciel, j'étais heureuse, confiante en l'avenir... Pardonnez-moi si mes paroles vous ont déchiré le cœur, mais il le fallait, j'eusse été coupable d'hésiter plus longtemps.

Cocquenpot gémissait et se lamentait. Trop peu énergique pour prendre une résolution trop sensible pour ne pas s'attendrir jusqu'à verser des larmes—et puis il adorait sa Maguelonne et n'osait pas refuser de répondre, d'un autre côté une crainte terrible lui fermait la bouche—agité, tiraillé, perplexe, le pauvre homme suait, pleurait, suffoquait.

Dans sa cervelle un peu épaisse, il n'entrevoit qu'un seul moyen de salut : s'en aller sous un prétexte quelconque.

—J'étouffe ! s'écria-t-il en portant les mains à sa poitrine.

Et échappant à Maguelonne, il s'élança vers la porte. Mais la jeune fille bondit aussitôt et, lui barrant le passage, elle fixa sur le pauvre aubergiste son regard clair et résolu.

—Eh bien ! non, dit-elle, vous ne pouvez partir ainsi sans m'avoir répondu. Vous ne comprenez donc pas que l'anxiété me tue. Voyons, continua-t-elle doucement, ne suis-je donc plus votre petite Maguelonne que vous aimez tant ! Pourquoi refuser de répondre à une question d'où dépend mon avenir entier, ma vie peut-être ? Me faut-il tant vous supplier, lors qu'autrefois je n'avais qu'un mot à dire pour vous faire accueillir mes caprices les moins admissibles, mes volontés les plus étranges. Je suis pourtant toujours votre petite chérie ; rien n'est changé en moi, sinon que mon visage est pâle et triste, que les larmes coulent de mes yeux et qu'il y a sur mes lèvres une prière au lieu d'une chanson.

Cette voix harmonieuse, suppliante, amena Cocquenpot à la limite extrême de l'attendrissement. Sa grosse tête rousse roulait douloureusement sur ses épaules et ses mains grasses s'étreignaient avec désespoir.

—Allons, reprit Maguelonne, plus pressante encore, ayez confiance en moi. Je vous jure que rien ne sera changé, que je vous aimerai toujours bien que je ne vous quitterai jamais et que je reprendrai tout aussitôt ma joyeuse humeur comme autrefois. Dites-moi tout, par pitié, nul ne le saura ; vous pouvez bien vous confier à votre Maguelonne qui vous aime tant ! Ne le voulez-vous pas ?

—Hélas ! gémit piteusement Cocquenpot, je le veux bien puisque tu m'en pries si fort, et que cela te tient tant au cœur, mais, moi, je serai pendu !...

—Pendû ! s'écria Maguelonne, comment cela ?

—Oui, reprit l'aubergiste, la poitrine gonflée d'un sanglot qui ne voulait pas sortir, il a dit que si jamais un mot de ce fatal secret sortait de mes lèvres, il me ferait pendre dans les vingt-quatre heures.

—Qui a dit cela ?

—Je ne sais pas... Le maître ?

—Mais, mon Dieu ! parlez donc, quel maître ?

—Oh ! je ne l'ai jamais vu, mais il est partout, il sait tout... et maintenant j'en ai assez dit pour être pendu, cette nuit peut-être, demain sans doute !

Et Cocquenpot promenait autour de lui son regard effaré. L'ombre lui semblait fourmiller étrangement et il croyait voir des yeux fixés sur lui. Maguelonne était atterrée, ce secret qui s'environnait de menaces aussi terribles lui faisait peur. La vision de Ginevra pâle, blanche, au fond de la grotte obscure, revenait dans son imagination avec une intensité prodigieuse, et elle sentait que, dans tout ce mystère, la victime, c'était cette femme, c'était sa mère ! L'aubergiste avait été écouter à la porte ; il avait ouvert la fenêtre et regardé dans la nuit. Puis, après avoir refermé toutes les issues, il revint près de Maguelonne en murmurant avec une résignation touchante :

—A présent que mon sort est décidé, je puis bien tout lui dire. Cela me soulagera.

« Allons, viens, Maguelonne, continua-t-il avec l'accent guttural d'un condamné à mort, viens recueillir mes dernières paroles.

—Courage, père, lui dit la jeune fille en serrant ses mains dans les siennes. Vous vous effrayez à tort ; nul ne pourra savoir que vous m'avez confié ce secret.

—Hélas ! rien n'y fait. Toutes les précautions sont inutiles. Dans la nuit, dans la solitude, il y a des yeux qui voient, des oreilles qui entendent... Mais maintenant que m'importe, je suis résigné, il en sera de moi ce que le bon Dieu voudra !

—Courage, répéta Maguelonne, saisie d'une pitié profonde pour les terreurs du pauvre aubergiste.

Heureusement qu'elle ne les croyait pas justifiées, car elle l'eût laissé partir sans le forcer à tout lui dire.

—Il y a quinze ans, commença Cocquenpot d'une voix si basse que Maguelonne l'entendait à peine, nous étions seuls, Mathurine et moi, dans la petite chambre que nous habitions tout en haut de l'hôtel Mayenne à Paris. Il était dix heures du soir. Je venais de remonter à la cuisine et nous achevions notre souper. Il fallait bien manger aussi tard à cause du travail. Tout à coup nous entendimes le pas de deux hommes qui montaient l'escalier. Ils s'arrêtèrent devant notre porte.

«—Oui, monseigneur, dit l'un à demi-voix, ce sont de braves gens. La petite sera bien soignée.

«—Bien, répondit l'autre d'une voix étrangement sourde, il faut à tout prix qu'elle vive. Te rappelles-tu mes ordres, Landry ?

« Landry j'ai retenu ce nom.

«—Oui, monseigneur, reprit-il. D'ailleurs, vous pourrez entendre ce que je vais leur dire.

«—Alors, va.

« Aussitôt on frappa à notre porte.

« Je vins ouvrir tout inquiet.

« Un homme entra, enveloppé d'un manteau dont une longue épée retroussait le bord. Son compagnon, le monseigneur, le maître, était resté dans l'ombre. D'un coup d'œil furtif j'avais aperçu sa silhouette noire.

«—Ah ! vous étiez là, dit brusquement celui qui entra, en fronçant ses sourcils.

«—Oui, messire, répondit humblement.

«—Avez-vous entendu les quelques paroles prononcées devant votre porte ?

«—Non, répondis-je résolument, je causais avec ma femme et...

« Cet homme me regarda un instant de travers.

« Mathurine tremblait comme une feuille.

« Puis, faisant un geste de menace à mon adresse, il entr'ouvrit son manteau et vint déposer sur les genoux de Mathurine une enfant endormie qui paraissait avoir de deux à trois années.

« Cette enfant, c'était toi, Maguelonne.

—Et alors... demanda tout aussitôt la jeune fille avide de savoir

—Alors, continua Cocquenpot, cet homme revint vers moi et, appuyant sa rude main sur mon épaule en me regardant dans les yeux :

«—Vous élèverez cette enfant, comme si elle était à vous, me dit-il. Votre vie me répond de la sienne.

«—Pourtant, messire, balbutiai-je...



— Silence ! fit-il rudement, vous devez obéir sans jamais discuter un ordre. Je vous prouverai tout à l'heure que je puis parler en maître.

— Déposant sur la table une bourse pleine d'or :

— Tous les ans, à pareille époque, je vous en apporterai une semblable, continua-t-il. Donc, vous serez amplement récompensés.

— Oh ! murmura Maguelonne, vous receviez donc de l'argent !

Cocquenpot sentit le reproche échappé à la jeune fille.

— Enfant ! tu viens d'avoir là une mauvaise pensée, fit-il amèrement. Tu nous juges bien mal. Demain je te montrerai une grande cassette, où, toutes les années, je vide religieusement la bourse pleine que ce Landry m'apporte. Pas une pièce d'or n'y manque. Jamais, ni pour toi, ni pour nous, je n'y ai puisé. Nous avons travaillé.

— Oh ! pardonnez moi, mon père ! s'écria Maguelonne, en baissant la tête, rouge, confuse.

Cocquenpot l'attira dans ses bras et l'embrassa au front.

Puis il reprit simplement :

— Après avoir déposé cet or sur la table, l'homme tira de sa poche un parchemin :

— Savez-vous lire ? me demanda-t-il.

— Non, messire.

— Alors je vais vous dire ce que signifie ce papier. C'est tout simplement la condamnation à mort pour désertion devant l'ennemi du soldat Cocquenpot, armée de monseigneur le duc de Joyeuse, compagnie du chevalier des Barres."

— O mon Dieu ! s'écria Maguelonne avec effroi.

— J'eus un cri de frayeur, continua l'aubergiste. C'était vrai. Enrôlé de force j'avais été conduit jusqu'à Coutras. C'était en 1687—trois années auparavant—quelques jours avant la bataille que le duc de Joyeuse perdit contre notre roi Henri. L'on m'avait placé en sentinelle, seul, la nuit, au fond d'un chemin creux. Je me le rappellerai toujours, le 15 octobre, une obscurité profonde. Ce n'est pas ma faute, je n'ai jamais été brave. Ils ont beau dire, le courage ne s'apprend pas. J'eus tellement peur que je laissai là mon mousquet et que je m'enfuis. J'errai longtemps dans la campagne, fou, désespéré ; vingt fois je manquai de tomber dans quelque embuscade d'avant-poste. Enfin, au petit jour, je gagnai un village qui n'était pas occupé par les troupes. Un paysan me vendit une vieille défroque pour quelque monnaie et je réussis à gagner Paris. C'est là, qu'après bien des misères, j'entraï dans les cuisines de monseigneur de Mayenne. Pendant les trois années qui suivirent, que de précautions, de terreurs ! Je n'osais pas me montrer dans les rues, je ne parlais à personne. Heureusement que j'avais Mathurine pour me consoler. Et voilà qu'au moment où je me croyais rassuré, un arrêt de mort s'étalait devant mes yeux.

— Pauvre père ! murmura Maguelonne.

— Cet homme, ce Landry, continua Cocquenpot, avait remarqué mon effroi.

— Rassurez-vous, me dit-il d'un air goguenard, ce parchemin ne sera envoyé à la prévôté, avec indication de votre logement actuel, que si par hasard vous n'exécutez pas mes ordres. D'un côté de l'or, de l'autre la corde ! Le choix est facile, ce me semble.

— J'obéirai, messire, murmurai-je en tremblant.

— C'est, ma foi ! ce que vous aurez de mieux à faire, répliqua-t-il. Maintenant souvenez-vous bien que vous devez remettre l'enfant, n'importe à quelle heure, en quel lieu, à celui qui vous présentera cette lame en disant : " Je viens de la part du maître ! "

Et, en prononçant ces derniers mots, il prenait un poignard dans sa ceinture et brisait la lame en deux. Puis il remit au fourreau la moitié qui tenait à la poignée et déposa l'autre sur la table près de la bourse.

— Avez-vous compris ? demanda-t-il encore.

— Oh ! oui.

— Inutile d'ajouter que le moindre mot prononcé par vous sur ce qui vient de se passer ce soir, surtout à l'enfant quand elle sera grande, si vous la gardez jusque-là, la moindre indiscretion, et la journée ne s'écoulera pas sans que vous soyez un homme pendu.

— Je serai muet, répondis-je précipitamment.

— Cet enfant doit croire que vous êtes son père et que votre femme est sa mère, continua Landry. Vous vous arrangerez pour Quant aux étrangers, vous avez vécu jusqu'à ce jour assez retirés, dans la crainte. La prévôté, pour qu'il ne s'inquiètent guère

de votre accroissement de famille. Vous direz aux trop curieux que votre fille, élevée à la campagne par ses vieux parents, est désormais assez grande pour rester près de vous, sans gêner vos occupations.

—Oui, messire, je ferai tout cela.

—Un dernier mot, me dit-il avant de partir, si la petite se souvient d'un combat à l'épée, de l'incendie d'un château, vous prendrez soin d'égarer ses souvenirs. Obéissez et ne vous écartez pas d'une ligne de ces recommandations, sans cela...

—Et un geste de menace acheva sa pensée.

Maguelonne écoutait avidement le récit de Cocquenpot. Peu à peu la lumière se faisait dans son esprit. Sans doute bien des choses demeuraient obscures, mais elle comprenait déjà que l'ennemi de Ginevra, de sa mère (car elle ne doutait plus maintenant), c'était le monseigneur resté dans l'ombre, le maître de Landry.

—Oh ! murmurait-elle, c'est donc vrai... Le souvenir de ce château qui brûle, étrangement gravé dans mon imagination, cette tour crénelée... Ginevra, ma mère, avait raison... c'est la tour du Puycedac, je me rappelle le nom qu'elle a prononcé...

—Quand il fut parti, continua courageusement Cocquenpot, nous restâmes silencieux. Mathurine était toute pâle, moi je tremblais. Puis lorsque le bruit des pas se fut éteint dans l'éloignement :

—Mathurine, nous sommes perdus ! m'écriai-je avec désespoir.

—Mais elle ne me répondit pas tout d'abord. Elle avait enlevé le voile qui couvrait le visage de la petite fille et la regardait avec admiration.

—Vois donc comme elle est gentille, me dit-elle, sans plus penser aux menaces de ce Landry.

—Vous êtes bien belle, maintenant, Maguelonne, mais comme vous étiez jolie toute petite ! Fraîche, rose, avec vos grands yeux aux longs cils, vous vous étiez éveillée et vos petites lèvres souriaient à Mathurine penchée sur vous. Je vous regardai longtemps émerveillé et peu à peu ma frayeur se dissipa. Il n'est rien de tel comme un sourire d'enfant pour vous alléger le cœur.

—Nous l'aimerons bien, dis-je à Mathurine. Elle sera notre consolation.

—Oh ! s'écria Maguelonne en l'interrompant, vous êtes de braves cœurs, et comme je vous aime, comme je vous bénis !...

Et jetant ses deux bras autour du cou de Cocquenpot, elle l'embrassa avec transport, tandis que de douces larmes coulaient de ses yeux.

XVII—COMMENT RAGUIBUS ET CARADOS S'ACQUITTÈRENT DE LA PETITE BESOGNE  
QUE LEUR AVAIT DONNÉE MONPELAS POUR SE RENDRE COMPTE A NOUVEAU  
DE LEUR HABILITÉ.

Cocquenpot resta quelques instants sans pouvoir reprendre son récit. L'émotion le suffroquait.

Mais il avait hâte de finir et il continua plus vite :

—Depuis ce jour, le bonheur et la prospérité entrèrent sous notre toit. C'est notre petite Maguelonne,—on nous avait laissés libres de te donner le nom qu'il nous plairait et nous t'avions baptisée ainsi—c'est notre petite Maguelonne qui les avait amenés avec elle. Jamais nous n'avons eu d'autre enfant que toi, et nous t'adorions plus même que si tu avais été notre chair et notre sang. Depuis ce temps nous avons toujours été joyeux excepté les jours où ce Landry devait venir,—depuis quinze ans, il n'a pas manqué un seul mois. Un jour l'on me donna l'ordre de quitter le service de monseigneur de Mayenne, et de me rendre aux environs de Fontainebleau pour prendre possession d'une auberge dont je devais être le maître. C'était ici-même. Et depuis dix ans la situation n'a pas changé. Jusqu'à ce soir, Maguelonne, tu as été notre fille chérie. Tu es toute notre vie, vois-tu, Maguelonne, et, toi partie, nous péririons certainement de chagrin, d'ennui, de solitude. Oh ! si tu savais comme je tremble chaque jour, comme j'ai peur que l'on vienne t'arracher de notre maison si tranquille pour t'emmener je ne sais où !... C'est la menace terrible constamment suspendue sur notre tête, c'est le moment fatal que je redoute sans cesse...

—Voilà tout ce que je sais, Maguelonne, ma chérie. J'ai manqué à la promesse faite à Landry et maintenant le maître peut me faire pendre comme il me l'a déclaré !...

Et Cocquenpot, à bout de force, laissa tomber avec accablement sa tête dans ses deux

—Maison, c'est impossible !... disait-elle. Rassurez-vous, n'ayez pas de pensées nistrescomme celles-là...

Mais il souciait la tête désespérément.

—Hélas ! dit-il moi aussi j'ai eu l'espoir d'échapper à ce triste sort mais il s'est bien vite dissipé. Depuis longtemps déjà ce Landry m'a déclaré, qu'en cas de désobéissance ou de maladie, si je n'étais pas pendu pour le compte de monsieur le prévôt du roi, le serais certainement pour le compte de son maître. Pour moi, c'est tout à fait la même chose.

En ce moment le pauvre homme se cramponna à sa chaise avec épouvante, tandis que Maguelonne se levait effrayée. On entendait en effet un grand bruit dans la salle de cabaret en bas. Puis on monta rapidement l'escalier et bientôt des coups précipités tintèrent à la porte de la chambre.

—Maguelonne !... Annibal !... s'écria la voix de Mathurine, au secours !... Ouvrez moi !...

La jeune fille s'élança bien vite, et ouvrit aussitôt la porte.

Mathurine se précipita dans la chambre en s'écriant :

—Mon Dieu ! Seigneur Jésus !... L'auberge est envahie !... Des hommes à la figure sombre !...

Maguelonne encore sous l'impression du récit de Cocquenpot, inquiète, agitée d'un pressentiment douloureux, voulut se hâter de refermer la porte pour interroger Mathurine mais entre la muraille et le vantail un large pied s'était interposé, tandis qu'une poussée énergique se faisait sentir du dehors. Maguelonne se rejeta en arrière et un choc de terreur jaillit de ses lèvres.

Un grand corps venait de paraître dans l'entre-bâillement.

C'était monsieur le baron Carados de Pourfendrac, seigneur de Castelasec et châtelain de Vuidemanoir !

Revêtu d'un costume d'officier tout battant neuf, luisant comme un soleil, joli comme un Espagnol, galant comme un Français, le seigneur Carados, feutre à la main, jarré tendu, le poing gauche sur le pommeau de son épée, la main droite à sa moustache, seigneur Carados fit quelques pas avec une crânerie superbe.

Mille pardons, mesdames, mille pardons, monsieur l'aubergiste, fit-il en saluant profondément, je vous dérange peut-être mal à propos, mais croyez bien que le choix d'un moment plus convenable n'a pas dépendu de votre très humble serviteur.

En ce moment la fenêtre s'ouvrit violemment et un autre grand corps tout aussi superbement vêtu, tout aussi joli, tout aussi galant, fit irruption dans la chambre. C'était monsieur le chevalier Raguibus de Brisemolle.

Cocquenpot était affaissé sur sa chaise, entièrement paralysé par la peur. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son large visage et par instants un sanglot râlait sourdement dans sa gorge :

—C'est fini !... murmurait-il d'une voix entrecoupée. Le châtement ne s'est pas fait attendre longtemps... Ils écoutaient... ils ont tout entendu... ils viennent exécuter l'arrêt fatal !... Je suis mort !... Mon Dieu !... sainte Vierge !... Jésus !... saint Annibal mon patron, vous qui êtes si puissant au paradis, tendez-moi une main secourable !...

La pauvre Mathurine avait caché sa tête effarée dans la poitrine de son époux et pleurait bruyamment. Seule, Maguelonne, debout, pâle, les yeux secs, brillants, semblait couvrir de son corps les deux pauvres vieux atterrés. Raguibus qui s'avancait avec l'intention de parler à Cocquenpot sentit peser sur lui le regard de la jeune fille. Il s'arrêta un instant, gêné, mal à l'aise.

—Tu as beau dire, ce sont les yeux de Ginevra !... fit-il à voix basse en se penchant vers Carados qui l'avait rejoint.

—Mais puisque je t'assure que ce n'est pas la même expression ! affirma Carados moins convaincu au fond qu'il n'en avait l'air.

—Pardieu ! celle-là n'est pas assez furieuse pour se précipiter sur toi et enfoncer ses ongles dans ton cou... comme l'autre... Mais puisque nous devons agir délicatement, nous allons prendre certaines petites précautions. C'est l'ordre du maître.

—Oh ! rien à craindre, répliqua Carados, nous sommes en force et si la petite voulait faire une scène dégréable, le dénouement ne serait pas long.

Et M. de Pourfendrac désignait du geste la fenêtre et la porte, où se tenaient modestement dans l'ombre, curieux et muets, deux groupes respectables d'humbles acolytes. Raguibus haussa dédaigneusement les épaules.

— Carados, mon ami, dit-il sentencieusement, tu ne songes qu'à la brutalité. Fi ! que c'est mesquin ! Des hommes comme nous doivent réussir sans violence. Le beau mérite en cela ! Tout coupe-jarret pourrait en faire autant. Regarde-moi plutôt et savoure mon éloquence,

Et tandis que Carados faisait une laide grimace, Raguibus reprenait sa marche en se tapant dans son manteau et en faisant sonner ses éperons.

— Que voulez-vous ? lui cria Maguelonne, avec un geste de dégoût, sa lèvre gonflée avec une expression méprisante et son regard empreint d'une fierté dédaigneuse.

Tout simplement, dit Raguibus avec une sourde colère qui malgré lui perçait dans son accent, dire quelques mots à ce respectable aubergiste.

— A moi ! . . . s'écria Cocquenpot en allongeant sa grosse tête décomposée par l'épouvante, entre les deux femmes serrées devant lui.

— Mon Dieu oui ! à vous ! reprit Raguibus d'un air engageant.

En prononçant ces paroles, Raguibus s'était approché du malheureux Cocquenpot dont la tête seule apparaissait derrière Mathurine et Maguelonne. Alors redressant sa haute taille, la tête droite, le geste tragique, la voix caverneuse :

— Je viens de la part du maître ! dit-il lentement.

Et il mettait sous les yeux de l'aubergiste un poignard qui n'avait plus qu'un tronçon de lame après la poignée. L'effet fut terrible. Cocquenpot tomba à genoux sans pouvoir articuler un son, tandis que Mathurine, gémissante, éplorée, se jetait dans les bras de Maguelonne. Un large sourire s'épanouit sur le visage osseux de Raguibus ; le misérable souffrait intérieurement de l'épouvante que ses paroles habilement ménagées avaient jetée dans cette malheureuse famille. C'était lui qui dominait la situation, et il se trouvait orgueilleusement satisfait de son rôle.

Il jeta devant Cocquenpot la lame brisée du poignard en lui disant avec une certitude absolue :

— Donnez-vous donc la peine, monsieur l'aubergiste, de vérifier si le tronçon que vous possédez s'adapte bien avec celui-ci.

Mais Cocquenpot avait perdu la tête, ses mains tremblaient, et il fouillait dans toutes ses poches sans parvenir à trouver la lame rompue que depuis quinze ans il portait toujours sur lui, enveloppée dans un étui de cuir qu'il avait ajouté lui-même.

— Grâce ! . . . pitié ! . . . murmurait-il d'une voix entrecoupée, ne l'emenez pas. Ce serait horrible, j'en mourrais de douleur !

— Allons, dépêchons ! c'est trop de temps perdu, dit méchamment Carados qui s'était approché.

Enfin Cocquenpot réussit à retirer de son justaucorps ce qu'il cherchait. Il ramassa toujours en tremblant, le tronçon jeté à terre par Raguibus et il essaya de rejoindre les deux extrémités. Mais sa frayeur était si grande qu'il n'y parvint pas.

— Je ne peux pas ! . . . s'écriait-il douloureusement ; vous voyez bien messeigneurs que je ne peux pas,

Raguibus et Carados riaient et se moquaient des terreurs du pauvre vieux. Soudain Maguelonne se précipita, elle prit des mains de Cocquenpot les deux moitiés du poignard et les rejoignit. Puis, désespérée, elle les laissa retomber à terre. C'était bien la même lame. Ainsi donc, l'heure fatale que Cocquenpot redoutait tant venait de sonner. Cet homme mystérieux, ce maître qui courbait sous sa volonté implacable tous les malheureux que le hasard jetait sur sa route, allait donc ressaisir l'enfant confié aux soins honnêtes, à la tendresse de ces braves gens. Dans quel but ? Pour quels sombres projets ? C'était cet avenir menaçant qui se dressait devant la pensée de la jeune fille. C'était cet arrachement cruel qui torturerait et qui épouvantait cette pauvre mère et ce pauvre père adoptifs, tous deux simples, bons, aimants, dévoués . . .

Mais Carados commençait à trouver que la situation ne se dénouait pas assez vite. Partisan des moyens énergiques, il n'avait cédé à Raguibus l'honneur d'agir à sa fantaisie qu'avec une certaine mauvaise humeur.

— Allons, l'aubergiste, dit-il rudement, toutes ces désolations-là sont finies, je pense. Nous sommes en règle, vous n'avez rien à dire, donc nous emmenons la demoiselle. Il n'y a pas besoin de tant de discours, et ce n'est pas plus difficile que ça.

— Pourquoi m'emmenez-vous ? Quels sont vos droits. Qui vous les a transmis ?

— Est-ce que ça me regarde ! répondit brutalement Carados en détournant les yeux.  
Et puis mort dious ! si nous n'avons pas d'autres droits, nous en avons toujours au moins un : celui de la force !

— Lâche ! s'écria la jeune fille.

Carados eut un rugissement de colère.

— Oh ! oh : la belle ! pas d'injures s'il vous plaît, car vous pourriez fort bien vous repentir. Pas tant d'explications et de simagrées, il faut nous suivre.

— Eh bien ! non, dit résolument Maguelonne, je ne veux pas.

— Non, elle ne nous quittera pas, reprit Mathurine. C'est mon enfant à moi. Il y a quinze ans que je suis sa mère. Nul n'a sur elle de droits plus sacrés que les miens. Vous ne l'arracherez pas de mes bras.

Et elle avait saisi Maguelonne d'une étreinte convulsive. Cocquenpot lui même, au suprême instant, sentit tout son sang lui monter au cœur. Avec l'énergie furieuse d'une femme qui donne une minute de fièvre, il s'était redressé en serrant les poings.

— Que l'on fasse de moi ce que l'on voudra, s'écria-t-il, mais je ne me séparerai pas de Maguelonne.

Ettous les trois réunis dans un groupe touchant confondaient leurs larmes et leurs baisers.

— Holà ! vous autres, commanda Carados en se tournant successivement vers la droite et vers la porte. C'est à vous de terminer au plus vite toute cette comédie. Il n'y a rien d'agaçant et de stupide comme ces scènes larmoyantes qui n'en finissent plus. Saisissez-moi la belle et partons.

A sa voix, les hommes groupés aux deux issues de la chambre s'élançèrent en même temps dans l'intérieur.

— Non, non, non ! . . . s'écria Maguelonne en les voyant arriver prêts à exécuter l'ordre de Carados, je ne veux pas que ces hommes me touchent. Je me tuerais plutôt. Attendez, je vais vous suivre.

La pauvre enfant se tordait les mains. C'était fini. Plus aucune espérance. Ces hommes allaient l'entraîner . . .

— Halte-là ! commanda Raguibus qui avait assisté à toute cette scène sans mot dire, regardant du coin de l'œil son noble ami Carados avec une pitié dédaigneuse. Halte-là ! mes maîtres ? c'est assez de la menace. Pas de violence et revenons à mon principe. Voyez, voyez, ma charmante demoiselle, continua-t-il en s'adressant à Maguelonne, qu'il faut que vous résigner à nous suivre. Rassurez-vous, d'après les ordres que nous avons reçus, nous aurons pour votre gentille personne tous les ménagements, toutes les attentions que nous ne voulons être et nous ne serons que vos très humbles cavaliers-servants, heureux si un regard, un sourire daigne nous témoigner . . .

— Assez, interrompit Maguelonne avec hauteur. Je vous suivrai. Mais laissez-moi prendre quelques souvenirs et embrasser une dernière fois mon père et ma mère.

— Oh ! mademoiselle, fit Raguibus en faisant son plus beau sourire qui était une fois de plus une laide grimace, prenez et embrassez. Nous sommes à vos ordres . . . pourvu que ça ne dure pas trop longtemps, car je vous ferai humblement remarquer que nous devrions être déjà partis.

Maguelonne ne répondit pas, mais fière comme une reine elle avait été ouvrir un petit coffret et en avait tiré successivement : un médaillon donné par sa mère Mathurine, un bracelet en or, présent magnifique d'Annibal à l'époque où elle était que présumée de ses douze ans ; puis au fond, elle saisit une petite dague mignonne mais solide, et la cacha vivement dans son corsage.

Alors, courageuse et calme, elle revint vers Mathurine et Cocquenpot qui se désolaient et pleuraient à chaudes larmes. Elle les tint longtemps embrassés, puisant dans cette étreinte dernière de la force et du courage pour les épreuves à venir.

— Adieu ? . . . Maguelonne ! adieu ! . . . ma fille chérie ! . . . sanglotaient les deux infortunés en la retenant dans leurs bras.

— Non, au revoir ! . . . dit Maguelonne avec fermeté.

— Et elle s'arracha des bras de Mathurine et de Cocquenpot qui la retenaient encore avec la sublime inconscience de leur désespoir et de leur amour.

Si mademoiselle veut bien me suivre, reprit Raguibus de son ton hypocrite, je serai particulièrement heureux de lui montrer le chemin.

Elle ne répondit rien, Maguelonne, jeta sa mante sur ses épaules et suivit le misérable. Casse se mit gravement en marche derrière elle. Avant de passer la porte, Maguelonne prit de la main un dernier baiser à ses vieux parents. Ils voulurent accompagner jusqu'à la fin cette enfant, toute leur joie, toute leur vie, que les deux bandits arrachaient de leur tendresse, Mais Carados se retourna, fronça terriblement ses sourcils touffus et cria d'un ton rude :

Restez-ici, vous autres. Il ne faut plus de criaileries maintenant. Tout le monde en va-t-en. Je vous défends de nous suivre.

Elle s'arrêtèrent pétrifiés, n'ayant plus la force d'avoir une volonté, l'âme déchirée, le sang s'échappant... Maguelonne, en sortant de l'auberge, fut saisie d'une angoisse inexprimable. Un instant elle se sentit défaillir ; mais elle appela à elle tout son courage, vainquit son orgueil, et elle marcha sans donner sa faiblesse en spectacle aux misérables qui l'entouraient. Raguibus la conduisit vers une litière que quatre hommes tenaient sur le bord de la route. Il lui offrit galamment la main pour monter, en lui disant :

La route n'est pas très longue, mademoiselle, mais vous serez mieux seule dans cette litière qu'au milieu de nous sur la route. Par conséquent daignez monter.

Maguelonne lui fit signe de s'écarter. Il se retourna, ne comprenant pas ce qu'elle voulait dire. Aussitôt Maguelonne s'élança dans la litière, en évitant le bras que M. le chevalier de Brisemolle étendait pour qu'elle s'y appuyât.

« Petite péronnelle ! grommela Raguibus en donnant l'ordre de partir.

Maguelonne dans l'ombre, seule, la main sur sa bouche pour comprimer ses sanglots, essayait de couler silencieusement les larmes qu'elle avait retenues jusqu'alors par un effort héroïque de volonté.

#### XVIII—RAOUL DE TAVERLY PERD LA TETE.

« Allons-nous-en Biscotte, ma mie ! » s'était écrié Raoul de Taverly en s'éloignant de la mare de Franchard, après avoir assisté, bien malgré lui, au dépouillement du cadavre de M. de Cayrol par Orlando.

Il n'avait pas conscience que la sécurité était devenue immobile, la lueur rapide des éclairs ne sillonnait plus les ténèbres ; une pluie torrentielle déchargeait avec lenteur les gros nuages noirs qui avaient paru s'étendre sur tout le ciel. Raoul laissa la bride sur le cou de l'intelligente bête, se précipitant à cet instinct des animaux qui leur permet de retrouver le gîte à travers mille obstacles.

Une fois de plus le résultat montra qu'il avait raison, car la jument prit bientôt un allongé qui prouvait d'excellentes intentions.

Les sentiers étaient enfin sortis du dédale inextricable des sentiers. Les roches avaient disparu, ils suivaient une route assez large sous les grands bois. La pluie ne tombait plus aussi violemment et les déchirures qui s'étaient faites dans les nuages laissaient passer quelques rayons de pâle lumière. Raoul commençait à distinguer les objets autour de lui. Biscotte courait toujours avec une ardeur dont son maître augurait bien. Évidemment elle avait compris son but, l'intelligente bête, et ce courage, cette bonne volonté, cette précipitation, signifiaient évidemment que Biscotte tenait beaucoup à ne pas passer la nuit en forêt et elle flairait une écurie à distance.

A certains arbres, certains croisements de route, certains sites déjà vus, Raoul commençait à reconnaître qu'il avait déjà passé par là. Il faisait un peu plus clair, l'orage se dissipait lentement, il pouvait être huit ou neuf heures du soir, et, dans une portion du ciel éclairée, quelques étoiles apparaissaient. Le jeune homme reconnaissait de plus en plus sa route ; enfin à une bonne sainte Vierge installée dans le tronc d'un vieux chêne—il s'était fait là quelque miracle oublié—Raoul se reconnut tout à fait.

—Mais Biscotte, s'écria-t-il, tu nous ramènes à l'auberge de la *Belle-Hôtesse*.

Biscotte ne répondit pas, mais elle passa du trot au galop, témoignant par cette accélération que c'était bien en effet vers l'auberge de maître Cocquenpot qu'elle se dirigeait, et que l'écurie d'Annibal ainsi que son avoine avaient pour elle une attraction irrésistible.

—Ce n'est pas mal raisonné, Biscotte ma mie, continua Raoul en la flattant de la

main. Tu as admirablement retrouvé la route déjà parcourue. Eh bien ! moi j'ai été fort embarrassé d'en faire autant. Ce que c'est tout de même que l'orgueil !

Et il excita légèrement de l'éperon la vaillante bête qui partit à fond de train.

Lorsque Raoul de Taverly eut enfin rejoint la grande route, il passa au galop d'une troupe d'hommes silencieux et armés qui escortaient une litière. Il n'y eut aucune attention. Il avait bien d'autres choses en tête.

Que se fût-il passé, s'il eût aperçu, au fond de cette litière bien close, Maguelonne Carados et Raguius conduisant au château de Saint-Louis ? Sans doute quelque combat terrible, quelque lutte géante d'un seul contre dix, mais certes, Raoul de Taverly eût essayé d'arracher la jeune fille à ses ravisseurs. Cependant il continuait sa route, bientôt il s'arrêtait devant la porte de l'auberge de la *Belle-Hôtresse*. Il attendit quelques minutes qu'un valet ou qu'une servante vint lui prendre son cheval.

— Holà, quelqu'un ! cria-t-il à plusieurs reprises ; — mais pas de réponse.

— Que veut dire ceci ? se demanda-t-il impatient.

Alors, il descendit de cheval, l'attacha provisoirement aux barreaux du perron et pénétra dans la grande salle de l'auberge. Elle était déserte, silencieuse, sans lumière.

— Que diable s'est-il passé ? C'est étrange ! se disait-il en cherchant de tous côtés, mais il n'apercevait pas quelque figure humaine.

Il eut l'idée d'entrer dans la cuisine. Il aperçut au fond une masse confuse de vaisselle émanant de vagues lamentations. Se dirigeant vers cet endroit, il reconnut que cette masse indécise dans l'obscurité était formée des deux marmitons, des trois servantes et du palefrenier de Cocquenpot. Tremblants de peur, les malheureux s'étaient réfugiés dans ce renforcement obscur et n'osaient pas en sortir.

— Que faites-vous ici ? Pourquoi ne répondez-vous pas ? demanda Raoul étonné.

Il y eut dans l'ombre un concert incohérent de supplications, des plaintes et des sanglots. Taverly, pressentant quelque malheur, voulut être renseigné au plus tôt, alors saisissant l'un des pauvres diables par les épaules il le tira au milieu de la cuisine. C'était le palefrenier.

— Grâce !... Pitié !... murmurait le malheureux en se débattant faiblement.

— Allons, rassure-toi, lui dit Raoul avec douceur.

Le palefrenier ouvrit timidement les yeux.

— Vous n'en êtes donc pas ?... demanda-t-il en tremblant moins fort.

— De qui veux-tu parler ?... interrogea avidement Taverly.

— ... Ceux qui nous ont fait si peur !...

— Mais qui donc ?

— Je ne sais... Ceux... qui ont emmené Maguelonne !...

— Maguelonne !... Emmené Maguelonne !... s'écria Raoul en le secouant.

— Hélas ! gémit le pauvre diable pas trop rassuré, ils sont venus une bande de doucement... en traitres !... Les deux maigres si mal habillés qui se sont battus deux fois ici et puis qui ont tant mangé après, eh bien ! ces deux grands-là, c'étaient les deux seuls, ils ont aujourd'hui de beaux habillements...

— Mais qu'importe ! Maguelonne ? parle-moi de Maguelonne.

— La demoiselle était là-haut dans sa chambre. Ils sont entrés les uns par la porte, les autres par la fenêtre. Ça été long. Plus d'une demi-heure. Nous entendions le bruit et la maîtresse qui pleuraient. Enfin ils sont descendus avec Maguelonne et ils ont parti...

— Où ? Dans quelle direction ?

— Dam ! je ne sais pas. Nous nous étions réfugiés dans la cuisine. Il en est resté quatre qui nous ont poussés dans le coin au fond, en nous disant que, si nous bouleversons d'ici demain matin, ils nous feraient pendre sans pitié. Aussi nous n'avons pas bouleversonné.

— Et ton maître, l'aubergiste, où est-il ?

— Là-haut, monseigneur, dans la chambre de la demoiselle, avec dame Mathurine. Elle ne bouge pas non plus.

Raoul de Taverly abandonna le palefrenier qui retourna consciencieusement reprendre sa place, et sortit de la cuisine en toute hâte. Mille pensées bourdonnaient dans sa tête, des images confuses se heurtaient dans son esprit et une crainte terrible lui serrait le cœur. En tâtonnant dans l'obscurité, il trouva les premières marches de l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur et il escalada les degrés avec une impatience fébrile.

chambre de Maguelonne était toute grande ouverte. Une lumière y brillait. Le reste était obscur. Taverly entra brusquement. Au milieu de la chambre, sur le plancher, Mathurine sanglotait et priait. Annibal, affaissé sur la table, les yeux, remuait les lèvres sans pouvoir articuler un son. Sa respiration était à gorge sèche et le pauvre vieux, sans force, sans énergie, sans volonté, sans âme, se mit tout près d'étouffer.

Il marcha jusqu'auprès du malheureux aubergiste, le toucha légèrement de la main et le tira de sa torpeur.

— Maguelonne ?... demanda-t-il en voyant les yeux de Cocquenpot se fixer lentement

sur elle... murmura l'aubergiste avec une expression navrante.

— Où est partie !... mais qui l'a emmenée ?

— Où ?... des misérables !...

— Mais vous les avez laissés faire ? Oh ! si j'avais été là !...

— Dieu !... je ne sais pas me battre moi. Ils étaient dix. Et puis que pouvais-je

faire ? C'est le maître qui a donné l'ordre de nous la reprendre.

— Maître !... l'ordre !... la reprendre !... exclama Raoul étrangement surpris.

— Maguelonne n'était donc pas votre fille ?

— Non !... mais qu'importe si nous l'aimions plus encore !... sanglota Cocquenpot.

— Quelle si belle, si douce, si joyeuse ! Tout le monde l'admirait.

— Cette révélation soudaine, un jet de lumière traversa l'esprit de Raoul. Un immen-

se mystère se dévoilait tout à coup. Il eut vaguement conscience d'un drame mystérieux

qui se passait que Maguelonne, frêle, douce, ignorante, se trouvait enveloppée dans le

voile de la haine des billons des haines furieuses et des vengeances inassouvies, lui arracha un cri de

— Mais dites-moi donc, s'écria-t-il, dites-moi donc où ces misérables l'ont conduite. Je

pourrai peut-être et je l'arracherai d'entre leurs mains.

— Oui, monseigneur, dit Mathurine en saisissant la main de Raoul et en la cou-

vrant de larmes et de baisers, sauvez-la, ramenez-la.

— Cocquenpot secouait désespérément la tête :

— Mais ! c'est impossible. Elle est perdue, gémissait-il, c'est lui... le maître... le

maître !... quel est cet homme ? interrompit Raoul avec fureur, et je jure que je le tuerai !

— Dans quel cas, monseigneur, fit doucement Mathurine, vous l'aimez donc aussi, notre enfant, se déjà

perdue, notre Maguelonne !... fer main-

— Bien ! oui, je l'aime... cria Raoul, je l'aime !... et vos paroles, vos réticences, nier rôtis-

souffrir mille fois. Voyons, ayez confiance. Nous sommes frappés ensemble, aisse qui

est noble, je le suis, je suis le vicomte de Taverly. S'il y a sur cette enfant, un

crime affreux, quelque secret terrible dites-moi tout. Nous avons même intérêt, quartier de

à tout, même cœur. Il me faut Maguelonne, vous aussi. Fût-elle entre les griffes, grimper la

de la main, je la veux, je l'aurai. Mais éclairez-moi, dites-moi tout ce que vous savez. s l'âtre.

— dit Mathurine avec résolution. Maintenant on ne peut plus rien sur nous. Les se

nos souffrances et la mort, m'effrayaient moins que la crainte de perdre notre fille tous

— Puisqu'ils nous l'ont volée de force, traitreusement, la nuit, rien ne m'arrête ant

et n'arrête pas. courageusement, elle instruisit le jeune gentilhomme de tout ce qu'elle savait sur

Maguelonne, reproduisant à peu près le récit que Cocquenpot avait fait à la jeune fille,

comme auparavant.

— Mais ! monseigneur, je vous en supplie, ajouta-t-elle, sauvez-la. Je ne sais pas quels

crimes horribles desseins, mais j'ai peur... Je meurs d'angoisses et je n'ai même plus

besoin de prier le Seigneur d'écarter de son front tout le mal qu'on veut lui faire.

— Elle était si bien ici, monsieur le vicomte, supplia Cocquenpot ; elle s'y plaisait

comme si vous saviez comme elle riait, comme elle courait, comme elle chantait. Là-bas

comme elle se désespère... vit

— Elle étreignait furieusement la poignée de son épée. Dans cette soirée funeste, le

maître semblait s'acharner après lui : après la scène horrible de la mare de Franchard,

le maître de Maguelonne ! Il fut quelques instants sans prononcer une parole, som-

meillement serrées, sentant toute son indignation lui monter au cœur.

— Où courir ? qui frapper ?



—Vous n'avez donc nulle indication sur l'endroit où ces bandits demandèrent en cherchant à reprendre un peu de calme.

—Non, répondit Cocquenpot, il m'avait fait tant de menaces, chercher à découvrir...

—Je sais, moi, reprit Mathurine, que ce Landry, celui qui vient toujours du côté de Fontainebleau, puis, tout à l'heure, j'ai entendu par là.

Raoul était atterré, la tête baissée, il essayait de penser. Puis prenant une

—Pas d'hésitation, dit-il, il faut agir rapidement. Me lancer à leur poursuite de les atteindre et reconquérir Maguelonne à la pointe de mon épée, oh ! je voudrais faire cela. Mais ils sont loin maintenant... Non, plutôt, ils sont arrivés. Ils n'avaient pas de chevaux, donc ils conduisaient Maguelonne à peu de distance, dans quelque retraite sombre, mystérieuse, inconnue... Si je connaissais le pays, je me douterais peut-être.

—Ah ! fit-il, tout à coup, cette femme qui m'a supplié sur mon père et sur ma mère de veiller sur Maguelonne, cette femme étrange doit savoir. Elle était émue, elle pleurait en tenant la jeune fille dans ses bras ; puis cette longue conversation... Non, je ne me trompe pas, elle doit voir clair dans tout ce drame. Le dépouillement du pendu par Orlando, l'enlèvement de Maguelonne ont sans doute entre eux quelque lien terrible. Je vais me rendre près d'elle et il faudra bien qu'elle me dise tout.

Il s'arrêta aussitôt : comment la trouver ? tout d'un coup son front s'éclaircit, il avait trouvé. Il s'était rappelé que lorsque, portant dans ses bras Maguelonne évanouie, il avait été arrêté devant la grotte par les quatre grands chiens, il y avait là un homme qui les fit taire et dont il avait entendu prononcer le nom. C'était ce nom qu'il voulait se rappeler. Et il fouillait dans son souvenir de toute la puissance de sa volonté.

—Roland ! s'écria-t-il enfin, c'est Roland !  
—Vous connaissez dans ce pays un homme qui s'appelle Roland ? demanda-t-il à Cocquenpot.

—Oui, répondit celui-ci, c'est un grand jeune homme, rude, sauvage, qui a toujours derrière lui quatre grands chiens féroces.

—C'est cela même, fit Raoul avidement.

Il vint assez souvent à l'auberge, reprit à son tour Mathurine étonnée de ce brusquement, croyait-elle, dans la pensée du vicomte de Taverly.

—Savez-vous où est sa demeure, où je pourrais le trouver à l'instant même ? interro-

—Je n'en sais rien, dit Raoul.

—Il habite le village des Hautes-Loges. Une maison isolée en bordure de la forêt. Le sentier qui débouche sur la grande route en face l'auberge, c'est par là qu'il faut aller.

—En, merci, fit Raoul en se dirigeant précipitamment vers la porte.

—Douce Maguelonne ? gémit Mathurine en le retenant par son manteau : vous nous avez promis...

—De la sauver, oui, répondit gravement Raoul en se retournant. Avec l'aide de Dieu et de mon épée, je vous la ramènerai, je vous le jure.

Alors tendant vers lui leurs mains reconnaissantes, le pauvre père et la pauvre mère se cruellement frappés, s'écrièrent avec une ardente espérance.

—Le ciel vous entende et nous protège, monseigneur : soyez béni !

## XIX—LES BRACONNIERS

Raoul de Taverly sortit hâtivement de l'auberge et vint détacher Biscotte qui attendait avec une douce patience devant le perron de Cocquenpot. Elle croyait enfin, la bonne bête, qu'on allait la conduire à cette écurie tant méritée, mais Raoul sauta vivement en selle et lui fit prendre le chemin indiqué par Cocquenpot. La route était sablonneuse, très douce à la marche et Biscotte allait vite. Dans le ciel tout à fait éclairci, la lune glissait lentement ; toutes les étoiles s'étaient successivement allumées, seules de larges flaques d'eau, des branches brisées, témoignaient que, quelques heures auparavant, l'orage avait ployé de son souffle terrible toute cette forêt maintenant immobile et calme sous les molles clartés qui l'enveloppaient tout entière. En moins d'une demi-heure, Ta-

porte de laï, j'aurais  
toujours. . . humain !  
à genoux m.  
les yeux sup à côté  
sifflante, sy fit pas  
espoir, etc.

Raoul mme, que  
main pouque com-

—Mag Taverly

verly arriva à la lisière du bois, et chercha tout d'abord la petite maison indiquée par Cocquenpot.

Elle s'élevait en effet à trois cents pas de la forêt, et le jeune vicomte, aussitôt sorti du bois, aperçut nettement ses hauts pignons aigus, et la couverture de chaume dont la goutte descendait à peine à trois pieds du sol. Le terrain inculte qui l'entourait était enclos d'une haie, avec palissade de pieux et porte à claire-voie pour l'entrée de la clôture.

La cheminée fumait joyeusement, et une lueur rougeâtre sortait par les deux seules ouvertures toutes grandes ouvertes, l'unique fenêtre et la porte. En approchant plus près, Raoul entendit un grand bruit de voix, des chants et des chocs de verres.

Tous ce tapage le rassura, car il craignait que ce Roland qu'il voulait trouver à tout prix ne fût en forêt, comme la nuit où il l'avait rencontré en compagnie d'Orlando.

Au moment où il touchait à la porte d'entrée, il vit soudain bondir hors de la maison avec des grognements de menace, les quatre grands chiens, Grand-Croc, Lupus, Demonios et l'Étrangleur. Ils vinrent appuyer leurs pattes sur l'une des traverses de la palissade et passer leurs gueules à travers les barreaux. Raoul comprit qu'il serait téméraire de pénétrer dans l'enclos pourvu de pareils gardiens, aussi sans descendre de cheval, il appela à haute voix :

— Roland !

Aussitôt un homme parut sur le seuil de la porte.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il en regardant le cavalier.

— Moi, répondit Raoul, je viens vous demander un service.

— Entrez, répondit Roland, jamais on n'a refusé un service à personne ici. Entrez !

Et, sur cette double invitation, il siffla les chiens qui se retirèrent de suite ne s'occupant plus du visiteur nocturne accepté par le maître, puis sans plus de façons, il rentra dans sa demeure.

Le jeune gentilhomme étonné de cette hospitalité laconique et fière, sauta à bas de son cheval et l'attacha après la palissade. Biscotte se mit à rogner mélancoliquement les jeunes pousses de la haie, du bout des dents, en manière de consolation, pendant que Raoul poussait la porte à claire-voie, traversait l'enclos et se présentait à l'entrée de la maison du braconnier. Là, il s'arrêta un instant, surpris, impressionné par le spectacle pittoresque qui s'offrait à ses yeux.

La maison de Roland, comme la plupart des maisons des paysans à cette époque, n'avait qu'une seule pièce d'environ trente pieds carrés. Au fond, une large cheminée dans laquelle un grand feu clair crépitait et étincelait au-dessus d'un gros tas de braise déjà formé. Devant ce braisier gigantesque, traversé de part en part d'une pique de fer maintenue par deux anneaux scellés dans chacun des jambages, une moitié de sanglier rôtissait tout entière. Une rangée d'écuelles servaient de lèche-frite. Toute la graisse qui tombait à mesure se recueillait dans une large rigole luisante au milieu des cendres.

Un grand chaudron, armé d'un épieu, était chargé de faire tourner l'immense quartier de viande. Allons, air de la pique. Il avait encore pour mission d'empêcher de s'enflammer la graisse qui remplissait à moitié les écuelles et qui s'était répandue dans l'âtre. C'était le plus difficile de sa besogne. Il fallait le voir, lorsqu'une traînée de flammes se développaient dans les écuelles alignées, se précipiter en bancalant et souffler de tous ses poumons sur les longues flammèches blanches qui se rabattaient soudain en lui léchant la figure. Alors, il se retirait avec un juron, prenait une à une toutes les écuelles, allait les éteindre au milieu de la maison, et ne les rapportait que lorsqu'elles étaient suffisamment refroidies.

Une longue table, qui tenait presque toute la longueur de cette pièce unique, avec ses deux bancs assortis ; un lit de sangle dans un coin ; un vieux dressoir garni de quelques assiettes fêlées, ébréchées ; deux ou trois escabelles qui boitaient sur leurs pieds tortus et c'était là tout le mobilier du braconnier Roland.

Sur la table, huit gobelets entouraient un pichet au ventre rebondi. Chacun de ces gobelets appartenait à l'un de ces hardis compagnons qui avaient si gentiment pendu ce pauvre M. de Cayrol au chêne de Franchard. Mastoc racontait à Jehan l'Enterreur comment il avait étouffé un loup, une nuit de grande neige, dans une petite grotte où il se réfugiait quand il avait trop froid à l'affût. Bel-Hibou, Frappe-Abord et Boule-de-Suif, avaient entr'eux une discussion fort violente sur la meilleure manière d'apprendre à parler aux corneilles. Quant à Verdavoine qui était chantre à l'église les dimanches, jours de fête, d'enterrement et de mariage, il tenait son verre d'une main, de l'autre

l'anse du pichet, et tout en se versant à boire, il chantait en faux bourdon un Kyrie Eleison interminable.

Roland, debout, à l'extrémité de la table, attendait l'entrée du visiteur imprévu qui lui demandait un service.

Voyant que Raoul de Taverly s'était arrêté sur le seuil de la porte et regardait curieusement cet intérieur bizarre.

— Entrez donc, lui dit-il

Raoul s'avança jusqu'auprès de lui.

— C'est vous qui êtes Roland ? demanda Raoul en fixant sur le braconnier son regard interrogateur.

— Oui. Que voulez-vous ?

— Un service, je vous l'ai déjà dit.

— Parlez, je suis prêt.

— Ce que j'ai à vous dire est assez important pour que je ne puisse parler devant tous ces hommes

— Oh ! ne vous occupez pas d'eux ; ils ont à boire, par conséquent ne voient que leurs gobelets et crient tellement fort qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes ; ce n'est pas pour écouter les autres. Venez.

Et Roland ramassa deux escabelles qui gisaient les jambes en l'air et vint les installer au coin de la cheminée.

— Saut-riote, dit-il au rôtiiseur, va-t'en vider ton gobelet avec les autres. Te voilà rouge comme un coquelicot et tout en nâge.

— Ma foi ! Roland, fit le bancal en s'épongeant le front avec sa manche, j'en ai grand besoin, et je gagerais que Verdavoine est en avance sur moi d'au moins dix rasades.

— Eh bien ! rattrappe-le ; tu as le temps, car je sens à l'odeur que ta besogne est terminée.

— N'est-ce pas bien travaillé ! reprit le bancal avec orgueil. Et comme c'est doré partout !

— Raison de plus pour te récompenser par l'absorption de quelques bons gobelets de vin frais.

Roland s'assit sur une des escabelles, et montrant l'autre au jeune vicomte :

— Causons, dit-il.

Raoul de Taverly se pencha à côté du braconnier.

— Voici ce que je voudrais de vous, commença-t-il. Hier soir, je vous ai rencontré en compagnie d'Orlando devant l'entrée d'une grotte...

Roland à ces premières paroles jeta un regard de défiance sur le jeune homme, mais il vit dans ses yeux tant de franchise, tant de loyauté, que cette première impression se dissipa aussitôt.

— Ah ! c'était vous qui réclamiez du secours pour une jeune fille évanouie ?

— C'était moi.

— Continuez.

Raoul raconta en quelques mots ce qui s'était passé dans l'intérieur de la grotte.

Roland, son regard clair fixé sur lui, observait attentivement.

— Mais que m'importe tout ceci ? dit-il lorsque Taverly eut achevé.

— Je veux que vous soyez convaincu de la sincérité de mes intentions. Je suis étranger au pays, j'arrive de la Navarre et il faut à tout prix que vous ayez confiance en moi.

— J'écoute alors.

— Cette jeune fille, continua Raoul, c'était Maguelonne, la Belle-Hôtesse !

— Hein ? s'écria le braconnier en tréssillant, vous dites ?

— Je répète que c'était Maguelonne, la Belle-Hôtesse, puisqu'on l'a surnommée ainsi.

— Et comment Maguelonne, la petite Maguelonne se trouvait-elle évanouie dans vos bras à cette heure de la nuit ? demanda Roland d'un ton brusque, presque avec menace.

A cette interrogation faite brutalement Raoul fronça les sourcils ; il fut sur le point de répondre avec hauteur ; mais s'il froissait cet homme, c'en était fait de tous ses projets si laborieusement échafaudés. Il se contenta et reprit sans colère :

— Je venais d'arracher cette enfant à une mort certaine. Elle allait être dévorée par les flammes.

— Ah ! oui, fit Roland, l'incendie du Mont-Saint-Germain ; cela brûlait encore dans la matinée...

Puis il fut un instant pensif.

—Voyez-vous, monsieur, continua-t-il en relevant son regard, je suis un vieil ami de la petite Maguelonne. C'était moi, jadis, qui lui apportait des nichées d'oiseaux, de gros bouquets de fleurs des bois... Ah ! si je n'avais pas été si sauvage, si je n'avais pas tant aimé ma vie de luttés et de périls, peut être... mais bah ! cela n'a duré qu'un instant... Enfin, je ne suis toujours pas ce que vous désirez de moi.

En écoutant les paroles du braconnier, Raoul fut un moment inquiet ; mais presque aussitôt une expression de joie se répandit sur son visage.

—Ce soir, il y a une heure à peine, dit-il lentement, Maguelonne a été enlevée.

—Enlevée !... par qui ?... exclama Roland.

—Voilà ce que je ne sais pas, et ce que vous pouvez m'aider à trouver.

—Je suis tout à vous, que faut-il faire ? Ah ! l'on a enlevé Maguelonne. Mordieu ! nous la trouverons. Moi qui l'ai connue toute petite, je ne veux pas qu'il lui arrive malheur !

Raoul de Taverly, aidé par le hasard avait réussi dans cette première démarche. Il croyait rencontrer un indifférent et il avait trouvé un ami. Il s'appropriait donc à lui faire part de son projet, lorsque la grosse voix éraillée de Mastoc vint tout à coup l'interrompre :

—Dis donc, Roland, disait-il, te ne parais pas te douter que la bête est cuite à point. Nous sommes las de boire et nous avons besoin de plusieurs bonnes tranches chaudes pour nous remettre un peu et nous faire trouver le vin meilleur. Quand diable seras-tuprêt ?

—Ne vous occupez pas de moi, répondit Roland avec impatience, et laissez-moi faire mes affaires tranquillement.

—C'est bon, c'est bon, grommela Mastoc, on ne s'en mêle pas de tes affaires. Tu peux prendre à ton aise des mines de conspirateur, ça nous est bien égal. Moi je mange, j'ai une faim de loup.

—Nous aussi, s'écrièrent les autres. Allons voir si le Sauteriot n'a pas abimé le superbe morceau que nous avons eu l'imprudence de lui confier.

—Ah ! pour ça, s'écria le bancal en se dressant sur la pointe des pieds, on sait bien qu'on n'a pas à attendre d'autres compliments de vous.

—Allons, mon petit Sauteriot, fit Verdavoine en lui caressant le menton, ne te fâche pas. Nous faisons amende honorable devant tes gentils talents. Tu es le plus utile *bancal* de toute la chrétienté !

—Ce n'est pas comme toi, mauvaise cornemuse, répliqua Sauteriot en se rebiffant, car tu n'es bon qu'à hurler des chansons de messe !

—Cornemuse !... Chansons de messe !... rugit Verdavoine en montrant le poing au bancal.

—~~Vous~~ ~~de~~ ~~Le~~ ~~ria~~ ~~it~~ le Sauteriot de sa voix glapissante en lui présentant le bout avec lequel il avait tourné le sanglier autour de sa broche improvisée.

—Allons, assez !... firent les cinq autres en s'interposant et en les séparant.— pas de dispute après la bataille. L'ennemi est mort, cuit à point, mangeons-le.

Et ils entraînaient Verdavoine et le Sauteriot qui se regardaient toujours d'un mauvais œil.

Pendant ce colloque animé, Raoul de Taverly et Roland avaient gardé le silence.

—Sortons, dit tout à coup Roland, il nous sera désormais impossible de nous entendre ici. Il vous reste à me faire savoir ce que vous entendez faire pour sauver Maguelonne.

—Oui, sortons, reprit Raoul, car j'espère que vous allez m'accompagner.

Roland prit son bâton ferré, avala un grand verre de vin, après en avoir offert au gentilhomme qui s'inclina sans accepter, et ils sortirent tous deux.

## XX—LA LIONNE.

Roland avait conduit Raoul de Taverly sur la route.

—Eh bien ! demanda le braconnier, que comptez-vous faire ?

—Ce qu'il faut savoir d'abord, c'est par qui Maguelonne a été enlevée.

—N'avez-vous aucun doute ?

—Aucun. Il y a deux jours je ne pensais guère en entrant dans cette forêt que j'allais être entraîné dans toutes ces aventures.—Je ne peux pas connaître le lâche ennemi

—Et si au contraire, dit Roland, l'homme qui a commis ce rapt était un ami... trop ardent.

Raoul tressaillit et un éclair de menace brilla dans son regard.

—Il vient beaucoup de jeunes et superbes gentilshommes à l'auberge de la Belle-Hôtesse, Maguelonne est moqueuse et farouche, si l'un d'eux, exaspéré.

—Non, interrompit Raoul avec furie, je n'ai pas, je ne veux avoir aucun doute à cet égard. Il y a sur cette enfant une sombre vengeance dont il nous est impossible de percer le mystère. Mais j'ai la conviction profonde que cette femme de la grotte doit tout savoir. C'est elle qui nous désignera le ravisseur de Maguelonne.

—Vous désirez donc ?

—Que vous me conduisiez près de cette femme.

—C'est impossible.

—Pourtant j'ai déjà donné ma parole de gentilhomme !

Et moi, ma parole de braconnier. Je ne vous conduirai pas à cette grotte.

—Puisqu'elle-même m'y a fait pénétrer sur mon nom seul, puisqu'en me recommandant de veiller sur Maguelonne, elle a invoqué des souvenirs sacrés pour moi, elle sait qui je suis et que la pensée d'une trahison n'a jamais souillé l'âme d'un Taverly.

—Prenez garde, Roland, cette femme s'intéresse peut-être plus que vous ne croyez à la petite Maguelonne ; je vous ai parlé de ses larmes et de ses baisers lorsqu'elle tenait l'enfant dans ses bras ; prenez garde : car, si vous êtes cause de quelque malheur irréparable par votre refus, vous en porterez terriblement la peine.

—Pas de menaces, interrompit Roland, laissez-moi réfléchir.

—Soit, fit Raoul.

Et il attendit les bras croisés

—Au bout d'une minute de silence :

—Venez, dit simplement Roland.

—Oh ! enfin, s'écria le jeune homme avec joie.

—Malheur à vous, si vos intentions ne sont pas pures.

Raoul, blessé, eut un geste noble et hautain.

—Nous allons prendre un sentier qui coupe à travers bois pour aller plus vite, reprit aussitôt Roland. Par conséquent vous ne pouvez emmener votre cheval. Je vous conseille de l'attacher là-bas, sous ce hangar.

—Bien, répondit Taverly, mais hâtons-nous.

Et s'approchant de Biscotte qui les regardait avec inquiétude, il la détacha vivement d'après la palissade, la fit pénétrer dans l'enclos et la conduisit sous l'abri indiqué par Roland.—Celui-ci alla chercher une botte de paille et la jeta devant Biscotte. Puis ils s'éloignèrent tous deux, tandis que la jument peu satisfaite de l'écurie et du régal les regardait disparaître avec une mélancolique résignation.

—Vous emmenez donc vos chiens ! avait demandé Raoul en voyant Grand Croc et Demonios et l'Etrangleur se mettre gravement à la suite de leur maître.

—Ils ne me quittent jamais, répondit Roland. Partout où je vais, ils me suivent. Ce sont de braves et fidèles gardiens et avec eux je ne crains aucun piège, aucun espionnage.

En pénétrant sous bois, Roland abandonna la route par laquelle le gentilhomme était arrivé et prit un petit sentier à peine visible dans l'obscurité produite par les grands arbres.

—Puisque je vous montre le chemin, avait-il dit courtoisement, je passe le premier.

Raoul se mit à marcher derrière lui sans répondre. Il pensait à Maguelonne. A mesure que les heures s'écoulaient, son inquiétude devenait plus intense : il se demandait avec angoisse en quel lieu, dans quelles mains, se trouvait la jeune fille à cette heure de la nuit. Malgré lui sa marche s'accélérait, il avait la fièvre, il eût voulu courir, voler, et Roland qui marchait son grand pas de braconnier allait à son gré avec une désespérante lenteur.

Lupus et Demonios avaient pris les devants. Flairant les buissons, éclairant la route, ils précédaient leur maître d'une trentaine d'enjambées. Grand Croc et l'Etrangleur fermaient la marche.

Ils avaient quitté la maison depuis plus d'une heure et le braconnier ainsi que le gentilhomme n'avaient pas prononcé une parole. A un moment Roland se retourna vers le vicomte de Taverly et lui dit à mi-voix :

—Patience nous approchons.

Puis, quelques pas plus loin, il fit retourner en arrière les deux grands chiens Lupus et Demonios et se mit à siffler la première phrase d'une chanson orientale, au rythme étrange, saccadé au début, mais se terminant par une modulation lente et grave. A peine finissait-il que, dans la direction qu'ils suivaient, au loin encore, les premières mesures du même air se répétaient affaiblies par la distance. Ce n'était pas l'écho, car la modulation qui terminait la phrase musicale au lieu d'être faite sur les notes basses, fut exécutée suraiguë et perçante.

—C'est un signal ? demanda Raoul après avoir écouté.

—Oui, répondit Roland ; depuis qu'Orlando a cru apercevoir un espion rôdant autour de la grotte, les alentours sont surveillés et malheur aux curieux comme aux imprudents !

—Tout ceci est étrange, murmura Taverly ; pourquoi cette femme se cache-t-elle ainsi ? Que craint-elle ?

—Silence ! fit Roland de son ton rude. Ce n'est pas ici le lieu ni l'heure de parler de ces choses redoutables.

Ils firent encore plusieurs centaines de pas.

A un détour du sentier, ils aperçurent soudain un homme debout, une longue pique à la main, qui les attendait, immobile au milieu du passage.

—Demeurez un instant, je vous prie, dit Roland au jeune vicomte. Il faut que j'adresse quelques paroles à cet homme pour que nous puissions passer en paix.

—J'attends, répondit Raoul en s'arrêtant.

Le braconnier s'avança jusqu'au-dessus de l'homme qui battait silencieusement leur route. Puis, à voix basse, il prononça quelques mots dans une langue inconnue.

L'homme releva sa pique et répondit dans la même langue.

Alors Roland se tourna vers le vicomte de Taverly et lui fit signe d'approcher.

—Cet homme n'est pas un des nôtres ? demanda le veilleur nocturne.

—Non, répondit Roland.

—Vous répondez de lui devant la maîtresse ?

—Oui.

Et, sur cette affirmation, le veilleur quitta le sentier et disparut derrière une roche.

—La route est libre, avançons encore, dit Roland à Raoul de Taverly qui s'approchait.

Après une minute de marche, ils arrivèrent aux abords de la grotte qui servait de refuge à la Fosca. Un homme qui était assis à l'entrée du passage se leva à leur approche. Roland se fit reconnaître de la même manière que par le premier veilleur.

Puis, quand ce fut fait.

—Eh bien ! Michaël, dit-il, la maîtresse veille toujours ?

—Oui, et elle paraît fort joyeuse. Il y a un peu plus d'une heure qu'Orlando est dans un état impossible, trempé jusqu'aux os, l'air égaré, à peu près fou, car il murmure des paroles-incompréhensibles. Je crois qu'il apportait enfin ce que la maîtresse attend toute la journée avec tant d'impatience et d'anxiété.

—Alors le moment est bon pour lui annoncer une mauvaise nouvelle.

—Grave ? demanda Michaël.

—Peut-être.

—C'est cet étranger qui apporte la mauvaise nouvelle ?

—Oui, il est déjà connu de la maîtresse et j'ai cru devoir l'amener dans l'intérêt d'une malheureuse jeune fille et peut-être aussi. Mais nous verrons cela. Entrons d'abord.

Et Roland, suivi de Raoul de Taverly, se glissa dans le passage étroit qui conduisait à la grotte où vivait la Fosca. Derrière eux, Grand-Croc, Lupus, Demonios et l'Étranger s'avancèrent à la file.

Arrivés dans la première excavation, Roland dit au jeune gentilhomme :

—Il faut que j'annonce votre arrivée à la maîtresse. Attendez donc quelques instants.

Le vicomte fit un signe de tête affirmatif.

Roland pénétra dans la seconde grotte.

Fosca était assise dans son grand fauteuil et elle lisait avidement des papiers étalés sur la table. Dans un coin, Orlando se tenait immobile, la tête enfouie dans ses deux mains.

—Maîtresse, dit Roland, d'une voix humble et respectueuse, je vous amène Raoul de Taverly !..

— Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne ! s'écria Fosca en interrompant brusquement sa lecture. Il va me parler de Maguelonne.

— C'est cela même, répondit Roland, surpris de la passion avec laquelle la maîtresse avait accueilli ses paroles.

— Roland, demanda-t-elle encore, qu'est-il donc arrivé à Orlando ? Il paraît avoir en lui l'impression d'une grande terreur ; mais il m'a été impossible de lui arracher une parole.

— Je ne sais pas, maîtresse ; nous avons rencontré Orlando dans la forêt entre six et sept heures. Il paraissait soucieux, préoccupé, et nous quitta brusquement en nous disant que la nuit serait meilleure que la journée. Voilà tout.

— Eh bien ! moi, madame, je vais vous dire ce qui est arrivé à Orlando, ajouta une nouvelle voix.

C'était Raoul qui, ayant entendu Fosca s'écrier : " Oh ! qu'il vienne, qu'il vienne !" était entré tout aussitôt.

— Vous, M. de Taverly ? fit-elle surprise.

— Oui, madame, moi, reprit Raoul. Le hasard m'ayant conduit au moment de l'orage sur le bord d'une mare, au fond de la forêt, je ne sais dans quelle partie puisque j'étais complètement égaré, je vis, au-dessus de l'eau, un homme pendu à la branche d'un vieux chêne.

Roland tressaillit.

— C'est sans doute à la mare de Franchard, dit-il.

— J'ignore le nom de l'endroit où je me trouvais.

— Ce ne peut être que là, reprit Roland : un vieux chêne qui n'a plus qu'une seule branche horizontale presque à dix pieds au-dessus de l'eau.

— C'est cela même.

— Eh bien ! déclara Roland, la mort de ce gentilhomme, car c'en était un, est la punition de ceci.

Et il désignait avec un sauvage orgueil une trace rougeâtre sur son visage.

— Et ceci ?... interrogea Fosca.

— C'est l'empreinte d'une houssine. Cet homme m'avait cravaché, je l'ai fait pendre.

— Vous avez fait pendre un gentilhomme ! exclama Taverly avec indignation.

— Oui, monsieur le vicomte, il me fallait une réparation. En se battant avec un braconnier, ce noble eût terni son blason. J'ai fait appliquer la loi de la forêt : Malheur à ceux qui se mettent en travers de nos chasses ! Les autres l'ont pendu.

— Eh bien ! madame, continua Raoul de Taverly en détournant son regard de Roland, c'est ce cadavre qu'Orlando a volé. Je l'ai vu grimper sur l'arbre, ramper sur la branche et fouiller la poitrine du mort.

— C'est horrible ! murmura-t-elle.

— Ce qui est plus horrible encore, c'est le châtiment de cette profanation.

Et avec une impression de dégoût, fraîche encore. Il raconta le drame de la mare de Franchard.

— O mon Dieu ! s'écria Fosca avec épouvante, je comprends tout maintenant.

— Si cet Orlando, madame, continua sévèrement Raoul, a agi par vos ordres, je ne sais pas quel est votre but, mais les moyens sont criminels et effrayants.

— Ne vous hâtez pas de m'accuser, répondit-elle en fixant sur le jeune vicomte son regard profond et grave. Lorsque vous saurez tout, monsieur de Taverly, vous me plaindrez, mais vous ne me condamnerez pas.

Raoul s'inclina en murmurant :

— Je l'espère, madame.

— Vous veniez pour me parler de Maguelonne, continua-t-elle. Oh ! je vous en supplie, rassurez-moi ; depuis qu'elle est partie, je ne vis plus, une crainte terrible me torture.

— Hélas ! madame, répondit Raoul qui n'osait pas lui apprendre brusquement le rapt de Maguelonne, je venais vous annoncer un malheur.

— Un malheur ! s'écria-t-elle avec un tressaillement douloureux. Un malheur qui a frappé l'enfant ! Oh ! parlez, monsieur le vicomte, je vous en conjure.

Mais Raoul n'eut pas le temps de répondre : Michaël, l'homme qui veillait à l'entrée du passage, se précipita dans la grotte en s'écriant :

— Maîtresse, une troupe d'hommes armés est là dans le sentier à trois cents pas d'ici.

Leur chef, instruit je ne sais comment de votre présence ici, demande à avoir tien avec vous, il s'appelle le sieur de Monpelas, marquis de Sainte-Croix !

Fosca avait eu un cri terrible.

— Monpelas ! . . . Monpelas ici . . . et ses yeux flamboyaient et sa main crispée geste effrayant de menace.

— Que vient-il faire ? . . . Me braver en face ? . . . Insensé ! . . . Téméraire ! . . . Maudit ! . . . Qu'il vienne, mais qu'il vienne donc ! seul, devant moi ! . . . Ah ! il ne sortira pas vivant d'ici, je le jure.

Elle marchait à grands pas, agitait les bras avec fureur et un rire strident râlait dans sa gorge.

— Va, Michaël, cours, amène-le ! commanda-t-elle soudain en se tournant vers le veilleur qui disparut aussitôt.

— Toi, Roland, continua-t-elle avec la même exaltation, tu dois obéir. C'est juste, je suis la grande maîtresse. L'homme qui va venir c'est l'ennemi. Quand je te crierai : frappe, tu tueras !

— Je tuerais, répondit froidement Roland.

— Orlando ! Orlando ! cria-t-elle ensuite d'une voix brève, impérieuse.

Il se leva avec un long tressaillement comme si cette voix le tirait d'un horrible cauchemar et il accourut. Il était livide et ses yeux hagards regardaient autour de lui sans rien voir.

— Monpelas ! il vient ! lui dit Fosca en lui secouant la main pour le tirer de sa torpeur.

Orlando fut un instant sans comprendre, puis tout à coup un éclair féroce brilla dans ses yeux, il tira de sa ceinture une dague qu'il brandit avec un ricanement sauvage.

— Oui, c'est cela, dit-elle, mais il faut attendre l'ordre.

— Venez ici tous deux, continua-t-elle en conduisant Roland et Orlando au fond de la grotte et les faisant pénétrer derrière les grands rideaux qui enveloppaient le lit sur lequel Maguelonne avait été, la veille, déposée un instant. Appelle tes chiens, Roland, tu les lâcheras au moment où je crierai : Mort à l'infâme ! . . . Si vous tremblez tous deux, si vous avez peur, ils ne craindront rien, eux, au moins. Tu as bien fait de les amener.

Et quand ce fut fait, elle revint près de Raoul qui avait considéré avec une pénible surprise, une répulsion marquée, cette scène violente et sauvage.

— M. de Taverly, lui dit-elle, avec votre jeune loyauté, votre notion de la justice que le malheur n'a pas encore faussée, vous allez juger entre deux haines : L'homme qui va entrer dans quelques instants a commis un crime hideux dont j'ai juré de tirer vengeance. Comme je ne serai sans pitié, et comme il a frappé, je frapperai ! Je ne suis pas de ceux qui pardonnent et qui oublient, et pourtant le ciel m'absoudra, j'espère, car en me faisant justicier et en donnant la mort à ce Monpelas, un horrible attentat qui plongerait la France entière dans un deuil funeste ne se commettra pas.

Et la tête haute, le regard menaçant, fiévreuse, farouche, elle se tourna vers l'entrée de la grotte.

Tout à coup, la tapisserie qui dissimulait l'ouverture fut écartée d'un geste brusque, et Monpelas, la tête toujours enveloppée dans son capuchon noir, seul, s'avança vers la Fosca.

## XXI—LE TIGRE

Environ deux heures avant son entrée dans la grotte de Ginevra de Puycerdac, ou bien de la Fosca, puisque ces deux noms appartenaient également à cette femme mystérieuse, — Ginevra quand il s'agissait de ses haines et de ses amours, Fosca, la grande maîtresse, lorsqu'elle donnait des ordres à ces hommes humbles, fidèles qui l'entouraient de leur respect et de leur dévouement — environ deux heures avant l'instant tragique où nous en sommes arrivés, Monpelas était seul dans son oratoire du château de Saint-Louis.

Il se promenait fiévreusement, en proie à un mécontentement, à une mauvaise humeur, qui se traduisaient dans son pas saccadé, dans son geste sec et brusque. Il prononçait parfois des paroles rapides, entrecoupées de longs silences.

— C'est une folle imprudence, disait-il, d'avoir envoyé M. de Cayrol en plein jour, sans



précautions. L'escorte était de trop ou n'était pas assez. Il eût fallu employer la  
 (ais aussi, je ne savais pas la Ginevra si puissante et si résolue. D'où provient  
 (rce?... Et ce nom de Fosca qu'elle avait en Italie, lorsqu'il y a cinq ans j'étais  
 à retrouver ses traces. Il y a tout un côté de sa vie qui m'échappe, Cette fem-  
 me doit avoir un pouvoir occulte, analogue de moyens, mais opposé à celui que je pos-  
 sède. Et moi, je ne suis qu'un instrument, instrument qui peut faire trembler le maître,  
 sans doute, mais enfin la toute puissance n'est pas entre mes mains.

Il fit plusieurs fois le tour de l'oratoire, absorbé dans cette pensée du pouvoir absolu  
 qui exaltait son orgueil.

— Si je réussis à faire tomber le roi, dit-il enfin, je l'aurai !

Après quelques minutes de marche silencieuse, il s'approcha de la table et fit résonner  
 le timbre, qui amenait immédiatement l'un des valets veillant dans l'antichambre.

— Rivol ? demanda-t-il sans tourner la tête.

— J'arrive, monseigneur, répondit la voix grêle de l'espion.

— Eh bien ?

— J'ai eu le bonheur d'apercevoir l'homme qui s'était mis à la poursuite de M.  
 de Cayrol. Il errait dépisté et désespéré, lentement, sans but, dans les environs de  
 Franchard. Il avait perdu la trace et le messager s'est heureusement échappé.

— C'est tout ? demanda Monpelas en dissimulant sa joie.

— Oui, monseigneur. Impossible maintenant d'approcher de la grotte. Elle est étroite-  
 ment gardée.

Monpelas congédia l'espion d'un geste.

Quand il fut sorti :

— Je l'avais bien pensé, s'écria-t-il avec un rire joyeux. Encore une déception, Gine-  
 vra ; pourtant vous payerez cher cette tentative avortée. L'intention vaut le fait.

Nous savons comment Monpelas se trompait et par quel concours de circonstances  
 inattendues, Orlando avait retrouvé M. de Cayrol suspendu à la corde de Verdavoine  
 au-dessus de la mare de Franchard.

— La situation se dessine, continuait Monpelas ; tout l'avantage est de mon côté. Si  
 Raguibus et Carados réussissent à ramener Maguelonne je triomphe. Désormais Gine-  
 vra ou Fosca, quelle que soit sa puissance, ne peut rien contre moi, tandis que je peux  
 tout contre elle. — Mais ces deux misérables tardent bien ; ils devraient être rentrés au  
 château depuis plus d'une demi-heure. Est-ce que ce Raoul de Taverly se serait mis à la  
 traverse de mes projets ? Encore un que je briserai au premier acte d'hostilité contre  
 moi.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on gratta humblement à la porte.

— Vous pouvez entrer, cria-t-il.

La porte s'ouvrit et les deux têtes grimaçantes de Raguibus et de Carados parurent  
 dans la pénombre. Après trois révérences consciencieuses, ils s'approchèrent du maître  
 et se relevèrent lentement.

— C'est fait, monseigneur, dit Carados avec une mine orgueilleuse.

— La demoiselle est là, ajouta Raguibus avec un sourire béat.

— Quelle a été l'attitude de la jeune fille ? demanda Monpelas.

— Elle a pris la chose au tragique et il a fallu montrer les dents pour lui prouver que  
 toute résistance était impossible.

— Je m'y attendais, répondit Monpelas, avez-vous exécuté mes ordres jusqu'à la fin ?

— Oui, monseigneur, répondit Raguibus plus à l'aise. Nous avons conduit la demoiselle  
 aux appartements préparés pour la recevoir et nous l'avons remise entre les mains  
 de dame Pétronille, ainsi que vous nous l'aviez commandé.

— C'est bien, mais votre besogne n'est pas finie. Vous allez vous rendre dans la petite  
 salle qui précède les appartements affectés à Maguelonne et à dame Pétronille et vous  
 aurez pour mission d'empêcher toute personne, hors moi, de traverser la pièce où vous  
 vous trouverez. Comme il n'y a pas d'autre issue, vous demeurerez complètement res-  
 ponsables de ce qui peut être tenté soit par la jeune fille, soit du dehors, pour une éva-  
 sion d'ailleurs impossible. Vous devez avoir, pour la jeune fille, le plus grand respect et  
 les plus grands égards.

— Vous serez obéi, monseigneur, répondirent ensemble Raguibus et Carados sans nul  
 enthousiasme, car le rôle de géliers ne leur souriait guère.

— Allez donc rejoindre votre nouveau poste ; je suis désormais fixé sur votre habileté.

et demain sans doute je vous donnerai mes ordres au sujet de cette affaire dont la réussite doit vous procurer la fortune.

Et les deux sacrifiants se retirèrent avec force révérences. Lorsqu'ils furent sortis, Monpelas se frotta les mains tandis qu'un petit rire sec, presque silencieux s'échappa de sous sa capuche noire.

—Tout va bien, tout marche, disait-il. Plus rien devant ma route. Je réaliserai mon rêve de gloire et dans l'ombre, du fond de mon petit retrait, je remuerai le monde. Il y a assez longtemps que je rampe, inconnu, envieux ; que je ronge mon frein, dévorant les humiliations, acceptant toute sinistre besogne dont la réussite doit me faire monter un échelon de plus dans la mystérieuse hiérarchie que je voudrais dominer comme chef suprême. Je suis las d'obéir, de sentir une volonté au-dessus de la mienne, je veux commander, être le maître.

Il reprit tout à coup sa marche saccadée. Une pensée qui venait de surgir l'avait ramené à sa préoccupation du moment.

—Oui, continuait-il, absorbé par la vision du sommet lumineux auquel j'aspire, j'avais oublié cette Ginevra. Elle essaie de se dresser sur ma route et de me barrer le passage, malheur à elle ! Je la briserai ainsi que tous les imprudents qui se seront associés à sa cause. Ah ! Ginevra, vous avez fait de mon visage un masque hideux, vous m'avez condamné à rester éternellement dans la nuit, mais prenez garde et tremblez ! car ma haine est aussi vivante qu'au premier jour et ma vengeance ne s'assouvira jamais. Je vous ai vue suppliante à mes pieds, sanglotter, folle de douleur, vous y serez encore dans un instant si je le veux...

Il s'arrêta quelques secondes. Il venait d'avoir une idée infernale.

—Oui, je veux ! s'écria-t-il enfin... Je n'ai rien à craindre. Que peut-elle contre moi ? j'ai Maguelonne, j'ai sa fille !... C'est cela. J'irai.

Il sonna.

—Dites à Landry de s'appêter à sortir avec une dizaine d'hommes, parmi lesquels Rivol, et faites venir Raguibus et Carados.

Le valet se retira pour exécuter l'ordre.

Quelques minutes après, les deux gardiens de Maguelonne faisaient leur entrée avec leurs salutations habituelles.

—Si à quatre heures du matin, au petit jour, je ne suis pas rentré, leur dit-il séchement, vous mettez à mort la jeune fille dont vous avez la garde. Allez rejoindre votre poste et obéissez. Vos deux têtes me répondent de la bonne exécution de cet ordre.

Raguibus et Carados se retirèrent sans mot dire.

Quelques moments après, Monpelas et son escorte sortaient du château et, conduits par Rivol, ils se dirigeaient vers la grotte de la Fosca.

On a vu comment Monpelas y était entré et comment son ennemie mortelle s'appêtait à le recevoir,

## XXII—LES CRIMES DE LA HAINE

—Salut à madame la marquise Ginevra de Puycerdac ! dit Monpelas dans une profonde et ironique salutation.

—Ginevra de Puycerdac !... s'écria Raoul.

—Oui, mon cousin de Taverly, répondit Monpelas en se tournant de son côté, vous ne le saviez donc pas ?

—Qui'êtes-vous donc ?... interrogea Raoul de Taverly avec une hauteur dédaigneuse, pour vous dire mon cousin.

—Oh ! tout simplement le sieur de Monpelas, et, comme en 1489, une demoiselle de notre famille est devenue comtesse de Taverly, je suis bien et dûment votre cousin au quatrième degré, M. le vicomte.

—Ah ! vous vous nommez Monpelas, interrompit impétueusement le jeune homme. Alors, vous êtes le misérable qui a assassiné le marquis de Puycerdac. Je sais cette horrible histoire.

Monpelas ne fit pas un mouvement à cette violente insulte. Il paraissait complètement maître de lui-même, froid, impénétrable, mais si Raoul eût aperçu la contraction de son visage et la lueur sinistre de son regard, il eût frémi malgré son courage éprouvé.

— Oh ! oh ! répondit-il toujours en raillant, vous êtes vif, M. de Taverly, et vous vous servez de bien grosses expressions.

Ginevra ne laissa pas au jeune vicomte le temps de répliquer ; d'un mouvement brusque et farouche, elle s'avança sur Monpelas comme si elle voulait le saisir dans ses mains tendues, sa haute taille le dominant de toute la tête, son regard dardé sur lui et fouillant l'ombre du capuchon comme une pointe d'épée.

— Ah ! je te tiens donc enfin, s'écria-t-elle d'une voix sifflante. Lâche meurtrier du marquis de Puycerdac, ton heure est venue et tu ne sortira pas vivant d'ici.

— Il vient se livrer lui-même, continua-t-elle avec un rire effrayant, conduit par je ne sais quelle misérable pensée, croyant que toutes ses ruses m'empêcheront de frapper ; il a préparé en dessous quelque infernale machination et il espère m'épouvanter ; il veut peut-être me proposer quelque marché infâme ! Insensé ? que m'importent ses vengeances, que m'importe la mort ! Je ne lâcherai pas ma proie, il faut qu'il meure, je l'ai juré, je le veux, tout de suite, à l'instant même.

Monpelas éclata d'un rire strident.

— Les assassins sont prêts, n'est-ce pas, madame, dit-il de sa voix railleuse, cachés dans un coin de cette grotte, derrière ces rideaux peut-être. — Et il désignait l'endroit où se tenaient en effet Roland et Orlando. — Ils n'attendent plus que votre signal pour frapper Monpelas l'infâme, le bandit, l'audacieux ? Ah ! tenez, madame la marquise de Puycerdac, vous me faites pitié avec vos menaces farouches, vos passions tumultueuses, vos résolutions irraisonnées. Si Monpelas est ici, s'il vient se livrer à votre vengeance, affronter vos fureurs, c'est qu'il sait bien que vous ne pouvez rien contre lui. Non, madame, vous ne donnerez pas le signal de ma mort, je sortirai d'ici tranquillement comme j'y suis entré, et, même, vous me ferez escorter par vos serviteurs de crainte qu'il m'arrive quel qu'accident en route.

Ginevra était devenu d'une pâleur livide, ses yeux s'étaient fermés et sa main cherchait à comprimer les battements de son cœur qui lui brisaient la poitrine.

— Ma fille ! . . . murmura-t-elle d'une voix éteinte

Puis tout à coup, relevant la tête avec une énergie sauvage, menaçante, résolue :

— Qu'as-tu fait de ma fille, maudit ? s'écria-t-elle.

— Pardieu ! répondit-il lentement, comme s'il voulait enfoncer chacune de ses paroles dans le cœur de cette malheureuse mère, pardieu ! madame la marquise, vous avez touché juste. Votre fille est ma sauvegarde. Il y a quinze années que je la tiens en mon pouvoir, étroitement surveillée : si vous ne m'aviez prévenu dans l'aveuglement de votre haine, j'eusse tout fait pour vous attirer sur ses traces. C'est avec les enfants qu'on se venge des mères et mon calcul était logique. Pourtant j'ai droit à vos remerciements, Ginevra, car jusqu'à ce jour votre fille a été heureuse, libre, aimée. Maintenant j'ai besoin d'elle pour achever ma vengeance et son sort dépendra de votre attitude de moi.

— Ah ! reprit Ginevra avec une implacable résolution, tu n'auras pas le temps, monstre, de la faire souffrir, car dans une minute tu vas avoir cessé de vivre.

— En effet, vous avez raison, madame, s'il est vrai que les douleurs et les misères d'ici bas disparaissent avec la vie, votre fille ne souffrira plus.

— Que veut-il dire ? . . . fit Ginevra, tremblante, anxieuse.

— Ceci. Il y a trois heures, je faisais enlever l'enfant à l'auberge de la Belle Hôtesse où elle passait pour la fille de Cocquenpot, et je la tiens gardée à vue derrière les murailles de mon château où une armée ne réussirait pas à la reprendre.

— C'est vous qui avez enlevé Maguelonne ! s'écria Raoul de Taverly en s'avançant sur Monpelas la main à la garde de son épée.

— Ah ! c'était donc bien ma fille ! . . . fit désespérément Ginevra.

— Et si, continua Monpelas sans s'émouvoir, à quatre heures du matin, je ne suis pas rentré paisiblement dans mon château, les deux gardiens de la jeune fille, deux hommes résolus, complètement à moi, ont l'ordre formel de la faire mourir.

— Misérable ! cria Raoul en saisissant le bras de Monpelas et en l'étreignant furieusement. Tu n'es pas digne qu'un loyal gentilhomme croise son fer avec le tien, mais de pareils crimes veulent un prompt châtimement et je te ferai cet honneur : Si tu as encore une goutte de sang dans les veines, tu me rendras raison de ce soufflet.

Et il lui lança son gant à la tête.

— Oui, sur l'heure, à l'instant même, répondit Monpelas qui paraissait avoir une mer-

veilleuse assurance et une joie singulière.—Allons, sus, les épées au clair.

Il dégaina rapidement et se mit en garde. La vue de l'épée nue fit tout oublier à Raoul de Taverly, d'un geste rapide il tira la sienne et il attaqua impétueusement Monpelas.

Ginevra, anéantie par la déclaration de Monpelas, avait chancelé : le sang bourdonnait dans sa tête, un voile funèbre flottait devant son regard éperdu et elle cachait sa tête dans ses mains pour dérober à son farouche ennemi deux larmes amères qui s'étaient échappées de ses yeux.

Le choc des épées lui arracha un cri de terreur ; Monpelas n'avait pu résister à l'attaque ardent de Raoul et il rompit précipitamment, toujours poursuivi par la pointe menaçante qu'il sentait parfois trouver son pourpoint. L'instant était critique, encore quelques secondes et Monpelas allait mourir.

Tout à coup Ginevra se précipita entre les deux combattants au risque de se faire tuer elle-même.

—Arrêtez, cria-t-elle à Raoul, d'une voix déchirante, vous allez tuer mon enfant, vous allez tuer Maguelonne !

Taverly se recula épouvanté.

—Ah ! oui, murmura-t-il en abaissant son épée, la vie de Maguelonne est fatalement liée à celle de cet infâme !

Monpelas était resté l'épée tendue, l'attitude provocante, et il ricanait sous son capuchon. Il avait eu un moment de lâche terreur, quand le fer de Raoul menaçait sa poitrine, mais il avait compté sur le cri de Ginevra et il jouissait de son triomphe avec une volupté féline.

—Merci, madame la marquise, dit-il de sa voix railleuse, stridente, être défendu par vous est un plaisir que j'apprécie à sa juste valeur. Ah ! s'il en avait été toujours ainsi, combien de malheurs irréparables évités ! Encore une fois, je vous rends grâce, madame, et croyez bien que dans la même circonstance j'aurais eu la même sollicitude, le même cri de terreur.

Puis il se remit en garde et s'adressant au vicomte de Taverly :

—Eh bien ! mon jeune cog, dit-il, vous ne me passez donc pas votre épée au travers du corps ! Comment votre bouillante ardeur est déjà calmée et vous refusez le combat que vous réclamiez avec tant d'apreté il n'y a qu'un instant !

—Trêve d'insolences et de railleries ! dit Raoul avec dégoût. Silence, ou je vous châtie comme un laquais du plat de mon épée ! Ah ! vous n'aurez pas toujours comme sauvegarde la vie d'une malheureuse et innocente jeune fille. Je vous retrouverai, soyez-en sûr, et ce jour-là vous irez rendre compte à Dieu de toutes vos infamies et de toutes vos lâchetés.

Monpelas, ironiquement son épée au fourreau, toujours calme et toujours railleur d'apparence ; mais entre ses dents serrées il disait :

—Moi aussi, je vous retrouverai, beau damoiseau, et vous paierez de votre sang vos injures et vos mépris.

Cependant Ginevra, brisée par tous ces violents efforts, terrifiée par la pensée que sa fille était à la merci de Monpelas, demeurait immobile, la pupille dilatée, les mains étendues, dans l'effarement du désespoir. Pour elle le monde entier disparaissait dans une nuit profonde, sa fille, sa petite Ginevra, celle qu'ils appelaient Maguelonne, était dans les mains du misérable qui, toute petite, l'avait arrachée à sa mère ! Et ce Monpelas était là qui la bravait, qui jouissait de sa douleur, de son anéantissement, et, chose affreuse, elle avait été réduite à implorer Raoul de Taverly pour qu'il ne le tuât pas, qu'il ne l'écrasât pas comme une vipère. Comment sortir de cette situation désespérée, comment ressaisir la vengeance qui lui échappait.

Devant le masque hideux de Monpelas, le doux visage de son enfant lui apparaissait, et, pour frapper le monstre il fallait traverser le cœur de sa fille. Le démon avait pris un ange pour le protéger.

Ginevra sentit que Monpelas suivait sur ses traits la trace de ses poignantes angoisses, elle détourna la tête et vint tomber épuisée dans son grand fauteuil.

—Mais que peut-il donc ? murmura-t-elle, la voix brisée ?

Monpelas s'approcha, tira de sous la table une escabelle et s'assit non loin de Ginevra. Il était tout à fait à l'aise et il agissait avec la conscience de sa force redoutable.

—Que ne me le demandiez-vous tout de suite, madame, dit-il d'un ton conciliant, cela nous eût évité cette scène ridicule et désagréable. Si je viens à vous, c'est que j'ai

toutes les armes dans la main et que je ne vous redoute nullement. Mais enfin nos positions respectives sont nettement déterminées : je suis le plus fort, vous le reconnaissez sans peine, et pourtant, c'est moi qui viens vous parler d'oubli, de pardon. Nous nous sommes fait assez de mal, Ginevra, laissons le passé et n'engageons pas l'avenir.

—Ah je savais bien, s'écria-t-elle, qu'il avait la pensée d'une trahison, de quelque marché infâme ! Monpelas proposant d'oublier, de pardonner ! Ironie ! Sacrilège ! Et celui qui dort dans le tombeau, a-t-il pardonné à son assassin ? Mais quel piège y a-t-il donc sous ses paroles hypocrites ?

—Aucun, madame la marquise, aucun ; si je désire abandonner cette lutte éternelle, c'est par lassitude, par dégoût, pour ne pas interrompre des études sévères commencées depuis dix ans. Je vous tiens par votre fille. Vous n'avez nulle arme contre moi et dans ce combat suprême, où l'un de nous doit être écrasé par l'autre, j'ai le triomphe assuré.

Le visage pâle de Ginevra eut une telle expression de menace que Monpelas s'arrêta avec inquiétude.

Le rapport de Rivol serait-il inexact, pensait-il, aurait-elle réussi à ravir les papiers que M. de Cayrol portait à Rome ? Je le saurai bien, car elle me proposera à coup sûr de me les rendre en échange de la liberté de sa fille.

Il reprit avec une fausse bonhomie habilement simulée.

—L'âge des passions ardentes est depuis quelque temps déjà passé pour nous, madame. Il est temps, croyez-moi, d'oublier les fautes de notre jeunesse et de couler en paix les jours qui nous restent à vivre. Vous prétendez, dites-vous, avoir à venger le meurtre du marquis de Puycedac ? Eh ! mais, si l'on faisait le compte de ce que nous avons souffert, vous et moi, la balance pourrait bien pencher de mon côté.

Ginevra gardait un profond silence et laissait parler Monpelas ; et la tête penchée sur sa poitrine, le front plissé sous l'effort de sa pensée, elle cherchait péniblement une solution à cet effrayant problème : sauver Maguelonne et frapper le ravisseur, d'autant plus dangereux qu'il rentrait ses griffes et parlait de conciliation.

—Ah ! vous ne vous doutez pas, madame, de ce que j'ai souffert, continua Monpelas ; je veux que vous le sachiez et je suis venu pour vous le dire, Ecoutez aussi, M. le vicomte Raoul de Taverly, et, puisque vous savez mon crime, il faut que vous connaissiez celui de la marquise de Puycedac.

—Eh bien ! oui, dit avec force Ginevra en se redressant—elle paraissait plus calme et sa résolution était prise.—Oui, fouillons ce passé sanglant, et puisque Raoul de Taverly a embrassé aussi généreusement la cause de la famille de Puycedac, amis et alliée de la sienne, il faut qu'il soit bien convaincu que cette cause est pure et sainte et qu'il peut sans crainte et sans remords mettre à son service le courage et l'épée d'un Taverly.

—Voilà de superbes paroles, reprit Monpelas en ricanant ; mais ~~malheur~~ il sera difficile de les accorder avec les faits indéniables dont je vous donnerai ici même une terrible preuve. Ah ! madame, si vous avez le droit de maudire la fatalité qui m'a placé sur votre route, ce droit m'appartient également. Avant de vous rencontrer, je sentais battre un cœur dans ma poitrine, j'avais dans l'âme des pensées généreuses, je croyais encore à l'amour, à la vie, au bonheur. Pourquoi au premier regard ne m'avez-vous pas repoussé ? J'étais humble, résigné, et je ne me sentais pas encore cette force implacable de volonté, cette énergie tenace qui ne se laisse décourager ni par les années, ni par les obstacles, ni par la grandeur de la tâche. A ce moment je serais parti désespéré, peut-être, mais sans hésitation, loin, bien loin, et j'aurais été sauvé. Mais non, vous m'avez laissé vous aimer, vous avez même encouragé cette passion qui prenait possession de mon être.

Pourquoi, continua-t-il avec violence, pourquoi, puisque vous me méprisiez, vos yeux rencontraient-ils les miens, pourquoi ces sourires, et, de temps à autre, ces douces paroles ? ...

—J'avais pitié de votre infortune, murmura Ginevra, je vous voyais malheureux, seul, sans amis, et vous jugeant sur votre apparence humble, résignée, ne connaissant pas encore toute la félonie en germe dans votre âme traîtresse, je cherchais par une parole, un sourire, à vous rendre la vie moins amère. J'étais heureuse, aimée, fiancée déjà au marquis de Puycedac, et je ne voulais pas de sombres visages autour de moi.

—Pitié ! s'écria Monpelas. C'était de la pitié !

Et moi qui avait cru que c'était de l'amour !

—Il est certaines âmes maudites qui ne sont accessibles qu'aux passions malsaines.

— Mon amour était pur, madame, sauvage, ardent, sincère, ridicule peut-être dans son expression, mais vous n'aviez pas le droit de vous en jouer comme vous l'avez fait.

— Écoutez-moi. Raoul, fit Genevra en s'adressant au jeune vicomte, cette homme parle sans cesse de lui-même et veut faire remonter à la jeune fille insouciant, joyeuse, qui était Genevra de Talsac, la responsabilité des crimes qu'il a commis. J'aimais Henri de Puycedac, j'étais sa fiancée et vous le saviez bien. Qu'un amour de bête fauve ait germé dans votre cœur, que m'importait à moi ! Le savais-je ? A qui l'aviez-vous conté ? Ah ! finissons en, pas de ces allégations mensongères, et ne cherchez pas d'excuses impossibles à vos premiers crimes.

— M'accorderez-vous au moins, reprit Monpelas sans relever l'apostrophe indignée de Genevra, l'entraînement de ma passion jalouse, l'horrible état de souffrance, les tortures sans nom, l'affolement du désespoir ? . . .

— Assez ! interrompit Genevra. Étais-je responsable ? Oh ! ne parlez plus de cet amour hideux dont l'horreur est encore en moi malgré les années écoulées. Monpelas le tigre, l'assassin, le lâche, Monpelas parlant de jeunesse et d'amour ! Dérision ! Qu'il parle donc de violence, de meurtres ! C'est son rôle. Qu'il raconte donc ses compliments hypocrites, ses paroles mielleuses, le jour où l'on annonça solennellement, devant toute la noblesse assemblée, le mariage de Genevra de Talsac et de Henri de Puycedac.

— Je vous aimais, madame et je me sentais capable de tout pour obtenir votre main.

— Eh bien ! moi je ne vous aimais pas.

Et Genevra se levant toute droite et la main étendue, la voix grave et solennelle :

— Devant Dieu qui nous écoute et qui nous juge, dit-elle, je jure que j'aimais Henri de Puycedac et que lui seul a été aimé par moi !

Une imprécation furieuse râla dans la gorge de Monpelas.

Tous vos serments ne m'empêcheront pas de croire que si j'avais été aussi riche que le marquis de Puycedac, c'est moi qui serais devenu votre mari, non pas lui.

Un instant de silence farouche suivit ces paroles prononcées avec violence. Genevra était en proie à une impatience, un dégoût, une horreur, qui éclataient dans l'expression de son visage et dans son geste fébrile.

— Mon Dieu ! cria-t-elle, pourquoi faut-il m'abaisser à discuter mon cœur devant cet homme ! Pourtant je dois repousser ces insinuations calomnieuses et viles. Ma haine d'aujourd'hui est la preuve de mon amour d'autrefois, mais si je n'eusse pas aimé le marquis de Puycedac, de quel droit cet homme se jetait-il lâchement à la traverse des projets d'alliance de deux familles puissantes et respectées ?

— Mon amour était mon droit.

— Était-ce aussi cet amour horrible qui vous fit tenter une première fois d'assassiner Henri de Puycedac ? Puisque vous étiez gentilhomme, Henri eût accepté toute provocation et se fût battu en duel, loyalement, franchement ; mais non, sieur de Monpelas, vous étiez lâche et vous n'osiez pas parce qu'il était brave et qu'il vous eût tué. Il était plus prudent, n'est-ce pas, d'aposter des meurtriers sur son chemin et de le frapper par derrière. Mais vous aviez mal choisi vos hommes et l'un d'eux vint dénoncer le guet-apens. Vous étiez encore maladroit à cette époque et l'habitude du crime ne vous avait pas donné cette prudence, cette sûreté de vous-même qui vous rend digne d'aspirer aux plus grands attentats.

Monpelas eut un tressaillement imperceptible et il darda son regard sur le visage de Genevra. Mais elle continua rapidement sans plus appuyer sur la menace contenue dans ses dernières paroles.

— Vous aviez choisi la veille du mariage d'Henri de Puycedac et de Genevra de Talsac, pour dresser votre guet-apens nocturne. Comme ce n'était plus une femme que vous attaquiez, mais un brave gentilhomme, vous étiez dix bandits à l'attendre sur la route, dans l'obscurité. Mais trahi par l'un des vôtres—vous ne les payiez pas assez cher à cette époque—le piège fut éventé et au lieu d'accabler sous vos coups un jeune homme surpris et mal armé, il vous fallut livrer un véritable combat. Le nombre et le courage n'étaient pas de votre côté, Monpelas, vos bandits furent bien vite dispersés, et vous-même, pris une seconde fois en flagrant délit de forfaiture, vous fûtes ramenés pieds et poings liés au château de Talsac. Il était bien démontré, n'est-ce pas, qu'il nous fallait désormais nous défendre du Monpelas comme d'une bête venimeuse. Mon père et Henri voulant vous tuer sur l'heure, puisque, même à cet instant suprême, vous n'aviez pas voulu vous battre avec l'un d'eux sur leur proposition généreuse. Moi, j'eus peur de cette

justice sanglante la veille de mon union, je suppliai encore, j'implorai une seconde fois votre grâce, et, pour notre malheur à tous, après bien des résistances, ils l'accordèrent à mes prières.

—Oui, pour notre malheur à tous ! répéta sourdement Monpelas. Il eût certes mieux valu, cent fois, la mort, que les tortures sans nom de votre vengeance. Jusque-là c'était mon amour dédaigné, Ginevra, une passion révoltée, bouillonnante au cœur, qui m'emportait dans une sorte de tourbillon vertigineux où je n'avais plus la libre disposition de moi-même ; je ne voulais pas que ce mariage eût lieu, la pensée que vous alliez être dans les bras de cet homme, recevoir et lui rendre ses baisers, me donnait le vertige, et par tous les moyens possibles je cherchais à empêcher cette chose horrible. Si j'avais réussi à vous enlever, j'aurais attendu respectueusement que vous rendissiez justice à mon amour, je vous le déclare aujourd'hui sans nul intérêt, et si je voulais m'emparer d'Henri de Puyerdac ce n'était pas pour le tuer, mais pour l'éloigner de vous. Je rejette avec force de cette jeunesse que vous auriez pu faire heureuse, triomphante, toute pensée criminelle. Je veux, entendez-vous, qu'on me laisse intacte, sans souillure, cette première partie de mon existence. Je n'étais pas né pour le mal, et sans les mépris d'une femme, sans l'atroce vengeance dont le hideux résultat me force à dérober mon visage sous ce capuchon noir, je n'aurais jamais trempé mes mains dans le sang !

Soudain Monpelas se tourna vers le vicomte de Taverly qui assistait muet et grave comme un juge à cette scène violente.

—Savez-vous, M. de Taverly, s'écria-t-il ironique, farouche, quelle a été la grâce accordée au ravisseur, à l'assassin, d'après les prières de Ginevra de Talzac ? . . . Ah ! vous appelez cela une grâce, madame, eh bien ! moi, je dis que ce prétendu pardon était infâme, inique, révoltant, indigne de créatures humaines qui prétendaient avoir un cœur pour l'amour et n'en avaient pas pour la pitié.

« Ayant peur de moi et ne voulant pas me tuer parce que je n'eusse pas assez souffert, il leur fallait un supplice lent, sans trêve, et dont le résultat inévitable fût la mort après une lente agonie. Ils m'enfermèrent dans une sorte de sépulcre de granit au bas de la montagne de Puyerdac, dix pieds au-dessus de la Garonne. La porte avait été murée et une seule ouverture large comme la main permettait de me jeter de temps à autre quelque maigre nourriture. J'étais là, dans ce trou sombre, seul, toujours, avec mon amour changé en une haine implacable qui me mordait le cœur. Il y avait déjà cinq mois que je végétais au fond du creux de rocher où l'on me laissait vivre par grâce, due à vos prières, Ginevra, je ne l'ai jamais oublié : c'était au commencement de l'hiver, la pluie tombait sans cesse, froide implacable. Un jour je sentis tout à coup mon énergie m'abandonner, ma tête s'alourdissait ; devant mes yeux flottaient des visions sanglantes, et des paroles incohérentes s'échappaient malgré moi de mes lèvres. Etendait-elle humide, je n'avais plus la force de me soulever pour regarder par la seule ouverture qui laissât pénétrer un pâle reflet de lumière dans mon cachot de granit le même ciel gris où roulaient sans cesse de gros nuages noirs. J'avais froid, je grelottais et pourtant mes mains et mon visage brûlaient comme des charbons ardents. Une fièvre terrible m'avait saisi, j'avais le délire, le sentiment de la vie m'abandonnait et dans ma raison se faisait un vide affreux.

« Mais la Garonne montait. De jour en jour, d'heure en heure, j'entendais son rugissement plus terrible. Ah ! ce fut un moment effroyable, celui où le flot, surgissant par les fissures de la roche inonda l'étroit espace où j'agonisais lentement. La lutte instinctive, bestiale de ce mourant avec l'eau glacée, dans cet étroit espace, cette obscurité et ce silence, est une des plus horribles choses qu'il soit donné à l'imagination humaine de concevoir.

—C'est horrible, s'écria Ginevra en cachant son visage dans ses mains tremblantes. Oh ! je ne savais pas cela. Mon père ne m'avait rien dit ; je vous croyais réfugié à Paris où l'on se battait. . .

—Mensonge ! interrompit Monpelas, car c'était par votre ordre, par votre grâce que j'étais enfermé !

—Non ! fit Ginevra d'une voix vibrante. Je ne savais rien, sinon que je n'avais plus à craindre vos entreprises criminelles. Vous voyez bien que l'on me trompait ! . . .

—Trompée ou non, inconsciente ou coupable, la responsabilité est à vous, madame, bien à vous, et ma vengeance frappait juste en vous prenant pour principaux victimes.

—Votre vengeance fut aveugle et lâche, prenez garde d'en subir le châtement !

—Des menaces ! ricana Monpelas, vous oubliez donc, madame, nos positions respec-

tives ! Laissez-moi achever, nous réglerons plus tard, soyez-en sûre, la part de châtiement qui revient à chacun de nous.—Ah ! vous ignoriez, dites-vous l'horrible situation de l'homme qui vous avait tant aimée. Vous auriez sans doute demandé grâce encore une fois ; inutile, car il eût été impossible d'inventer un supplice plus atroce et mieux combiné.—Vous comptiez certainement, vous et votre entourage, que Monpelas le misérable rendrait son âme traîtresse dans l'*in-puce* que vous aviez habilement choisi. Mais non, vos calculs ont été déjoués, les hommes de la trempa de Monpelas ont la vie dure et il faut les tuer plusieurs fois avant qu'ils meurent !

—Cependant vous avez été bien près de réussir, car huit jours entiers, je flottai entre la vie et la mort. En réunissant toute mon énergie, toute ma volonté, je parvins à me tenir debout et à maintenir ma tête hors de l'eau. Vous appellerez peut-être lâcheté mes héroïques efforts pour conserver le souffle d'existence qui m'animait encore. Soit ! je pense le contraire. Le corps plongé dans cette eau glacée, en proie à une fièvre dévorante, nu, décharné, grelottant, désespéré, cela eût-il suffi, madame, pour exciter votre pitié ?

—Je ne savais pas, je ne savais pas ! cria Ginevra, éloignant de toutes ses forces les accusations de Monpelas.

—Eh bien, moi, continua-t-il, cela ne suffisait pas pour me faire perdre la pensée de la vengeance. La mort était sur mes lèvres et pourtant je voyais toujours l'avenir. Lorsqu'enfin la crue diminua, par un phénomène étrange, je me sentis revenir un peu de force. Ma fièvre s'était éteinte, mais, par contre, tout mon corps n'était qu'une plaie hideuse. L'immersion prolongée dans cette eau boueuse, le contact des animaux visqueux que je sentais par instant s'attacher à moi, l'état de trouble, de surexcitation où la fièvre m'avait jeté, l'exaltation de mon esprit, toutes ces causes jointes à la faiblesse extrême, résultat de cinq mois de souffrances, avaient désorganisé complètement mon être, robuste pourtant : mon sang se décomposait et la peau plaquée aux os s'était couverte de pustules. Pour assouvir le ressentiment haineux du marquis et de la marquise de Puycedrac, cela valait mieux que la mort pure et simple, n'est-ce pas, madame ?

Monpelas s'arrêta un moment. Sa main crispée sur la table tremblait fébrilement et ses dents claquaient de fureur.

Ginevra, pâle, les yeux fermés, avait un geste d'horreur et de protestation indignée.

Le regard fixé sur Monpelas avec un sentiment de pitié profonde et malgré tout de répulsion persistante, Raoul de Taverly écoutait, vivement impressionné, cette voix âpre, ironique, sourde et rauque, mais parfois stridente dans ses éclats passionnés.

—A cette heure suprême, continua-t-il, une défaillance pouvait me perdre, ma vie ne tenait plus à rien. En toute autre circonstance, je me fusse laissé mourir avec joie, je l'aurais cherchée bénie, cette mort qui eût été la délivrance ! Mais vous savez pourquoi je voulais vivre ? Dans les premiers jours de mon enfouissement dans ce cul de basse-fosse, mais commença, avec l'âpre opiniâtreté de tout prisonnier, à attaquer la muraille de rochers qui me séparait de la rivière. Pendant cinq mois je poursuivis mon œuvre, patient, infatigable, farouche : mais il m'eût fallu des années pour arriver à mon but sans les flots rongeurs de la Garonne. Ils avaient failli me submerger, ils avaient fait de moi un être sinistre et hideux, mais pourtant je les bénis encore car ils me donnèrent la liberté ! Sous l'action corrosive des eaux un pan de rocher s'était écroulé, abrégeant ainsi mon chemin vers la lumière et désagrégeant la paroi de ma prison restée debout. Pendant huit jours entiers, je travaillai sans relâche avec un ardeur fébrile, cherchant à me frayer un passage, entre les blocs disjoints qui menaçaient sans cesse de m'écraser par leur chute. Je terminai ma tâche effrayante un matin de novembre et je pus enfin contempler le ciel tout entier, gris, terne, froid, et, à quelques pieds au-dessous de l'ouverture que je venais de creuser, la rivière gonflée, mugissante, torrentielle.—Désormais, vous étiez perdue, Ginevra, car de ce sombre sépulchre allait surgir un ennemi impitoyable, dont le but froidement médité était l'écroulement de votre bonheur sacrilège et la condamnation de votre vie à la douleur, au désespoir !

—Accroupi sur le bord du trou béant que j'avais fait au flanc de ma prison, j'attendis que la nuit vint. Cette journée fut certainement la plus longue et la plus cruelle de ma vie. Enfin, lorsque les ténèbres commencèrent à envahir l'espace je me laissai glisser dans l'eau noire, rapide et froide. Maintenant encore, malgré toutes mes recherches au fond de mes souvenirs, je ne puis dire ce qui se passa. Trop faible pour lutter contre le courant, heurté contre les épaves que charriait le fleuve, déchiré sur les pointes de



rochers invisibles dans la nuit, emporté par le flot impétueux, je perdis presque aussitôt connaissance, m'accrochant désespérément à un tronc d'arbre qui m'avait frappé à la tête...

« Lorsque je revins à moi, le jour était venu, j'étais étendu sur le bord de la rivière, à côté d'un grand feu. Un homme en haillons, un mendiant était debout près de moi et me considérait avec une pitié mêlée d'horreur. Cet homme passant de grand matin sur la route qui cotoie la Garonne, avait aperçu un corps humain meurtri, sanglant, tout entier recouvert d'une lèpre repoussante, et il avait eu le courage de le tirer hors de l'eau où il plongeait encore. Quelques signes de vie qu'il remarqua lui donnèrent l'idée de réchauffer ce corps glacé. Il alluma un grand feu et m'étendit auprès. Pourquoi cet homme agissait-il ainsi ? C'est peut-être parce que la Providence voulait une récompense pour ce mendiant et un châtement pour Ginevra de Puyercdac !...

« Quelques gouttes de vin qu'il avait encore dans sa gourde me ranimèrent un peu. Appuyé sur lui, enveloppé dans son manteau, je me traînai jusqu'à la maison des Monpelas.—Aujourd'hui, le mendiant qui me sauva, enrichi et protégé par moi, est le conseiller et le banquier de Philippe III d'Espagne. Ginevra de Puyercdac est courbé sous ma vengeance. Récompense, châtement !

« Six mois entiers, madame la marquise, je restai cloué sur un lit de douleurs, luttant sans cesse pour conserver cette vie qui menaçait à chaque instant de m'abandonner. Mais rien, pas même le temps qui efface tout, n'a pu enlever de mon corps et de mon visage la trace horrible de la grâce que vous m'aviez infligée. Tenez, vicomte Raoul de Taverly, puisque vous avez embrassé la cause pure et sainte des Puyercdac, contemplez donc les traces de la pitié de madame et après cela osez encore lui donner l'appui de votre épée !

D'un geste brusque, Monpelas rejeta son capuchon en arrière et fit un pas pour placer sa tête en pleine lumière.

Raoul se recula épouvanté tandis que Ginevra voilait son regard de ses mains frémissantes.

Au mouvement de Monpelas, tous les animaux de la Fosca, réfugiés craintivement à l'extrémité de la table, s'agitèrent avec des cris lugubres, tandis que, sous les longues tentures où se tenaient immobiles Roland et Orlando, les hurlements plaintifs des quatre grands chiens répondaient comme un funèbre écho.

Cette tête qui jaillissait, lumineuse, sur les plis noirs du capuchon affaisé en arrière, était hideuse, épouvantable. On eût dit que la projection d'un liquide enflammé avait enlevé la peau et les muscles, laissant partout une trace verdâtre, visqueuse. Les yeux n'avaient plus ni cils, ni paupières, ni sourcils ; enfoncés dans l'orbite rouge et saignolente, immobilisés, ils avaient un regard fixe, effrayant, fascinateur comme celui d'un reptile. Le nez rongé, les lèvres déchiquetées qui laissaient voir les dents, avaient toute la hideur du squelette avec l'expression menaçante de la haine et de la vie. Sur le crâne chauve des protubérances et des cavités faisaient des ombres étranges.

—Ah ! ah ! s'écria Monpelas, éclatant d'un rire infernal, vous êtes épouvantés et vous ne trouvez plus rien à dire. Comprenez-vous, maintenant, la légitimité de ma vengeance ? Après le récit de toutes mes tortures, après l'horrible preuve que je vous en donne, persistez-vous, M. de Taverly, à croire pure et sainte la cause de cette femme ? Dois-je toujours vous compter au nombre de mes ennemis ?

Et il ramena lentement la noire capuche sur sa tête.

Raoul fut un moment sans répondre.

Ginevra s'était tournée vers lui et le regardait, mortellement inquiète.

—Oui, toujours, déclara-t-il enfin résolument, car vous n'aviez pas le droit de vous venger sur un enfant innocente ; vous n'aviez pas le droit de faire souffrir Maguelonne. Et puis, l'hypocrisie et la lâcheté me répugnent, or vous êtes hypocrite et lâche !

—Ah ! ricana Monpelas en dissimulant sa colère, la petite Maguelonne vous tient au cœur, M. le vicomte !—Tant mieux, ajouta-t-il en lui-même, il me sera facile de châtier son insolence.

—Vous avez raison de le dire, reprit Raoul, Maguelonne me tient au cœur et, soyez-en sûr, je parviendrai à l'arracher d'entre vos mains.

—Essayez ! dit froidement Monpelas.

—Non seulement j'essaierai, mais je réussirai.

—La jeunesse est facilement présomptueuse, fit dédaigneusement Monpelas.

—Prenez garde à cette présomption ! Répliqua Raoul.

—Vous aussi, vicomte, des menaces ! Ah ! vraiment, vous m'étonnez. Un homme vient vous dire : une vengeance implacable, hideuse, s'est exercée sur moi, en voici l'horrible preuve, et vous vous écriez : " Mort à la victime ! " et vous le menacez de votre ressentiment, vous, jeune homme, étranger à nos faroues revendications. C'est étrange et bien peu logique.

—Victime, soit ! fit énergiquement Raoul. Vous avez souffert autant qu'un homme peut souffrir et je vous plains. Mais Maguelonne ne vous avait rien fait. Pourquoi l'arrachez-vous à sa famille adoptive, à ceux qui l'aiment ? C'est lâche et infâme, vous dis-je, d'appesentir votre haine sur une malheureuse jeune fille volée toute petite à sa mère, et se venger sur l'enfant innocent est inique, révoltant. Et puis, j'ai la conviction que la mère de Maguelonne n'était pas coupable. Une femme, à moins d'être une exception monstrueuse, n'a pas l'horrible résolution nécessaire à tant de cruauté si froidement, si fatalement accomplie.

Ginevra eut un cri de joie. Elle se leva et saisissant la main de Raoul, elle l'étreignit avec force.

—Oh ! merci, Raoul, merci, s'écria-t-elle. Vous êtes bon et juste et j'attendais en tremblant cette expression des généreux sentiments de votre cœur. Non, je ne suis pas coupable. Je ne savais pas tout cela. Je croyais qu'on avait fait grâce. J'avais tant prié. Henri de Puycerdac non plus ne savait rien. Voyez-vous, nous étions heureux. Notre union était bénie. Je ne pensais qu'à lui, il ne pensait qu'à moi. Nous avions aussitôt quitté la contrée et nous assistions, joyeux, tranquilles, aux fêtes données à Pau par la reine Marguerite de Navarre. J'étais l'ami de votre mère, la comtesse Jeanne. Vous lui demanderez toutes ces choses. Elle vous dira qu'elle m'aimait bien, et tous les projets que nous avions formés ensemble.

" C'est la fatalité qui s'acharnait sur nous. Mon père, le vieux chevalier sévère et intègre, s'était chargé de mettre notre amour, notre bonheur, à l'abri des entreprises du Monpelas. C'est lui qui fit enfermer le gentilhomme déloyal et félon, c'est lui qui se fit justicier, et Dieu lui pardonnera car il n'avait pas prévu toutes ces atrocités. J'ignorais les choses que nous venons d'entendre. Cela je le jure.

Monpelas, assis sur son escabelle, accompagnait les paroles de Ginevra de gestes ironiques.

—Oui, c'est cela, dit-il, la fatalité, le hasard, la Providence, l'hiver, la Garonne, le rocher, tout est coupable, tout est cruel, mais la marquise de Puycerdac et son noble époux sont tous deux purs, blanc, sans tache. Allons donc ! votre histoire est absurde et la Fosca pouvait facilement trouver mieux.

Ginevra eut un geste de dégoût et ne répondit pas.

—Pauvre femme ! murmura Raoul. Ma mère parlait souvent de vous, elle me disait, au travers de nos passions devant votre manoir désert, combien la jeune châtelaine était belle, joyeuse et bonne, avant que le malheur ne frappât cette famille amie de la nôtre.

—Oh ! oui, reprit-elle, presque quatre années s'écoulèrent, heureuse, bénies. J'étais mère et nous aimions tant notre petite Régina, car son nom n'est pas Maguelonne, c'est elle ils l'appellent maintenant. Monsieur le vicomte, c'était votre petite fiancée. Vous aviez sept ans, elle en avait deux. ...

—Je me souviens ! répondit Raoul.

—Mais le Monpelas nous épiait dans l'ombre, continua-t-elle. Notre bonheur était si calme, si grande notre confiance en l'avenir, que nous avions oublié l'ennemi implacable qui s'apprêtait à nous frapper. Puis nous ignorions l'exaltation de sa haine, ce qui s'était passé sur le bord du la Garonne étant resté pour nous un mystère impénétrable. Et puis on le croyait parti si loin. Personne ne l'avait revu dans la contrée, sa maison était déserte, et nous avons abandonné, par cette fatale erreur, toutes les précautions primitivement prises pour nous défendre de quelque lâche attaque. Il avait sans doute prévu tout cela avec sa ruse diabolique, le maudit, et c'est pourquoi il avait tant attendu !

—Il y a d'autres raisons, dit lentement Monpelas. J'avais pensé ceci. Ma vengeance, pour être complète, absolue, satisfaisante, devait atteindre le chevalier de Talzac, votre père. Henri de Puycerdac, votre époux et surtout la femme, cause première de tous ces crimes ; vous-même, Ginevra.

Le chevalier Talzac mourut en Egypte ce qui fut un grand désappointement pour moi. Restèrent le marquis et Ginevra. Le premier souffrit la mort. Mais pour vous, Gi-

nevra, la situation était tout autre. C'est au cœur que vous étiez vulnérable ; c'est là que je devais vous frapper. La mort d'Henri de Puyercdac vous portait d'abord un coup formidable : mais la blessure toujours saignante, la plaie sans cesse envenimée, la douleur, la torture, le désespoir éternel, c'était la perte de votre enfant !

— Oh ! le démon ! s'écria Ginevra, il avait pensé froidement cette chose atroce.

— Mais vous savez, madame, continuait Monpelas animé d'une joie méchante, combien est frêle la vie d'une toute petite fille, et puis il fallait bien vous laisser le temps de vous habituer à elle, goûter ses premières caresses, entendre sa petite voix vous appeler sa mère ! C'est pour laisser prendre des forces à l'enfant et pour que l'arrachement fût plus cruel que j'ai attendu plus de trois années ! . . .

— Mais cet homme n'a donc pas d'entrailles ! s'écria Raoul en écrasant Monpelas d'un regard chargé de mépris et d'horreur.

— Non ! répliqua-t-il froidement. L'eau glacée de la Garonne a submergé mon cœur.

De lourds sanglots gonflaient la poitrine de Ginevra. Ses mains tremblaient, ses yeux avaient un éclat étrange.

— Je veux achever, dit-elle d'une voix brève. La présence de cet homme me pèse horriblement. Vous savez, Raoul, du moins à peu près, d'après le dire du pays, comment le monstre mit à exécution ses sinistres projets. Une nuit d'octobre, tous les serviteurs s'étaient retirés. Nous apprenions à l'enfant sa première prière. Tout à coup nous entendons un grand bruit. Puis des pas précipités. Henri saute sur son épée et se place devant moi pour me défendre. J'avais une petite fille dans les bras. On attaquait la porte à coups de hache. Bientôt elle volait en éclats et un flot d'assassins se ruait dans la chambre. Henri se défendit comme un lion, mais ils étaient trop nombreux. Moi terrifiée, j'appelais de toutes mes forces. Personne ne venait à notre secours. Tous mes serviteurs, surpris dans leur premier sommeil, avaient été égorgés. . . Ah ! cette lutte d'un seul homme contre trente bandits, je l'ai toujours devant les yeux ! . . .

— Dix-huit ! madame, rectifia froidement Monpelas. Les autres veillaient en dehors ou maintenaient vos valets qui ne furent pas tous égorgés. On ne mit à mort que ceux qui résistèrent. Trois ou quatre seulement.

— Parmi cette bande de misérables, continua Ginevra sans entendre Monpelas, deux surtout, grands, maigres, silencieux, attaquaient avec violence, acharnement. Oh ! ceux-là, je les reconnaitrai toujours. Et lui, le Monpelas, derrière les assassins, les bras croisés, assistait à ce lâche égorgement. Oh ! l'horrible chose que cette attaque soudaine, traîtresse, au milieu de la nuit. Cet abîme qui se dévoilait tout à coup, l'affolement de la surprise, l'épouvante de l'avenir, l'horreur de ce qui se passait devant mes yeux, m'avaient frappée de stupeur. Immobile, glacée, je serrais ma fille contre ma poitrine, ayant déjà le sinistre pressentiment qu'on allait me l'arracher. Henri combattait toujours, mais, criblé de coups d'épée, ayant fait ce qu'il était humainement possible de tenter, puisque six des assassins gisaient sur le sol, couvert de sang, épuisé, prêt à mourir, il se tourna vers moi. J'entends encore sa voix me crier dans un suprême adieu : "Ginevra, sauve l'enfant et venge-moi !" Puis, rassemblant toutes ses forces, d'un élan irrésistible il se précipita sur le cercle d'ennemis qui l'entouraient de toutes parts, les faisant fuir de son regard terrible, écartant leurs épées d'un geste formidable. Son but, je l'avais compris, c'était de traverser la masse de ses adversaires, atteindre le Monpelas qui se tenait lâchement en arrière et de mourir en le frappant. Mais hélas ! la destinée était contre nous. Henri glissa dans le sang et tomba sur le sol. Alors je vis cette scène hideuse : l'un des deux bandits acharnés et féroces s'approcha de cet homme couché à terre, ce brave qui avait combattu courageusement, ce blessé qui n'avait plus la force de se défendre, et le frappa de son épée. Oh ! malédiction sur lui ! J'eus un cri déchirant et je voulus m'élancer pour détourner le coup mortel, mais je reculai, terrifiée, car le Monpelas qui ne craignait plus l'épée vengeresse d'Henri de Puyercdac, le Monpelas s'avancait vers moi et donnait l'ordre à l'autre grand misérable de prendre ma fille entre mes bras. Comprenez-vous ? m'arracher mon enfant, ma fille, ma petite Ginevra ! Le bandit s'avancait pour exécuter l'ordre. L'expression de mon regard était tellement effrayante, qu'il s'arrêta incertain, hésitant. Un ordre impérieux de Monpelas le déterminait tout à coup à s'élancer : moi. Oh ! ce fut une lutte affreuse, sacrilège, celle de cet ignoble bandit et de cette femme qui défendait son enfant. J'étais folle de douleur, le désespoir décuplait mes forces, to . . . disparaissait autour de moi, seul l'instinct de la maternité subsistait, farouche, indomptable. J'avais saisi le misérable et j'enfonçais mes on-

gles dans son cou avec une énergie furieuse, mais les autres vinrent à son secours et leurs lâches efforts triomphèrent de la résistance d'une pauvre femme, d'une malheureuse mère. Quand je ne sentis plus l'enfant dans mes bras, il me sembla que mon cœur s'arrachait, un vide affreux se fit dans tout mon être, éperdue, sanglotante, je tombai à genoux et je me traînai dans le sang aux pieds de ce monstre, je le suppliai, j'implorai une pitié qu'il n'avait pas ; j'étais folle, je ne savais plus ce que je disais, mais je voulais qu'on me rendît ma fille. Lui me regardait avec la volupté féroce du tigre qui vient de saisir sa proie. Mon humiliation, mon écrasement, ce meurtre, ce rapt violent et infâme, étaient pour lui le triomphe, une jouissance infernale, la vengeance ! C'est alors que rejetant en arrière son capuchon, il me montra sa face hideuse en disant :

— Nous porterons la vie entière la trace de nos deux haines, moi sur mon visage, toi dans ton cœur. Ma vengeance est la plus belle !”

Alors il se fit en moi une réaction soudaine. Ma tête se perdait. Un flot de sang me monta au cœur, une sorte de fièvre violente me saisit tout à coup. Je me relevai avec un cri de rage et je voulus me précipiter sur l'assassin, le ravisseur, le maudit. A ce moment d'exaltation suprême, de douleur, au paroxysme, je l'eusse étouffé dans mes bras ! Mais ses bandits m'arrêtèrent. C'était la fin. La défaillance arrivait. Brisée, anéantie, j'eus encore la force de leur jeter une malédiction et je tombai lourdement sur le sol !..

— Quand je revins à moi, c'était la nuit. J'étais seule, étendue sur le bord d'un petit ruisseau dans la campagne. Au loin, le château de Puycerdac brûlait !..”

#### XXIV—DIPLOMATIE.

— Votre récit est fort exact, madame, dit Monpelas en voyant Ginevra s'affaïsser dans son grand fauteuil, épuisée par la violence de ses souvenirs. Certes, je me suis vengé, bien vengé. Toutes mes précautions étaient prises, je devais réussir et je suis fort content du résultat. Aujourd'hui vos cheveux sont blancs et quinze années de douleurs sont lourdement inscrites sur votre visage. Tous deux nous avons horriblement souffert. C'est une fatalité que nous ne nous soyons pas compris : alliés nous pouvions accomplir de grandes choses, ennemis nous nous sommes fait beaucoup de mal. Mais ne pensons plus à toutes ces horreurs et revenons à ma première proposition. Croyez-moi, regrettons le passé, parlons du présent et songeons à l'avenir.

Le regard de Ginevra se releva et enveloppa longuement Monpelas.

— Que veut-il donc ? murmura-t-elle. Quel est son but ?

— Ma foi ! je vous avouerai franchement que je venais ici avec la pensée de jouir de votre impuissance, exciter encore votre désespoir, me repaître de vos larmes et de vos cris, mais en vous écoutant j'ai changé d'idée. Je déclare ma vengeance satisfaite et je vous propose ~~non~~ pas une réconciliation impossible, mais une trêve conditionnelle.

Ginevra comprit que Monpelas voulait ruser et, sous cette hyprocrisie, elle pressentit une faiblesse ou un danger. Elle ferma les yeux pour dérober ses impressions et ses pensées qui, malgré elle, se traduisaient dans son regard et elle attendit, calme en apparence.

— Vous me rendrez cette justice, continuait Monpelas : ce n'est pas moi qui ai commencé cette nouvelle lutte, quinze années après l'autre. Vous avez attaqué la première, maladroitement, avec grand bruit et grand fracas. Vos hommes ont tué ou pris dix des miens qui galopaient tranquillement sur la grande route. Que m'importe à moi, je les remplacerai par d'autres. Vous croyiez sans doute vous emparer de papiers importants ; votre but est manqué, je ne demande rien autre chose. Mais ce commencement d'hostilités me donnait le droit de représailles et je n'ai pas perdu un seul instant.

Après ces paroles prononcées lentement, Monpelas fit une pause, attendant un tres-saïllement, un cri, une offre. Le visage de Ginevra resta immobile et froid.

— Allons, se dit-il, Rivol avait raison. Je n'ai rien à craindre et je puis finir cette comédie comme il me plaira. Soyons prudent pourtant.

— Je suis maintenant invulnérable, continua-t-il à haute voix, et si je viens vous dire : finissons la lutte, c'est pure générosité de ma part.

Ginevra fit un effort et surmonta la répugnance que lui inspirait cette discussion hypocrite.

— Alors, que demandez-vous ? dit-elle. .

—Je voudrais être assuré de votre non-intervention dans mes affaires, avoir la certitude que vous ne chercherez à entraver aucun de mes projets, non pas que je vous redoute, non ! mais il est souverainement ennuyeux de sentir s'agiter de sourdes intrigues autour de soi et d'être distrait de son but par de misérables pensées de vengeance vieilles de plus de quinze ans. Donc voici mes conditions que vous serez heureuse d'accepter, j'espère. Dans trois jours je vous rendrai votre fille Maguelonne, si d'ici là vous n'avez rien tenté contre moi.

—Dans trois jours ! . . . ma fille . . . s'écria Ginevra.

—Ah ! si vous faites cela, dit chaleureusement Raoul, le ciel vous remettra une partie de vos crimes.

Dans l'ombre de son capuchon, Monpelas eut un sinistre sourire.

—Si, au contraire, accentua-t-il de sa voix sarcastique, mordante, je retrouve l'inspiration de madame la marquise de Puycerdac et l'épée du vicomte Raoul de Taverly dans quelque attaque dirigée contre moi, malheur à vous tous ? L'enfant payera pour la mère et je me vengerai de l'amoureux sur la jeune fille.

Sur cette violente menace, Monpelas se leva et fit un grand salut à Ginevra :

—Adieu, madame, dit-il, avec une courtoisie affectée. Vous savez quel devoir impérieux me rappelle au château de Saint-Louis avant quatre heures du matin.

« Je vous quitte donc. Réfléchissez à vos paroles et prenez garde à vos actions.

Se tournant vers Raoul, il le salua de la main :

—Au revoir, M. le vicomte de Taverly, fit-il gracieusement. Et il sortit.

Michaël qui veillait dans la première grotte parut aussitôt.

—Maîtresse, demanda-t-il, dois-je laisser partir cet homme.

—Oui, s'écria-t-elle en s'éveillant d'un rêve affreux, oui, bien vite.

« Tu le suivras de loin, ajouta-t-elle à voix basse, et tu viendras me dire s'il est rentré au château de Saint-Louis avant quatre heures du matin.

—Oui, maîtresse, répondit Michaël en se hâtant d'exécuter l'ordre.

Il y eut dans la grotte quelques minutes d'un silence solennel. Raoul de Taverly s'était approché de Ginevra et il la regardait avec une pitié profonde. Elle, le front penché, pleurait silencieusement. Toutes les blessures que Monpelas avait ravivées, toutes les révoltes de son être froissé, meurtri, toutes les souffrances de son cœur torturé, se résolvaient et s'épanchaient en larmes amères.

—Courage, madame, lui dit doucement Raoul. Ayez patience ; dans trois jours, votre enfant vous sera rendue . . .

—Dans trois jours . . . s'écria-t-elle. Ah ! vous avez donc cru aux promesses mensongères du Monpelas, vous ! Vous n'avez donc pas compris qu'il voulait ruser, gagner du temps. Lui, le démon, le maudit, faisant l'homme sincère, généreux ! Hypocrisie ! Dérision ! Ce qui l'a fait venir, ce qui l'a déterminé à tenir ce langage menteur, c'est un lâche sentiment de crainte, c'est la peur de ceci !

Elle avait ouvert le coffret rivé à la table massive et en avait tiré le sachet de cuir volé par Orlando au pendu de la mare de Franchard

—J'ai là dans ma main, continua-t-elle, une arme terrible contre le Monpelas, Nul doute qu'en échange des parchemins contenus dans cet étui, le misérable m'eût rendu tout aussitôt ma fille.

—Alors, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? s'écria Taverly haletant.

—Parce que les marchés infâmes portent toujours malheur, parce que je veux en finir et que j'ai juré de venger le meurtre du marquis de Puycerdac ; parce que je veux ma fille heureuse, sans un souci, sans une crainte, et que cela ne peut être tant que le Monpelas aura un souffle de vie ; parce que le destin, interrogé par moi, m'a déclaré que ma mort suivrait de près le châtimement de l'assassin et que je dois au plus tôt accomplir le sacrifice !

—Oh ! madame, fit Taverly, épouvanté, ne croyez pas à ces sombres pressentiments . . .

—Pressentiments, non, certitude, oui. Pas de faiblesse. Vicomte Raoul de Taverly, puis-je compter sur votre dévouement ? Voulez-vous sauver Maguelonne ?

—Madame, depuis deux jours, les événements ont marché si vite, le souvenir du passé et la fièvre du présent ont tellement précipité les battements de mon cœur, que la sanction des années ne peut rien ajouter à mon amour. Je suis prêt à donner ma vie. Prenez !

—Bien, fit simplement Ginevra. Vous êtes un digne Taverly.

Puis elle appela tout haut :

—Orlando! Roland!

Les deux hommes sortirent de derrière les tentures qui les avaient dissimulés pendant tout le temps de la présence de Monpelas.

—Orlando, demanda Ginevra, tout est-il prêt pour *la Nuit des Etoiles*!

—Oui, maîtresse, répondit-il toujours sombre, mais avec un peu plus de calme.

—Dans trois jours, n'est-ce pas?

—Oui, maîtresse, dans trois jours.

—Avant minuit tous les chefs seront là-bas?

—Avant minuit! Les chefs étrangers et tous les klans de France.

—Alors tout va bien et Monpelas est perdu?—Roland, continua-t-elle, je sais la récompense que tu ambitionnes. Dans trois jours, tu l'auras.

Roland s'inclina, transporté d'une joie orgueilleuse, puis, avec Orlando, ils se retirèrent dans la première grotte. Les quatre grands chiens les suivirent gravement. Restés seuls, Ginevra et Raoul eurent une longue conversation dans laquelle il fut beaucoup parlé du roi Henri, de Monpelas et du message que portait à Rome ce pauvre M. de Cayrol. Enfin, quand ce fut fait, le vicomte de Taverly, toujours guidé par Roland et accompagné de Grand-Croc, Lupus, Demonios et l'Etrangleur, vint retrouver aux Hauts-Loges Biscotte qui s'impatientait fort. Il sauta rapidement en selle et se dirigea vers Fontainebleau.

#### XXV—LUMIÈRE SUR LES AGISSEMENTS DU SIEUR DE MONPELAS.

Raguibus et Carados faisaient la garde devant la chambre qui servait de prison à Maguelonne, comptant les moments jusqu'au retour du sieur de Monpelas. Leur tâche ne leur souriait guère mais les ordres étaient formels et leur crainte était telle qu'ils n'auraient osé désobéir au maître. Les trois-quarts de trois heures sonnèrent au beffroi. Raguibus et Carados tressaillirent.

—Mais il ne revient pas! s'écria Raguibus. Est-ce que nous allons être obligés d'exécuter l'ordre?

—Il le faudra bien, répondit Carados.

—Écoute, mon excellent ami, reprit Raguibus, après quelques instants de réflexion et de sa voix la plus engageante, toi tu n'aimes pas les femmes. Par conséquent tu devrais bien, pour me faire plaisir, pour m'être agréable, pour cimenter notre amitié, tu devrais bien, mon cher Carados, te charger, si le hasard le voulait ainsi, de cette petite exécution; une volupté pour toi, une satisfaction de tes vieilles rancunes.

—Ta ta ta!... interrompit Carados, quel conte me fais-tu là! Dans les affaires sérieuses, aucun pour soi: C'est ma grande logique et nulle considération ne saurait m'en faire sortir.

—Pourtant Carados, mon ingrat ami, je t'eusse donné cette preuve d'amitié, moi, dans une circonstance analogue.

—Tu crois, Raguibus, mais je t'assure que tu te trompes, il est très facile d'avoir de ces généreuses pensées, et pourtant, à l'heure de l'exécution, on hésite, on recule.

—Oui, et on refuse à ce pauvre Raguibus, dont l'âme trop sensible s'épouvante à la pensée qu'il va lui falloir immoler une jeune fille aussi belle, frapper d'un fer homicide l'image de l'innocence.

—Tiens, Raguibus, tu me fais de la peine, et...

—Quoi, tu acceptes, ô généreux ami!

—Non, pas tout à fait.

Ce pauvre chevalier de Brisemolle leva ses gros yeux blancs sur Carados.

—Que veux-tu dire alors? demanda-t-il d'une voix dolente.

—Pour tout concilier je te propose ceci...

—Parle donc.

—Eh bien! jouons aux dés le meurtre de Maguelonne! Nous avons joué le sommeil, nous pouvons bien jouer la mort!

—C'est vrai. La pensée n'est pas mauvaise, quoique nullement généreuse.

—C'est tout ce que je puis faire, déclara nettement Carados. Du moment que le destin décidera, pas de réclamations, pas de doléances et surtout pas de mines pleurardes; soumission, absolue exécution rapide.

—Oui, mais reprit Raguibus, comme j'ai déjà gagné le sommeil, je perdrai certainement la mort ! . . .

—Tant pis, ceci est affaire entre la chance et toi.

—Allons, je me résigne puisque je ne peux pas faire autrement. Jouons l'exécution de Maguelonne.

Et les deux misérables s'approchèrent de la table où se trouvaient les cornets et les dés.

—A toi l'honneur ; commence ! dit Carados avec une politesse exquise.

Raguibus salua.

Puis il agita son cornet consciencieusement, lentement, et il abattit son coup sur la table.

—Six et cinq ! s'écria-t-il, joyeux. Merci, ô destin, je suis sauvé !

Carados trinqueballa furieusement les dés dans son cornet, puis il les laissa tomber avec une dédaigneuse insouciance.

—Double six ! exclama-t-il en battant des mains. J'ai gagné.

—Fatalité ! murmura amèrement Raguibus. Le destin est un âne qui juge tout de travers.

—Des remerciements et des injures à une minute de distance ! fit Carados en levant les mains au ciel. O ingratitude ! O inconséquence ! O versatilité humaine !

—Eh bien ! soit, dit énergiquement Raguibus en relevant la tête, j'accepte !

Et il tira sa dague dont il essaya la pointe sur le bout de son doigt.

Le premier coup de quatre heures vibra dans la nuit.

Sans hésitation, Raguibus se dirigea vers la porte de l'appartement de Maguelonne. Carados le suivit pour prêter mainforte à son camarade en cas de besoin.

Ils attendirent consciencieusement le quatrième coup et ils allaient entrer lorsque la voix brève de Monpelas leur cria.

—Arrêtez !

Ils se retournèrent joyeux et surpris.

Le maître était assis devant la table où ils avaient jeté leurs deux coups de dés quelques instants auparavant. Il avait dû surgir de quelque trappe secrète car les deux misérables n'avaient rien vu, rien entendu.

Ils s'avancèrent tous deux inquiets et tremblants. Mais ils furent vite remis, car Monpelas leur dit aussitôt :

—C'est bien. Je suis content de vous. J'ai voulu savoir comment vous exécutiez mes ordres et je me déclare satisfait.

Raguibus et Carados saluèrent jusqu'à terre.

—Outre la récompense en bonnes pistoles que vous recevrez demain matin, je vous crois dignes enfin d'accomplir le grand œuvre pour lequel je vous ai fait quitter ces deux villes de province où vous végétiez inutiles et incompris.

Raguibus et Carados se redressèrent orgueilleusement.

—Venez ici et écoutez attentivement, continua Monpelas.

Et lorsque les deux spadassins eurent obéi, il leur parla longtems à voix basse.

Raoul de Taverly était arrivé au petit jour à l'hôtellerie qu'il habitait provisoirement tout près du château de Fontainebleau, en attendant qu'il eût le loisir de se présenter à la cour. Le jeune vicomte ingurgita vivement quelques victuailles, but un verre de vin, et sans prendre le temps de retirer ses bottes et ses chausses, il se jeta sur son lit et s'endormit aussitôt.

Il était un peu plus de dix heures lorsqu'il fut réveillé par un grand bruit de voix dans sa chambre même. Il ouvrit les yeux et se vit entouré de ses cinq amis de l'avant-veille : Valbreuse, Mareuilles, Belcoudray, Fossac et Bajolière.

—C'est bien lui ! disait Valbreuse en riant.

—Plus de doute, répondait Flossac en s'approchant plus près pour mieux voir Raoul. Il est enfin retrouvé.

—Il était temps, car nous allions faire dire des messes pour le repos de votre âme ! ajouta Mareuilles.

—Ah ! nous vous croyions trépassé, mon cher vicomte.

—Tandis que c'était apparemment tout le contraire, reprit Valbreuse.

—Mes amis, interrompit Raoul en se levant je vous remercie de votre chaleureux ac-

ceuil, mais permettez une seule question très importante pour moi... A quelle heure pourrai-je voir le roi ?

— Nous sommes de garde, aujourd'hui même, devant la porte de ses appartements, Flossac et moi. Nous savons qu'Henri doit aller au jeu de paume à deux heures ; mais, comme nous avons nos entrées franches, venez avec nous à midi, moment fatal où nous endossons le harnais de guerre, et nul doute que Sa Majesté ne vous donne immédiatement audience.

— Eh bien ! c'est dit, j'accepte. Il faut que je parle au roi aujourd'hui même.

— Mais, en attendant, dit Flossac, je propose de nous diriger, sans plus de retard, vers le cabaret du père Tuilot, un bon vieux qui n'a pas le talent hors ligne de maître Annibal Cocquenpot, mais qui se tire pourtant assez bien d'affaire.

— C'est cela, nous serons au mieux pour écouter le récit des aventures mystérieuses de notre ami Taverly, s'écria Valbreuse, et d'ailleurs, quoique je n'aie pas cette nuit couru le guilledou, je me constate un appétit féroce.

— Nous aussi, crièrent les autres.

Seul, Raoul, grave, soucieux, ne s'associa pas à cette bruyante démonstration.

Les six gentilshommes sortirent ensemble et, dix minutes après, ils étaient installés chez le père Tuilot, devant une table copieusement garnie. Alors Raoul leur raconta, des événements accomplis pendant ces deux journées, toute la partie qui concernait Maguelonne, en ayant soin de ne parler ni de Monpelas, ni de Ginevra.

Quand il eut fini, Valbreuse se leva et lui dit gravement :

— M. Le vicomte de Taverly, si pour sauver la jeune fille vous avez besoin de cinq bonnes épées, nous sommes prêts à mettre au service de cette cause intéressante et les lames et les hommes.

— Merci ! vous êtes tous de braves cœurs.

— Vous acceptez donc ?

— Sans doute, puisqu'il y aura bataille.

— Tant mieux ! s'écria Valbreuse. Tant mieux ! répétèrent les autres.

— Valbreuse, dit Flossac, il me semble que tu es presque guéri de ta grande passion pour Maguelonne.

— Ma foi ! cela se pourrait bien, car j'ai aperçu derrière le parc, du côté d'Avon, à l'une des fenêtres d'un petit pavillon fort coquet, une délicieuse femme blonde et rose, laquelle, depuis deux jours, me trotte fort par la cervelle.

— Ne serait-ce pas vis-à-vis ce couvent de je ne sais quel ordre, demanda Flossac, où il y a toujours de grandes allées et venues de moines ?

— Précisément.

Alors, mon pauvre ami, reprit Flossac en riant, voilà une secondé passion aussi bien

longuement que la première.

Comment cela ?

— Parce que, dit Flossac en baissant la voix, cette délicieuse femme blonde et rose est mademoiselle Marguerite du Hausset, la fille du conseiller à la haute cour de justice, et vous savez tous, moins le vicomte de Taverly qui arrive de la Navarre, vous savez tous que le roi Henri a une grande estime pour les beaux yeux bleus de la petite Marguerite.

— Mais comment sais-tu tous ces détails ?

— Pardieu ! c'est bien simple, depuis trois mois, deux fois par semaine, j'accompagne le roi jusqu'au seuil de la petite maisonnette.

— Et vous l'accompagnerez encore demain soir, n'est-ce pas, M. de Flossac ? interrogea Raoul de Taverly.

— En effet. C'est le jour. Qui vous a dit cela ? fit-il, surpris.

— Je l'apprendrai tout à l'heure au roi et j'espère l'engager à rester toute la soirée de demain au château de Fontainebleau.

— Y aurait-il quelque danger pour lui ? dit Valbreuse à voix basse, quelque nouveau complot ?

— Patience ! répondit discrètement Raoul. Si le roi accepte mon plan, nous aurons l'honneur d'être intimement mêlés à cette affaire. — Mais nous devons fort approcher de midi, dirigeons nous donc vers le château, car nous n'avons pas une minute à perdre.

Les jeunes seigneurs, que les paroles de Raoul inquiétaient, se levèrent aussitôt et prirent le chemin du palais. Valbreuse et Flossac, tous deux lieutenants des gardes, relevèrent de leur service les deux gentilshommes en faction depuis le matin dans l'anti-



chambre royale, et Belcoudray, Mareuilles, Bajolière, attendirent le résultat de la conférence que Raoul de Taverly voulait avoir avec le roi. Flossac, gascon, protestant et cousin d'Henri, trois titres précieux à la confiance royale, se chargea d'obtenir l'introduction immédiate du jeune vicomte. En effet, il revint presque aussitôt annoncer que Taverly pouvait se présenter. Raoul, ému, s'avança, guidé jusqu'à la derrière porte par Flossac. Il entra seul dans l'appartement où se trouvait Henri IV. Le roi, debout, parlait à un grand vieillard sévère, rigide, qui se disposait à sortir, une grosse liasse de papiers dans les mains. C'était Sully le ministre des finances de Henri IV.

Le jeune vicomte voyant qu'il s'était trop hâté, voulut se retirer, mais, derrière lui, la porte s'était refermée et il dut rester immobile sur le seuil.

Il n'attendit pas longtemps, quelques minutes après, Sully quittait la chambre après avoir consenti à livrer au roi une forte somme le lendemain.

Raoul de Taverly jugea le moment favorable. Il s'approcha et, pliant le genou, il tendit au roi une lettre qu'il tira de son pourpoint. Henri prit la missive, la parcourut rapidement, puis il eut une exclamation joyeuse, et saisissant Raoul par les épaules, il le releva avec une cordiale brusquerie et l'embrassa sur les deux joues.

—Comment, c'est toi le fils de mon brave Hugues de Taverly, c'est toi mon filleul ! s'écria-t-il. Mordieu ! un beau et solide gars, un superbe gentilhomme !

Il regardait de la tête aux pieds Raoul qui, rouge et confus, n'osait pas lever les yeux.

—Ils sont tous comme cela, mes Navarrais : œil noir, moustache retroussée, jarret solide, poignet de fer et cœur brûlant. Moi aussi, jadis, ajouta-t-il mélancoliquement... maintenant je suis une barbe grise, comme me le disait Sully tout à l'heure, lui qui est une barbe blanche, quoique le cœur soit encore chaud. Bah ! j'ai fait à peu près ce que je devais faire. Ça, voyons, mon jeune Taverly, tu veux être un brave comme ton père et le vieux Hugues me demande pour toi un poste de combat.

—Oui, sire, répondit Raoul avec un élan chevaleresque, je voudrais être à l'armée quand c'est la guerre, et près de vous quand c'est la paix !

—Alors, reprit Henri en riant, nous ne nous quitterons jamais, car lorsqu'on se bat j'en suis ! Et des premiers, Ventre-saint-gris ! Or donc, pour contenter mon vieux compagnon d'armes, Taverly, je nomme mon filleul lieutenant de mes gardes.

—Ainsi que Valbreuse et Flossac ! exclama Raoul, rouge d'orgueil et transporté de joie par cet accueil chaleureux.

—Vous les connaissez donc, monsieur mon filleul !

—Oui, sire, j'ai cet honneur depuis deux jours.

—Deux mauvaises têtes, reprit le roi en souriant, mais toute bravoure et toute loyauté.

Flossac est gascon, comme nous, et Valbreuse est digne de l'être !

Après ces paroles du roi, Raoul de Taverly fut un moment silencieux, embarrassé, et il lui fallut prendre une résolution énergique pour aborder le sujet qui l'amenaient avec une telle hâte et de précipitation devant le roi.

—Sire, dit-il lentement, la Providence qui veille sur vous a fait découvrir à une femme dont vous avez peut-être gardé le souvenir Genevra de Puycerdac, un horrible complot contre la vie de votre majesté.

—Encore ! fit Henri avec un triste sourire. Le quinzième !

Genevra de Puycerdac ! murmura le roi après quelques instants de silence. Oui, je me rappelle. Il y a dix-sept ans, à Pau... une beauté éblouissante. Mais comment, ajouta-t-il, Genevra est-elle parvenue à découvrir cette trame ?

Raoul de Taverly raconta au roi la sombre histoire de Monpelas et de la mère de Maguelonne, ainsi que la manière dont Orlando s'était emparé du message de M. de Cayrol.

—Voici les papiers dans lesquels ce Monpelas annonce à ses chefs, comment il doit accomplir cet assassinat, dit Raoul en terminant.

Et il tendit au roi un petit sachet de cuir arraché au pendu dans la mare de Franchard.

—Toutes ces choses, continua Raoul, sont écrites dans un langage allégorique avec un idiome oriental, heureusement connu de Genevra de Puycerdac. Comme ces parchemins pourront être plus tard une arme contre nos ennemis, Genevra m'a chargé de vous les remettre. Les savants du royaume pourront les traduire. Mais comme le danger presse, comme l'attentat doit avoir lieu demain, elle m'a tout expliqué.

—Demain ! exclama Henri surpris.

—Oui sire, reprit Raoul. Il était temps. La chose est bien combinée. Vous vous rendez parfois, le soir, accompagné de quelques gardes, sur la lisière du village d'Avon, il y

a là, en face d'un grand couvent, une petite maisonnette, cachée sous le feuillage, dans laquelle vous pénétrez seul. Vos gardes vous attendent à cinq cents pas de là, dans le pavillon de chasse situé à l'extrémité du parc.

—Mais comment a-t-on pu savoir tous ces détails ? murmura Henri stupéfait. Je m'en-tourais de mystère pour ne pas exciter de jalousies. Flossac seul m'accompagnait.

—Oh ! dit Raoul, ce n'est pas Flossac . . .

—Non, non, fit le roi, Flossac est rusé, habile, et le diable ne lui arracherait pas un mot de ce qu'il ne veut pas dire.

—Vous avez été surveillé, épié,—des fenêtres de ce couvent . . .

—Oui, dit le roi pensif, on me l'avait dit.

—Eh bien ! sire, le sieur de Monpelas est le bras de vos ennemis, et il ne reculera devant aucun crime.

—Oui ! c'est cela, murmura Henri IV assombri. Ils ne se découragent pas. Après les autres, Monpelas ? Oh ! ils viendront bien à bout de leur sanglante besogne. Ces hommes sont insatiables. Il ont un but : me remplacer. Que leur importent les moyens et les crimes, ils vont toujours ! Je le sens autour de moi : ils m'étreignent de toutes parts. Ce qu'ils veulent, c'est supprimer le roi qui résiste toujours à leurs empiètements, et le remplacer par une de leurs créatures ; je suis le seul et dernier obstacle ; dans un avenir prochain, ils auront passé outre, et rien ne les arrêtera plus !

—Mais, s'écria Raoul de Taverly, qui ne pouvait contenir son indignation, vous êtes le roi, sire, écrasez-les, chassez-les !

—Bien, mon brave Navarrais ! reprit Henri avec un regard qui étincelait. Ah ! si j'avais un fils comme toi, comme je devrais en avoir un, j'eusse entrepris résolument, cette lutte. Mais si je meurs demain, que reste-t-il derrière moi ? Un enfant de quatre ans, faible, chétif, qui n'aura jamais, j'en ai peur, ni caractère, ni énergie, ni volonté. A quoi m'aura servi de repousser un instant nos ennemis, si après ma mort, ils doivent réussir.

—Pourtant, sire, vous ne pouvez pas laisser les assassins impunis.

—A quoi servent les condamnations et les supplices ? On a tenaillé Jean Châtel, on lui a coupé le poing, on l'a écartelé à quatre chevaux. Ces tortures n'ont pas découragé les autres. Cependant il faut que justice soit faite, le roi de France doit défendre sa couronne.

—Sire, dit Raoul de Taverly d'une voix grave, Ginevra de Puycredac réclame un prompt châtement. Monpelas est un danger pour vous, mais aussi pour elle. Elle a sa fille à sauver.

—Que demande-t-elle donc ?

—Le droit de se venger elle-même, en écartant les meurtriers à jamais de votre route.

—Oui, dit le roi pensif, ce serait bien plus simple : le Parlement n'instruirait pas longuement le procès, des livres odieux ne seraient pas publiés contre moi, et les régicides n'échapperaient pas.

—Vous accordez donc, sire, la grâce que je vous demande pour Ginevra de Puycredac ?

—Non, le roi ne peut consacrer cette violation des lois du royaume, mais Henri laissera faire.

—Alors il ne reste plus qu'à agir, et si votre Majesté le permet, Valbreuse, Flossac, Belcondray, Marueilles, Bajolière et moi-même, nous nous emparerons des meurtriers—deux hommes adroits et résolus, prétend Monpelas dans sa correspondance avec ses chefs

—Faites ainsi secrètement, rapidement, dans le silence de la nuit, par six de vos fidèles gentilshommes, votre justice sera plus redoutable qu'en place de Grève et frappera de terreur vos lâches ennemis.

—Réussissez, mes braves ! Autrefois, ajouta-t-il mélancoliquement, j'aurais voulu faire partie de votre expédition, mais Henri de Navarre est mort en moi. Je laisse faire les jeunes.

—Nous réussirons, sire, s'écria Raoul avec chaleur, et nous vous garderons si bien que le fer des meurtriers rencontrera toujours nos poitrines avant de toucher la vôtre.

Le roi secoua lentement sa tête grise et tendit sa main à Raoul de Taverly qui la baisa religieusement et sortit.

Le soir de ce même jour, entre onze heures et minuit, cinq hommes, enveloppés dans

leurs manteaux, franchissaient silencieusement la petite porte par laquelle entrait le roi Henri quand il allait voir Marguerite du Hausset.

C'étaient Raoul de Taverly, Valbreuse, Mareuilles, Bajolière et Belcoudray.

Seul Flossac manquait.

— Savez-vous, vicomte, dit tout bas Valbreuse à l'oreille de Taverly, que nous allons être enfermés dans cette petite maison au moins vingt-quatre heures.

— Oh ! le temps passera vite, répondit Raoul ; nous boirons, nous mangerons, nous jouerons aux dés. . . Et puis, ajouta-t-il tout bas, je penserai à ma chère Maguelonne.

— Moi, déclara Valbreuse, je ferai la cour à madame Marguerite.

## XXVI—A JOYEUSE COMÉDIE DÉNOUEMENT TRAGIQUE

Le lendemain, vers cinq heures du soir, Raguibus et Carados déguisés en moines se glissaient derrière les murailles du couvent à un point d'où ils pouvaient apercevoir la petite maison de madame Marguerite du Hausset.

Aussitôt installés ils commencèrent à surveiller attentivement la petite maison que Flossac avait désignée à ses amis, en leur apprenant la visite du roi Henri à Marguerite du Hausset.

— Nous allons avoir un clair de lune superbe, dit Raguibus en montrant à Carados l'astre des nuits, rouge et large à l'horizon.

— Tant mieux ! répondit l'autre, nous apercevrons bien notre homme lorsqu'il entrera par la petite porte. . .

Ils gardèrent alors le silence tout en disposant leurs membres de la manière la moins gênante, car l'attente devait être assez longue.

Comme dix heures sonnaient, ils entendirent un bruit de pas derrière le mur du parc, puis ils aperçurent, quelques instants après, un homme qui s'avavançait seul vers la petite maison qu'ils surveillaient. Cet homme était soigneusement enveloppé dans un long manteau et son visage se dissimulait sous un feutre à larges bords. Pourtant, à un moment où il se trouvait en pleine lumière, il rejeta son chapeau en arrière et se mit à contempler le ciel, paré ce soir-là de toutes ses étoiles. En voyant apparaître ce profil gascon et cette barbe à moitié blanche :

— C'est lui ! s'écria Raguibus.

— Bien lui, affirma Carados.

Quelques pas plus loin l'homme trébucha contre une pierre.

— Votre-Saint-Gris ! jura-t-il à haute voix.

En entendant la voix et en reconnaissant le juron, ainsi que l'accent caractéristique du Béarn :

— Plus de doute ! dit Carados.

— Nous le tenons ! fit joyeusement Raguibus.

C'était bien l'homme attendu par les deux sacripants ; car il se dirigea droit vers la petite porte de la maisonnette, l'ouvrit en homme habitué à la chose et disparut dans l'intérieur.

Raguibus et Carados attendirent quelques minutes, silencieux et immobiles à leur poste d'observation.

Enfin la fenêtre de la petite maison s'ouvrit lentement et ils aperçurent un homme et une femme qui, restant discrètement dans l'ombre, venaient aspirer l'air pur de la nuit :

— Que vous êtes bon, monseigneur, d'être venu ce soir ! disaite-lle. J'ai eu toute la journée de douloureux pressentiments. Il me semblait que vous n'alliez pas venir.

— C'est mal, bien mal, mignonne, répondit-il, d'avoir ainsi douté de votre Henri ! Pour te voir, je traverserais une armée l'épée à la main. Ventre-Saint-Gris !

Puis l'apparition s'évanouit et la fenêtre se referma.

— Il est bientôt temps, dit Carados, dans une demi-heure nous les trouverons si occupés qu'ils ne nous entendront pas.

— Et demain, ajouta Raguibus, nous empochons nos mille Henricus, et, à partir de cet instant, je deviens honnête homme !

Si Raguibus et Carados avaient eu le don de voir à travers les murailles, nul doute qu'ils n'eussent singulièrement changé d'avis en apercevant ce qui se passait dans la chambre du premier étage, derrière la fenêtre où étaient apparus un instant les amoureux.

Taverly, Valbreuse, Belcoudray, Mareuilles et Bajolière groupés au fond de la pièce complimentaient fort mademoiselle Marguerite du Hausset, ainsi que leur ami Flossac.

C'était en effet le baron de Flossac qui avait joué le rôle du roi Henri. Ayant même taille, à peu près même physionomie, même accent gascon, il n'avait eu pour compléter la ressemblance qu'à blanchir sa barbe avec de la farine, et à lancer, de temps à autre, un " ventre-saint-gris " vigoureusement accentué.

— C'est superbement joué, disait Valbreuse, madame a été ravissante de grâce et de naturel.

— Mais comme j'avais peur ! fit Marguerite.

— Il faut avouer, reprit Mareuilles, que Flossac est un comédien hors ligne.

— Je conviens, messieurs, répondit-il, que j'ai fait de mon mieux et que je n'ai rien négligé pour que le roi fût vraisemblable.

— Alors, demanda Marguerite, avec un effroi craintif, ces misérables vont venir dans un instant ?

— Je ne sais pas l'heure au juste, répondit Raoul de Taverly. Mais ils viendront. D'ailleurs, M. de Bajolière veille à la fenêtre et il nous avertira à temps.

— Oh ! je frissonne d'avance ! murmura-t-elle.

— N'ayez aucune crainte, reprit Valbreuse, la main sur le pommeau de son épée, nous sommes là pour vous protéger.

— Vos paroles me rassurent, reprit-elle en essayant de sourire, et j'espère comme vous que les assassins n'échapperont pas à votre justice. Vous avez sauvé le roi, monsieur, vous avez préservé Henri d'un meurtre infâme, ajouta-t-elle d'une voix émue, d'autres pourront vous récompenser plus magnifiquement, moi, je ne suis qu'une faible femme, merci !

Et Marguerite tendit la main au vicomte de Taverly.

Raoul s'inclina et mit un baiser sur cette main blanche et mignonne.

En ce moment Bajolière qui avait constamment veillé derrière les rideaux de la fenêtre se retourna vers ses amis en disant :

— Alerte !

Il se fit un grand silence.

— Mes amis, dit Raoul, il est temps de prendre nos dispositions de combat : rappelons-nous qu'il faut agir sans bruit, c'est la première condition de réussite de notre plan de bataille.

— Madame, ajouta-t-il en s'adressant à Marguerite, encore quelques minutes d'anxiété . . .

— Oh ! je serai brave, interrompit-elle. Pourtant vous me délivrerez aussitôt la victoire gagnée, car je ne répons pas que mon courage durera jusqu'à la fin.

— Ayez confiance, lui dit encore Raoul pendant qu'elle courait s'enfermer dans un petit oratoire dont la porte s'ouvrait au fond de la pièce.

— Deux grands escogriffes habillés en moine viennent de sortir du couvent, annonça Bajolière toujours aux aguets. Ils s'approchent de la maison.

— A nos postes ! commanda Raoul à voix basse.

Les six gentilshommes tirèrent leurs épées et, en un instant, ils disparurent derrière les rideaux et les tentures. La chambre n'était éclairée que par une lampe suspendue au plafond, dont la lueur blanche et molle flottait indécise avec de mystérieuses ondulations. Le silence s'était fait solennel, anxieux. Au bout de deux ou trois minutes horriblement longues, la tapisserie qui retombait sur l'ouverture de la porte se souleva lentement et une tête encapuchonnée suivie d'un long corps se glissa dans la chambre.

Une seconde tête également encapuchonnée apparut aussitôt derrière la première, suivie également d'un long corps qui émergea silencieusement derrière l'autre.

C'était les assassins, Raguibus et Carados.

Le second se pencha à l'oreille du premier et lui dit d'une voix extrêmement basse :

— Je te l'avais bien dit, ils sont là.

— Marchons ! reprit Raguibus.

Ayant tous deux leurs dagues dans la main droite, ils s'avancèrent avec de grandes précautions. Un épais tapis étendu sur le plancher étouffait le bruit de leurs pas.

L'indécision de ces deux grandes formes noires dans la demi-obscurité, l'éclair menaçant des lames, le silence, la terreur, faisaient des deux meurtriers une sorte d'apparition effrayante et sinistre.

Arrivés à toucher les rideaux, Raguibus et Carados s'arrêtèrent une seconde. De la main gauche, ils saisirent l'un des bords de l'étoffe, levèrent le poignard de la main droite, puis ils échangèrent un rapide regard et ouvrirent violemment les rideaux.

—Arrière, assassins ! leur cria une voix indignée et furieuse, tandis que quatre épées nues tendaient vers eux leurs pointes menaçantes.

Raguibus et Carados firent en arrière un saut formidable et une imprécation furieuse s'échappa de leurs lèvres.

—Malédiction ! cria Carados, nous sommes trahis.

—Fatalité ! hurla Raguibus, nous sommes perdus.

Valbreuse, Belcoudray, Maucuelles, Bajolière sortirent de derrière les rideaux du lit où ils s'étaient tenus cachés, et firent quelques pas en avant, environnant d'un demi-cercle d'épées les deux misérables épouvantés.

—Le coup est manqué, dit Carados, fuyons !

—Il ne faut pas nous laisser prendre, ajouta Raguibus, détalons !

Et d'un commun accord, ils s'élançèrent précipitamment vers la porte. Mais une épée nue fouetta l'air devant eux, tandis que la voix sonore de Taverly leur criait :

—Halte-là !

Ils revinrent au milieu de la chambre, serrés l'un contre l'autre, farouches comme deux taureaux acculés. Soudain ils bondirent vers la fenêtre. C'était la seule chance de fuite qui leur restât. Mais là encore une voix railleuse et une lame menaçante les fit précipitamment reculer.

—Sandious ! cria Flossac, ne passez pas par la fenêtre comme de vulgaires voleurs. Rien ne vous presse maintenant et nous avons à causer quelque peu.

—Ces robes de moines paralysent tous nos mouvements reprit Raguibus, profitons de ces quelques instans de demi-obscurité pour les dépouiller en silence.

Carados se mit à l'œuvre aussitôt, suivant l'exemple de Raguibus, et lorsque Bajolière rentra dans des flots de lumière les deux carmes étaient transformés en quasi-gentils-hommes, car ils avaient sous leurs robes les costumes neufs donnés par leur maître, Mompelas. Carados avait enroulé sa défroque autour de son bras gauche pour s'en faire un bouclier tandis que Raguibus en avait formé une boule volumineuse qu'il tenait dans sa main.

En apercevant leurs têtes nues, vigoureusement éclairées, Valbreuse eut un cri de surprise.

—Mes amis, s'écria-t-il, ce sont nos deux quaresme-prenant de l'autre jour à l'auberge de la Belle-Hôtesse, ces deux misérables qui ont si vilainement abusé de la charité que nous leur avons faite en les faisant déjeuner. Pardieu ! le hasard est grand et ils paieront tous leurs méfaits ensemble.

—Ah ! Mordious ! jura Flossac, ce sont ces deux sacripants-là ! Eh bien ! avant de les remettre entre les mains de M. le lieutenant criminel, il faudra que je satisfasse mon ressentiment particulier. Une solide bastonnade les préparera d'ailleurs et leur fera trouver la main du bourreau moins rude.

—Messieurs, reprit Raoul de Taverly, le temps presse. N'introduisons donc pas de nouvelles complications dans cette capture de deux misérables meurtriers. Pour nous ce sont des régicides et rien de plus. Finissons-en.

Pendant cette rapide conversation, Raguibus et Carados roulaient des yeux terribles tout autour de la chambre, ainsi que deux grands chats efflanqués jetés au milieu d'une mare et qui cherchent les moyens d'en sortir. Ils s'étaient d'ailleurs concertés et Raguibus avait un plan dans sa tête féconde.

—Ne nous séparons pas ; tenons-nous toujours dos à dos, avait-il dit à son complice, et lorsque je te pousserai du coude, vite l'épée d'une main, la dague de l'autre et fer-raillons vigoureusement en essayant de nous approcher de la fenêtre.

—J'ai compris ! avait répondu Carados.

Sur ce, Raoul de Taverly leur dit :

—Allons, misérables, si vous ne voulez pas vos faire écharper, rendez vos dagues et vos épées. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que la résistance serait une folie.

—Héias ! oui, répondit Raguibus d'un voix larmoyante, je constate douloureusement que nous sommes perdus, pris dans une souricière, et que nous n'avons plus qu'à nous rendre. Qu'allons-nous devenir, mes bons seigneurs ? Où allez-vous nous conduire Vovez, nous sommes tout tremblants !

Pendant qu'il prononçait ces paroles hypocrites, Raguibus suivait du coin de l'œil Bajolière qui fatigué de tenir dans sa main le candélabre à quatre branches qu'il avait été quérir quelques instants auparavant, venait de le poser sur une étagère à quelque pas de la fenêtre. Cette circonstance parut faire le plus grand plaisir à maître Raguibus.

—Assez de comédie, s'écria Flossac en faisant un pas en avant. Bas les armes, ou gare à la pointe de mon épée !

—Voilà notre réponse ! cria Raguibus en poussant Carados du coude.

Il lançait en même temps d'une main rapide et sura sa robe de moine sur le candélabre apporté par Bajolière, tirait vivement sa grande épée et d'un coup formidable brisait la chaîne de la lampe. Une obscurité compacte envahit aussitôt la chambre.

—Malédiction ! jurèrent les gentilshommes surpris par cette manœuvre audacieuse et rapide.

Raguibus et Carados, serrés, épaules contre épaules, la dague d'une main, l'épée de l'autre, ferraillaient dans les ténèbres, en s'approchant pas à pas de la fenêtre. Il y eut quelques minutes d'un combat désordonné, silencieux d'abord, puis bientôt animé par les cris et les appels des gentilshommes, en danger de se frapper eux-mêmes.

En renversant la lumière, la robe du moine lancée par Raguibus avait pris feu par en dessous. Quelque temps la laine avait brûlé en étouffant, puis une fumée âcre et noire s'était dégagée ; enfin la flamme avait jailli communiquant le feu aux tentures de la fenêtre et aux rideaux du lit.

Perdus dans la fumée, par instants éclairés par une lueur rapide et rouge, les combattants semblaient une armée de noirs démons en lutte au fond de quelque ardente fournaise. Raguibus et Carados recevaient le choc inégal de leurs adversaires avec une ardeur, une tactique, une prudence qui faisaient le plus grand honneur à leur courage et à leur habileté. Tandis que leurs six adversaires surpris, désorientés, se laissant entraîner par leur fougue et leur colère, dépensaient toutes leurs forces en attaques individuelles qui leur faisaient perdre l'avantage du nombre et de la position, les deux bandits, merveilleux de sang froid, poursuivaient la réalisation de leur projet. Rien ne les arrêtait, ni la fumée, ni la flamme, ni les épées des gentilshommes et ils avançaient lentement et sûrement.

Sur la fenêtre, à fond, cria Raguibus.

Ils s'élançèrent impétueux, irrésistibles, rencontrant sur leur passage dans l'obscurité Bajolière et Flossac. Il y eut une lutte effrayante corps à corps où ils se blessèrent tous quatre à coups d'épées et de dagues. Mais l'élan était tel que les deux bandits passèrent. Carados, arrivé le premier sur la fenêtre, la défonça d'un violent coup d'épaule et d'un saut de dix pieds il tomba dans la rue. Raguibus retenu par Flossac qui s'était accroché à sa robe plutôt qu'il ne sauta par l'ouverture, laissant aux mains de son adversaire la totalité de son pourpoint et une partie de ses chausses.

Heureusement pour lui, il tomba sur Carados qui se relevait. Ils eurent chacun un blasphème effrayant et se débattirent pêle-mêle. Mais en quelques secondes ils se retrouvèrent debout et, sans regarder derrière eux, ils prirent leurs jambes à leur cou et disparurent dans la nuit.

Les six gentilshommes groupés devant la fenêtre brisée, environnés de flammes qui commençaient à s'élançer vers l'extérieur, s'épuisaient en imprécations furieuses.

Les gardes amenés par Flossac accouraient au pas de course, et à toutes les fenêtres du couvent apparaissaient les têtes curieuses des moines.

—MM. de Mareuilles, Bajolière, Belcoudray, s'écria la voix désespérée de Raoul de Taverly, sauvez madame Marguerite.

—Et nous, MM. de Valbreuse et Flossac, si dans une heure nous ne sommes pas aux gorges de Franchard, Maguelonne est perdue !

Quelques minutes après, on rapportait évanouie mais hors de danger, Marguerite du Hausset ; et les trois gentilshommes, Valbreuse, Flossac, Taverly, sautaient sur les chevaux qu'on était allé chercher au pavillon de chasse et s'élançaient ventre à terre sur la route de Franchard.

meure de la maîtresse du roi Henri, il se passait dans la gorge de Franchard une scène étrange et grandiose.

Au fond du gigantesque amphithéâtre formé par les entassements de rochers, il y avait un immense fourmillement humain. Le ciel étoilé versait à flots sa lumière scintillante sur le sable étincelant, éclairant de toutes parts des milliers de têtes, mais laissant les corps trop compacts dans une ombre menaçante.

Au milieu du vaste hémicycle formé par l'élargissement des gorges se trouvait un espace vide au milieu duquel brûlait un grand feu clair dont la flamme s'élevait calme et droite sans que le plus léger souffle de vent en fit onduler les contours. Dans cette flamme apparaissaient en noir les silhouettes fantastiques de deux glaives géants dont les lames recourbées, piquées dans le sol, se terminaient par des poignées noircies, formées de l'enroulement formidable de deux serpents ailés. Autour de ce grand feu étaient disposés douze blocs de grès à intervalles égaux, mais laissant du côté du levant un espace triple où l'on avait placé un siège de pierre, sorte de trône grossier hérissé de sculptures primitives.

A cinquante pas de ce foyer, la multitude se pressait formant un cercle d'une correction sévère. Les premiers rangs étaient composés de vieillards dont les longues barbes s'argentait aux rayons de la lune, puis à mesure que le regard s'enfonçait dans les profondeurs de cette masse silencieuse, les barbes devenaient plus noires, les yeux plus ardents, et au lieu de s'appuyer sur de longs bâtons nouveaux, les mains serraient énergiquement la poignée d'un cimeterre, le manche d'une pique ou d'une hache. Tous ces hommes avaient le teint cuivré, les cheveux longs, gras et noirs, la physionomie tout asiatique, et ils parlaient un langage presque inconnu en France à cette époque et qui était le sanscrit à peu près pur.

Ces hommes étaient des bohémiens race étrange qui ne s'est jamais fondue dans la population des pays où ils séjournent comme des oiseaux de passage.

Cette nuit-là, c'était la nuit des Étoiles !

Une émotion grave et superstitieuse planait sur cette foule massée dans cette profondeur, et tous semblaient absorbés par l'attente de quelque grand événement.

Tout à coup, il courut un frémissement dans les rangs pressés de la multitude, les yeux se tournèrent vers le grand feu qui brûlait au milieu de la gorge, et le silence se fit solennel, anxieux. Sur les blocs de grès, autour du foyer, des hommes venaient de s'asseoir et, debout sur la dernière marche du trône de pierre, une femme leur parlait à travers la flamme. Le geste souverain, drapée dans les plis d'une longue robe noire, un cercle d'or sur le sommet de ses cheveux blancs, cette femme désignait un siège vide parmi les douze qui entouraient le feu. Il y eut comme une discussion à voix basse parmi les hommes assis en rond, puis un nouveau personnage pénétra dans le cercle du foyer. Celui-ci, debout, tête nue, étendit la main d'abord vers la femme couronnée, ensuite vers la flamme et sembla prêter un serment, puis il vint se placer sur le douzième siège, resté vide jusque-là.

Cet homme était Roland, le braconnier des Hautes-Loges, et la femme qui les dominait tous de la hauteur de son siège plus élevé et de sa taille altière, c'était la marquise Ginevra de Puycedac, c'était la Fosca.

Dans le silence universel, la voix de la Fosca retentit claire et vibrante :

Depuis dix années, disait-elle, je suis votre reine, la grande-maîtresse à qui chacun de vous doit obéissance, respect, soumission, d'après notre loi indienne dont nous avons conservé les saintes traditions de notre long exil. Dernière descendante de la malheureuse famille qui régnait sur les bords de l'Indus au moment de l'expédition sanguinaire de Timour-Ling, le prince de fer, vous avez remis entre mes mains le pouvoir suprême nécessaire pour relier entre eux les membres de notre grande nation dispersée par le vent de la fatalité sur toutes les terres étrangères. Chassés de notre patrie par les massacres et l'invasion, nos pères ont erré deux siècles, cherchant dans quelque coin du monde une terre hospitalière. Mais trop fiers pour se plier aux lois barbares des pays qu'ils traversaient, trop respectueux de nos vieilles coutumes pour les abandonner au hasard des grandes routes et des frontières, voulant à tout prix conserver à défaut de la partie ses lois et sa religion, ils furent repoussés de toutes parts, persécutés, traqués. Les disciples d'une secte intolérante crient anathème sur nous, parce que nous sommes fidèles à nos croyances ; les valets de tous les pouvoirs nous chassent, nous emprisonnent et nous torturent, parce qu'ils nous croient en danger, une menace pour leurs princes

“Eriants, dispersés sur toute la surface de la terre, les parias de l'Inde, devenus parias du monde, se traînent sur les chemins ayant la mortelle inquiétude de la patrie absente pour laquelle ils sont devenus des étrangers. Pourtant si nous voulions vouer au mal la force terrible résultant de cette dispersion même et de misérables nous faire bandits, nous ferions, sous nos efforts organisés, trembler leur société mal assise et déjà en lutte contre elle-même. Résignés au rôle de victimes, nous n'avons répondu à toutes les violences et à toutes les oppressions que par notre indifférence silencieuse et notre dédain méprisant. Nous avons voulu être et nous sommes restés en dehors de leurs querelles, de leurs passions, et de leur civilisation. Nous n'avions pas droit à la protection de leurs lois dont nous ne voulons pas, mais lorsqu'on attente à la liberté et à la vie d'un des nôtres nous avons le devoir de le défendre et de le sauver.

“Or, mes frères, une jeune fille de notre race, de notre sang a été indignement volée.”

Un long murmure s'éleva au dessus de la foule qui avait insensiblement resserré son cercle.

—Et cette jeune fille, reprit-elle, avec une énergie ardente, cette enfant, tête sacrée pour nous tous, c'est la descendante de vos rois, c'est mon enfant à moi, c'est la fille de votre grande maîtresse !

Malgré le silence et le mystère qui devait présider à cette scène nocturne, un cri violent de colère retentit au milieu de la nuit, dans les mains crispées s'agitèrent les armes, les bouches se tordirent et les yeux se firent menaçants. Tous ces fronts courbés par le malheur, apeurés par le rêve amer et écrasant de la chute irrémédiable, se dressèrent ; toutes les passions, tous les ressentiments, toutes les révoltes, vivantes en eux-mêmes et seulement recouvertes par la cendre légère du fatalisme, s'éveillèrent soudain et la même pensée de vengeance les emporta dans son rouge tourbillon.

Chacun de ces hommes n'eût pas hésité pour son propre compte à venger d'un crime le rapt d'un des siens. Mais la cause apparaissait grandiose. C'était la maîtresse qui avait été insultée, frappée, c'était elle qui réclamait justice et dès lors tous les débris de la grande nation se trouvaient astreints individuellement, intéressés ensemble, et leur haine contenue, leur misère refoulée, jaillissaient de leurs lèvres avec l'âpre fureur, la puissance surchauffée d'une longue compression.

Désormais plus d'apathie, plus de résignation, plus de dédaigneuse indifférence ; et il avait suffi à la Forsa d'une dénonciation indignée, d'un cri de rage et de vengeance, pour entraîner à sa cause, rayonnante de la triple majesté de la royauté, de la mère et du malheur, toute cette foule au sang bouillant, aux passions aigries par la douleur et l'oppression

D'un mot, d'un ordre, elle pouvait de toutes ces tribus obéissantes indignées, se faire des vengeurs formidables, mais ce mot elle hésitait à le prononcer, cet ordre elle n'osait pas le donner. La sauvage grandeur de cette vengeance l'épouvantait ; elle reculait effrayée devant les conséquences terribles d'une lutte armée, implacable, sanguinaire avec Monpelas. En effet pour arracher Maguelonne au sinistre ravisseur, ne fallait-il pas pénétrer de force derrière les murailles bien gardées du château de Saint-Louis, ne fallait-il pas semer la route de cadavres et répandre le sang à flots !

Ginevra de Puyerdac, dont, jusqu'à ce jour, la cause n'avait pas de tache sanglante de par sa volonté, sentait s'élever en elle des doutes affreux, une horreur répulsive. Mais la situation devenait entraînant, irrésistible. L'heure passait, l'instant était farouche. La main étendue, les lèvres frémissantes, sa tête pâle levée vers les étoiles qui semblaient glisser et pleuvoir autour d'elle, elle attendait du ciel une inspiration, un signe. Soudain on entendit le galop précipité de plusieurs chevaux ; un violent tumulte s'éleva dans un coin de la gorge, tandis qu'un groupe bruyant s'avancait vers le centre.

Bientôt trois cavaliers apparurent, environnés d'une foule menaçante brandissant autour d'eux une forêt de piques et de haches. Ces trois cavaliers étaient Raoul de Taverly, Valbreuse et Flossac qui accouraient apprendre à la mère de Maguelonne la fuite imprévue des deux meurtriers, Raguibus et Carados. En reconnaissant le jeune gentilhomme, Ginevra pressentit un malheur, et son visage pâle devint d'une blancheur de neige. Aussitôt arrivé dans le cercle lumineux du foyer, Raoul, sans s'occuper des cris et des menaces proférés autour de lui, trop accablé par son échec pour s'étonner de l'étrange appareil de cette scène nocturne, ayant d'ailleurs reçu de la Fosca une rapide exclamation, Raoul s'écria :

—Madame, les misérables se sont échappés !



Elle eut un geste de désespoir en murmurant tout bas :

—Fatalité !

Puis, d'un signe, elle écarta les hommes qui environnaient les trois gentilshommes.

—Il n'y a pas une minute à perdre, continua Taverly, ces deux brigands sont retournés avertir le Monpelas et, pour conserver vis-à-vis de nous tous ses avantages, il fera disparaître à jamais Maguelonne. Nous sommes résolus, mes deux amis et moi, à tirer l'épée et à combattre.

La Fosca, une sombre exaltation dans le regard, terrible, farouche, secoua sa tête blanche pour en chasser toute hésitation.

—Eh bien ! soit, s'écria-t-elle, la lutte ardente, le combat sanglant, les cadavres, la mort ! Tout s'efface autour de moi, je veux en finir et je me laisse éteindre, dominer, emporter. Mon cœur se brise, ma volonté s'affole. Qu'importe le moyen, il me faut ma fille !

Alors, d'une voix effrayante en ses éclats passionnés, elle s'adressa à la foule qui attendait dans un silence plein de sauvage résolution.

—L'hésitation n'est plus possible. Une minute peut tout perdre. L'ennemi est formidable. Nous ne pouvons vaincre que par les armes. Il faut que le fer brille et s'abreuve de sang. Nous avons assez courbé la tête, assez longtemps nous avons souffert, dédaigneux et muets. Mais, puisqu'on s'attaque à nos plus chères affections, puisque dans une heure peut-être il serait trop tard, précipitons-nous à l'assaut, au combat, au pillage, à l'incendie. A vous les trésors sans nombre enfermés dans ce château que nous allons détruire, mais je veux mon enfant, ma petite fille ! . . .

Puis elle ajouta amèrement :

—A moi, l'horrible responsabilité du sang répandu !

Une clameur sauvage répondit à ces paroles violentes et les armes s'agitèrent, étincelantes, dans les mains tendues. A voix basse, la Fosca donna des ordres aux douze hommes assis près d'elle autour du foyer. Puis, ces hommes se dispersèrent dans toutes les directions et, quelques minutes après, douze colonnes silencieuses se mirent en marche vers le château de Saint-Louis, guidées par un groupe nombreux au milieu duquel marchaient Valbreuse, Flossac, Raoul de Taverly et la Fosca.

Les vieillards, les femmes et les enfants, ainsi qu'une centaine d'hommes armés, restèrent dans les gorges de Franchard.

### XXVIII.—L'ÉCROULEMENT.

Depuis deux jours entiers qu'elle était enfermée au château de Saint-Louis, Maguelonne n'avait pas prononcé une parole. Assise dans un fauteuil à haut dossier, repliée sur elle-même, les yeux grands ouverts et rêvant dans le vide, elle attendait la délivrance, mais pourtant résolue et prête à une lutte dont elle ne prévoyait pas le caractère.

Lorsqu'on l'avait conduite dans cette chambre silencieuse, sorte de prison fastueusement meublée, — et laissée seule avec une vieille femme sèche et maigre, obséquieuse, hypocrite, l'exaltation, l'orgueil dont la fiévreuse énergie l'avait soutenue jusque-là étaient tombés soudain. Une vague épouvante, avait précipité la malheureuse jeune fille dans un abattement profond, un morne désespoir. Les larmes gonflaient ses paupières, les anglots soulevaient sa poitrine, mais la vieille était là qui lui offrait complaisamment ses services, en la couvrant de son œil gris et terne. D'un geste impérieux et farouche, Maguelonne la congédia. Puis, seule dans l'ombre, assise, elle pleura longtemps. Lorsqu'enfin cette crise poignante fut apaisée, la nature ardente, sauvage, de Maguelonne, reprit toute sa résolution, toute son énergie. L'heure des faiblesses et des larmes était passée, il fallait se reconnaître, s'organiser, se défendre.

Où était le danger ? Par où surgirait-il ? La délivrance était-elle possible ?

A cette interrogation qui s'était dressée lumineuse dans son esprit, Maguelonne avait dû répondre : Non ! En effet, pour la conduire à cette chambre reculée, ne l'avait-on pas fait traverser une triple enceinte d'épaisses murailles, de longs couloirs sombres, des poternes nombreuses et formidablement gardées ? Et puis, de qui devait-elle attendre une délivrance ? Des quatre personnes qui s'intéressaient à son sort, sa mère Ginevra n'avait que son amour, Raoul de Taverly que son épée, Annibal et Mathurine Coquenpot que leur désespoir et leur faiblesse !

Donc, elle se trouvait seule, faible jeune fille, devant l'inconnu menaçant. Sa pensée flottait incertaine, effarée, et elle attendait que la lumière se fit au fond de cette demeure où la fatalité brutalement la précipitait. Toute la nuit et toute la journée du lendemain elle fut dans cette cruelle attente.

En effet, Monpelas absorbé par ses projets ambitieux et criminels, ne s'était nullement préoccupé de la jeune fille. Elle était là, bien gardée, et cela lui suffisait. Le sinistre châtelain de Saint-Louis paraissait sûr de gagner la partie suprême qu'il avait engagée avec tant de ruse, tout de calcul, une résolution si profondément méditée. Il avait lentement raisonné la situation, et un à un écarté tous les obstacles. Pourtant dans cette longue soirée, malgré sa confiance en lui-même, une sorte d'inquiétude sourde l'envahit et un immense besoin d'espace, d'air, de mouvement, lui fit trouver son oratoire trop petit.

Quand vinrent onze heures du soir, moment où selon son estimation, Raguibus et Carados devaient avoir réussi, — moment aussi où la Fosca entraînait sur ses pas la multitude des bohémiens, — la fièvre de Monpelas devint si ardente qu'il éprouva le besoin de lui donner un aliment. Il monta lentement aux appartements supérieurs du château, et les deux gardiens qui veillaient aux lieux et place de Raguibus et Carados, le virent apparaître comme un fantôme inquiet.

— Allez chercher dame Pétronille ? commanda-t-il à l'un deux.

Quelques minutes après, en effet, la tête ridée et grimaçante de dame Prétronille surgit en toute hâte sous la frange de la tapisserie qui masquait l'entrée de la chambre.

— Me voici, monseigneur, fit-elle en s'avançant toute tremblante.

— Que fait la jeune fille ? demanda brusquement Monpelas.

— Oh ! monseigneur, répondit la vieille, depuis qu'on l'a amenée ici, elle n'a pas changé d'attitude : assise près de la fenêtre elle rêve les yeux ouverts, immobile et muette j'ai fait mon possible, pour lui donner confiance monseigneur, mais la belle, d'un geste souverain, m'a fort bien congédiée.

— C'est bien cela, murmura Monpelas, la fille a le caractère courageux et altier de la mère.

— Attendez un instant ici, continua-t-il à haute voix, je veux voir cette enfant."

Et Monpelas marcha, de son pas lent et grave, jusqu'à l'entrée de la chambre où Maguelonne était enfermée. Il souleva la tapisserie, poussa la porte qui n'avait pas de fermeture fixe, et entra.

Une lampe éclairait la chambre.

La jeune fille était enfoncée dans un fauteuil, sa tête pâlie cachée dans ses deux petites mains blanches. Elle semblait dormir. Brisée par les luttes morales qui torturaient son esprit, elle n'avait plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Lorsque M<sup>gr</sup> Jelas fut à quelques pas de Maguelonne, il s'arrêta, croisa les bras sur sa poitrine et par le trou de son capuchon il la contempla longuement. Puis il fit un geste de menace en murmurant :

— Elle ressemble étrangement à sa mère !

Ces paroles, qu'il avait prononcées à mi voix, tirèrent soudain Maguelonne de sa torpeur.

— Ne craignez rien, dit Monpelas, je ne vous veux pas de mal.

— Qui êtes-vous ? cria Maguelonne instinctivement envahie par un dégoût craintif.

— Je serai ce qu'il vous plaira, un ennemi ou un ami.

— Un ami ? interrogea la jeune fille avec un profond sentiment de défiance.

— Certes, un ami, répéta Monpelas, et si vous voulez m'écouter sans crainte, franchement, je vous convaincrai peut-être.

— Franchement ! . . . reprit Maguelonne, les yeux fixés sur la tête encapuchonnée de cet homme sinistre, quand on parle franchement c'est à visage découvert.

Monpelas eut une imprécation sourde.

— Oh ! s'écria-t-il, jeune fille, vous avez été bien mal inspirée en me jetant cette insulte à la face. Si je ne puis montrer mon visage en pleine lumière, la faute, le crime . . .

Mais il s'interrompit soudain et d'une voix plus calme :

— Ce n'est pas par moi que vous apprendrez cette sombre histoire, si vous ne la savez déjà ! Et il se tut, tout en regardant la jeune fille de son oeil sombre.

Devant ce masque rigide et menaçant, cette immobilité, ce silence, la pauvre enfant se sentit glacée, son exaltation tomba. Elle eut peur et, portant les mains à sa poitrine

ne où une lourde oppression la suffoquait, elle murmura d'une voix brisée, tandis que deux larmes impossibles à retenir, roulaient lentement sur ses pâles joues :

—Que vous ai-je fait ? Je ne suis qu'une pauvre jeune fille, je ne vous connais pas, jamais je ne vous ai fait de mal, jamais ma pensée même n'a été vous chercher dans l'ombre qui vous environne. J'étais libre, j'étais joyeuse, j'étais dans la lumière, pourquoi m'avez-vous précipitée dans cette prison, dans cette tristesse, dans cette nuit ! Moi qui ignorais les larmes, pourquoi me faites-vous pleurer ? Moi qui ne connaissais pas la douleur, pourquoi me faites-vous souffrir ! Vous avez donc pris à tâche de m'arracher à tous ceux qui m'aiment : maintenant à ma famille adoptive et toute petite à ma mère !...

Maguelonne s'arrêta effrayée ; dans sa supplication naïve elle en avait trop dit :

—Ah ! ah ! s'était écrié Monpelas de sa voix brève et sèche, vous êtes fort bien renseignée sur votre naissance à ce que je vois. L'aubergiste Cocquenpot a parlé.

Elle saisit ce que ces dernières paroles contenaient de menaces pour le pauvre Annibal. Une lueur flotta devant les yeux de Maguelonne, ses paupières battirent, son cœur se serra et elle devint affreusement pâle. Les mains jointes et la voix brisée elle murmura :

—Pitié !... grâce ! monseigneur, il n'est pas coupable, il n'a rien dit, je vous assure !... C'est moi qui ai voulu tout savoir... Ah ! si vous appesantissiez sur lui votre colère, ce serait cruel, infâme, révoltant ! Voyez-vous, monseigneur, c'est un homme simple, doux et bon. Il n'a jamais fait de mal à personne il était heureux d'avoir une petite fille pour jouer avec elle et lui apprendre ses chansons, toujours joyeux, toujours riant de son bon gros rire... Il ne redoutait que le moment où l'on viendrait m'arracher de force d'entre ses bras... Si vous l'aviez vu pendant que ces misérables étaient là, comme il sanglottait !...

Et Maguelonne épuisée, haletante, suffoquée par son émotion, élevait vers la capuche noire de Monpelas ses grands yeux humides et suppliants.

—Pardieu ! répliqua-t-il, que m'importerait tout ceci, si mes intérêts les plus chers, la réussite de mes projets ne s'y trouvaient gravement intéressés. Faire pleurer une petite fille et gémir un aubergiste, la belle gloire !...

Il finissait à peine de prononcer ces derniers mots quand des pas précipités se firent entendre au dehors.

Monpelas se tourna vers la porte, saisi d'une terrible inquiétude. Aussitôt la tapisserie se souleva brusquement et deux hommes firent irruption dans la chambre. Deux hommes ensanglantés, à demi nus, furieux, effroyables.

Maguelonne, en les voyant apparaître, bouches crispées et yeux étincelants, se recula en arrière avec un cri de terreur, tandis que Monpelas laissait échapper une sourde imprécation.

Ces deux hommes étaient Raguibus et Carados.

—Trahis, monseigneur ! cria le premier. La chambre était pleine de gentilshommes ! Nous avons été pris dans un véritable traquenard. Cernés, entourés comme des sangliers à l'hallali.

—Il a fallu lutter terriblement, dix cadavres. Je suis criblé de coups d'épée... .

—Nous avons sauté par la fenêtre au risque de nous rompre les os, interrompit Raguibus.

—Et nous accourons vous avertir. Là-bas le feu est à la maison.

Monpelas, à cette annonce foudroyante de l'écroulement de ses projets, avait chancelé, étendant la main pour se retenir au mur. Mais, par un efforts prodigieux de volonté, il réussit à rester immobile, calme et sombre, pourtant ses bras croisés comprimaient sa poitrine avec force et ses mains, dissimulées dans les plis de son camail noir, déchiraient furieusement l'étoffe.

—Ces gentilshommes étaient ils des gardes ordinaires du roi ? demanda-t-il de sa voix brève et dure.

—Nous les avons fort bien vus, en pleine lumière, répondit Raguibus. Il étaient dix. Pour mon compte, je ne sais pas ce qu'ils font à la cour, mais nous avons déjà tiré l'épée ensemble le jour de notre arrivée à l'auberge de la Belle-Hôtesse.

—Oui, ajouta Carados, c'étaient bien les mêmes, et avec eux cet étranger qui ce jour-là interrompit notre combat. Raguibus, qui a bonne mémoire, a dû retenir son nom.

—Certes, déclara le chevalier de Brisemolle : il s'appelle Raoul de Taverly !

—Raoul de Taverly ! exclama Monpelas

—Oui, Monseigneur, affirma de nouveau Raguibus.

Maguelonne, les mains jointes, les yeux au ciel, murmura à voix basse :

—Raoul !

Monpelas parcourait la chambre d'un pas saccadé, se parlant à voix basse ; sa main tremblait sur son poignard.

—Cette femme se venge bien ! fit-il après quelques minutes d'un farouche silence. Elle a tout combiné et ce Taverly a exécuté ses ordres. Dans cette lutte, tous deux nous étions vulnérables d'un seul côté ; elle, par sa fille ; moi par mon ambition. Ginevra a frappé mon ambition, si je frappais sa fille ?

—Non, continua-t-il, ce serait une folie. Je recommencerais la lutte avec toutes mes armes, avec toute ma force. L'échec est grave, mais je ne suis pas abattu et la revanche sera terrible, éclatante.

Il s'arrêta tout à coup devant Maguelonne, qui, tremblante, éperdue, s'était réfugiée dans le coin le plus sombre de la chambre.

—Avez-vous compris, avez-vous entendu, jeune fille ? s'écria-t-il. C'est la Fosca, Ginevra, cette femme de la grotte, qui par ses intrigues, ses menées ténébreuses, me barre la route et fait avorter mes projets les plus chers. Qu'elle tremble ! . . .

—O ma mère ! murmura Maguelonne.

—Et ce Raoul de Taverly, continua Monpelas, qui se jette imprudemment au milieu de toutes ces aventures, qui me raille et m'outrage ! Oh ! celui-là eût bien mieux fait de ne jamais quitter la Navarre ! . . .

Et un geste menaçant accentua sa pensée.

Les lèvres de Maguelonne frémisssent, ses yeux brillaient étrangement et elle allait répondre violemment, lorsque tout à coup une clameur sauvage s'éleva dans la nuit.

Monpelas s'était arrêté, pétrifié, le bras étendu, écoutant avec terreur.

Raguibus et Carados s'élançaient vers la porte.

—Arrêtez ! leur cria Monpelas, qui eut peur de rester seul devant un danger inconnu.

Ils revinrent auprès de lui.

On entendit au dehors, tout autour du château, des piétinements et des cris auxquels vinrent bientôt s'ajouter des cliquetis d'épées et des détonations d'armes à feu. Plus de doute, le château de Saint-Louis venait d'être attaqué, surpris.

—Impossible, s'écriait Monpelas, nous ne sommes plus au temps de la Ligue, les huguenots ne sont plus armés et n'attaquent plus les catholiques. On ne brûle plus les châteaux. Que veut donc dire cette agression ?

Raguibus et Carados s'étaient rapprochés l'un de l'autre et, à tout hasard, ils avaient mis l'épée au poing.

Soudain, un pas rapide se fit entendre, et Landry, le capitaine du château, se précipita dans la chambre.

—Monseigneur, s'écria-t-il, je vous cherchais par tout le château . . .

Qui a-t-il lui dit Monpelas, agité. Parlez vite et vite.

Et il l'entraîna à l'extrémité de la pièce.

—Monseigneur, reprit Landry, une attaque imprévue, formidable, une véritable avalanche d'hommes étrangers, des sortes de bohémiens commandés par trois gentilshommes. Ils ont escaladé la première enceinte et se battent dans les cours. Les défenseurs du château, surpris, accablés sous le nombre, se défendent avec rage, mais, dans un instant, ils vont être débordés et je viens vous avertir qu'il faut songer à la fuite ! . . .

Monpelas fut un moment sans répondre. Tout un monde de pensées s'agitaient sous sa capuce noire.

—Pouvez-vous résister encore dix minutes ? demanda-t-il froidement.

—Dix minutes, oui, monseigneur, j'en répons.

—Résistez donc, et, avec tous ceux que vous pourrez sauver de la bataille, venez me retrouver à mon château des Cévennes. Je vous laisserai libre, Landry, de fixer vous-même la récompense du service que vous m'allez rendre. Allez.

Landry s'inclina et repartit en toute hâte. D'un signe, Monpelas appela près de lui Raguibus et Cavados, et leur désignant Maguelonne qui avait écarté les rideaux de la fenêtre et qui regardait dans la cour intérieure du château, dévorée d'un espoir avide et craintif.

—Emparez-vous de cette jeune fille et suivez-moi. Nous allons fuir par les souterrains du château Vos mille henricus d'or ne sont pas perdus. Si nous échappons, et c'est chose facile, je vous les remettrai.

Raguibus et Carados eurent une exclamation de joie et leurs yeux étincelèrent.

Tous deux s'avancèrent, résolus, vers Maguelonne. La jeune fille, en les entendant venir à pas rapides, avait brusquement abandonné la fenêtre et s'était retournée vers eux. Dans leurs gestes, dans leurs yeux, elle devina tout ce qu'il y avait de violence dans l'ordre donné par Monpelas. Elle se raidit désespérément, une expression d'épouvante bouleversa son visage, une révolte farouche éclata dans son regard, et s'accrochant d'une main à l'un des barreaux de la fenêtre, elle cria en tordant son corps et en se serrant contre le mur :

—Non, je ne veux pas, je ne veux pas !

—Faites vite ! répéta Monpelas, derrière les deux bandits.

Ils se hâtèrent davantage.

—Si vous avancez, si vous me touchez, cria Maguelonne plus véhémement encore, je vous frappe, je vous tue.

Elle agitait dans sa faible main la petite dague qu'elle avait emportée de l'auberge. Raguibus et Carados haussèrent ironiquement les épaules et franchirent d'une longue enjambée l'espace qui les séparait de la jeune fille. En voyant les mains ignobles de ces bandits s'avancer pour la saisir, Maguelonne poussa un cri d'horreur et son bras armé frappa. La frêle lame frôla la joue de Carados et lui laboura légèrement l'épaule.

—Ah ! petite chatte, tu veux griffer ! rugit le misérable.

Et, saisissant rudement le poignet délicat de la pauvre enfant, il le serra dans sa main osseuse jusqu'à lui faire abandonner son arme. Maguelonne eut un sanglot autant de dégoût que de douleur, et, renversant sa tête en arrière avec l'énergie fiévreuse du désespoir, elle jeta dans l'air un suprême et vibrant appel.

—Ma mère, au secours ! A moi, Raoul !

—Te tairas-tu, petite péronnelle ! fit Raguibus en couvrant de sa large main le doux visage de Maguelonne.

La jeune fille se débattit quelques instants encore, épuisant ce qui lui restait de forces à repousser l'horrible étreinte des deux bandits. Mais, enfin, son corps se tordit une dernière fois, un long frissonnement parcourut tout son être et elle resta sans vie, rigide et pâle comme une morte. Monpelas s'était approché et contemplait froidement, impatiemment, cette scène hideuse.

—Eh bien ? interrogea-t-il.

—C'est fait, monseigneur, déclara Raguibus. Vous voyez que ça n'a pas été long quoique un peu violent. Je crois la petite calmée pour une bonne demi-heure au moins.

—Alors, suivez-moi, commanda Monpelas,

Raguibus prit la jeune fille évanouie dans ses bras robustes et se mit en marche derrière le maître. Carados les suivit par derrière en se frictionnant l'épaule et en égrenant tout bas sa plus belle kyrielle de jurons.

## XXIX.—LA FUITE

Monpelas conduisit les deux sacripants dans son oratoire. Toute cette partie du château était complètement déserte. Landry tenait parole. Ayant réussi à grouper un petit noyau de défenseurs autour de lui, il arrêta le flot des assaillants pendant les dix minutes promises. Mais sans cesse le tumulte augmentait, les cris de détresse mêlés aux cris de triomphe devenaient plus formidables et par instants une voix vibrante criait dans la bataille :

—En avant, mes amis ; un dernier effort. J'ai entendu sa voix. Elle nous appelle. Il ne faut pas leur laisser le temps d'accomplir leurs sinistres desseins. En avant !

—Monseigneur, dit Raguibus, je reconnais parfaitement cet organe sonore pour l'avoir entendu déjà à l'auberge de la Belle-Hôtesse et à la petite maison d'Avon. C'est, à n'en pas douter, notre Taverly.

..Hâtons nous ! fit Monpelas, en fermant la lourde porte de l'oratoire et en l'assujettissant au moyen d'une barre de fer passée dans deux anneaux solidement fixés dans le mur.

Puis il alla vers la table chargée de livres où nous l'avons vu travailler et rêver dans

les premiers chapitres de ce drame, il s'avança vers le grand christ de bronze, solitaire sur l'un des quatre grands murs de cette vaste salle nue. Appuyant sur un ressort caché dans les moulures du socle qui supportait le crucifié, il fit céder un panneau du lambris. Se rabattant en arrière avec un bruit sec, ce panneau découvrit l'ouverture béante d'un étroit escalier qui s'enfonçait dans la muraille.

Et suivant Carados qui avait allumé un flambeau et Raguibus qui portait Maguelonne, Monpelas franchit la porte du passage secret.

Désormais il était sauvé, et en pensant à la rage, au désespoir de ses ennemis quand ils verraient inutile, infructueux, leur immense effort, il se prit à rire d'un rire diabolique. Mais soudain son ricanement se termina par un blasphème, il venait de se sentir retenu en arrière. En se refermant, la trappe avait enserré un pli de sa capuce.

Il n'osa pas relever la trappe à cet instant critique, et il tira violemment sur l'étoffe pour se dégager. Le drap se déchira laissant la pièce arrachée dans la rainure du panneau mobile. Libre enfin, il descendit rapidement les degrés de l'escalier pour rejoindre Carados et Raguibus qui s'avançaient toujours.

Après dix minutes de marche silencieuse, ils s'arrêtèrent. Le solterrain alors taillé dans le roc vif puis tortueux et plus étroit se trouvait barré par un bloc de grès.

—Sommes-nous arrivés ? demanda Carados, impatient.

—Oui, répondit Monpelas, encore une dizaine de pas, mais silence ! Le passage va devenir difficile et nous ne pourrions franchir le faible espace qui nous sépare du débouché qu'en rampant sur les mains et sur les genoux. Vous vous arrangerez tous deux pour faire passer la jeune fille sans dommage pour elle. A partir de cet instant nous devons redoubler de précautions. Pourtant n'éteignez la torche qu'à mon commandement.

Monpelas alors démasqua l'ouverture en faisant basculer le quartier de roc mobile autour d'un axe horizontal et se glissa dans la trouée naturelle qui conduisait au dehors suivi de Carados et de Raguibus.

Tout à coup, Raguibus, qui depuis quelques instants écoutait avec une attention profonde et une inquiétude visible, Raguibus se rapprocha précipitamment en disant :

—Monseigneur, je crois que nous sommes poursuivis,

—Sang-Dious ! jur. Carados, il ne manquait plus que ça.

Pourtant Raguibus avait raison, car on entendait un murmure de voix confuses à l'extrémité de la galerie qu'ils venaient de parcourir.

—Ne craignez rien, dit Monpelas d'une voix calme, nous sommes presque arrivés.

Et éteignant la torche il continua sa marche rampante. Quelques secondes après il débouchait au fond d'un creux de rochers qui se trouvait situé au bas des pentes du mont Saint-Germain.

Carados émergea derrière lui. Après un colloque animé avec Raguibus resté dans l'étreignement de la galerie, il se retira ramenant à lui, le plus doucement possible, le corps de Maguelonne évanouie.

Monpelas se pencha sur l'ouverture :

—Hâtez-vous, cria-t-il à Raguibus. Soulevez un peu la pierre qui barre la galerie et le ressort la remettra en place.

Quelques instants après, un bruit sec lui annonçait que l'ordre du maître venait d'être exécuté, et enfin, les pieds d'abord, les cuisses, les reins, les épaules et la tête hérissée du chevalier de Brisemolle sortirent successivement du trou noir.

—Ne nous attardons pas, dit aussitôt Monpelas, il nous faut rapidement traverser la forêt et gagner un village éloigné, où nous puissions nous procurer des chevaux. Nous ne serons en sûreté que derrière les murailles de mon château des Cévennes, inattaquable et insurprenable celui-là sur son pic de granit.

—Alors, en avant, répondit Raguibus, montrez-nous la route, monseigneur.

—Marchons ! ajouta Carados en prenant à son tour Maguelonne dans ses bras.

La fraîcheur de la nuit avait ranimé la jeune fille et elle s'agitait faiblement dans les bras du bandit. Carados s'assura de la solidité du bâillon mis dans sa bouche, ramena brutalement ses deux mains dans les siennes et, ces précautions prises, rejoignit à grands pas Monpelas et Raguibus qui avaient pris les devants. Ils gravirent un sentier serpentant au flanc de la montagne à travers les genêts, les bruyères et les houx. Quand ils furent au sommet, Monpelas s'arrêta. La butte Saint-Louis apparaissait flamboyante au-dessus des futaies sombres dont elle était de toutes parts entourée. Le feu avait été mis au château, et dans le ciel calme, l'incendie se développait dans des torrents de fumée.

Devant les flammes on voyait s'agiter des points noirs qui étaient des hommes, tandis qu'une clameur assourdie par la distance arrivait jusqu'aux fugitifs. Monpelas contempla quelques instants son château qui brûlait, puis son regard se fixa sur Maguelonne.

—Voilà bien du bruit et de la fumée pour une petite fille ! murmura-t-il froidement. C'est la revanche de Puycerdac, ajouta-t-il avec un geste farouche. Quelle sera celle de Saint-Louis ? . .

Puis il poursuivit son chemin et le sombre groupe s'enfonça dans la nuit.

### XXX.—LA POURSUITE

L'escalade du château de Saint-Louis s'était faite sur tous les points et les bohémiens s'étaient aussitôt répandus dans la première enceinte avant que les cent hommes d'armes de Monpelas se fussent organisés pour la défense. L'attaque avait été si rapide, si inattendue, et le nombre des assaillants était si grand que ce fut au cœur même de la place, devant les appartements du maître, que Landry parvint à arrêter pour quelques instants l'effort des vengeurs de Genevra.

Taverly, Valbreuse et Flossac combattaient avec furie, essayant de traverser les rangs des soudards de Landry, car ils comprenaient que chaque minute perdue livrait Maguelonne à la colère de son ravisseur. Genevra, dévorée d'une anxiété terrible, suivait partout les jeunes gentilshommes.

Lorsqu'elle entendit la voix de Maguelonne qui appelait au secours, un grand cri s'échappa de sa poitrine :

—Vivante ! elle est vivante !

Et elle voulut s'élançer, courir, folle, téméraire, sublime.

—Mais vous allez vous faire tuer, madame ! s'écria Raoul en la retenant.

—Qu'importe ! répondit-elle, sans vouloir s'arrêter.

Le jeune gentilhomme la couvrit de son corps et d'un élan irrésistible, il entraîna le flot des assaillants. Landry et ses hommes reculèrent en combattant pied à pied. Il y eut quelques minutes d'une lutte corps à corps. Si les défenseurs de Saint-Louis n'avaient pas l'avantage du nombre, ils avaient celui de la position. Ils étaient une trentaine au sommet d'un escalier qui donnait accès dans le pavillon central du château habité par Monpelas. C'était le seul point où l'on combattit ; partout ailleurs les bohémiens parcouraient en toute liberté les vastes bâtiments groupés d'une façon irrégulière autour du donjon.

Landry disputa un à un tous les degrés, puis chaque pas du long corridor qui se trouvait à la suite. Mais peu à peu sa petite troupe se fondait autour de lui. A un moment il jugea que c'en était assez et qu'il avait rempli ses engagements envers Monpelas. Alors, criant "Sauve qui peut !" il tourna casaque et disparut dans l'ombre du corridor avec les quinze hommes qui lui restaient. Genevra était donc maîtresse du château de Saint-Louis, mais la résistance de Landry avait donné à Monpelas le temps de fuir emportant Maguelonne. En un instant le donjon fut parcouru, fouillé. Seule la porte de l'oratoire résista aux premiers efforts.

—Maguelonne n'est plus au château ou elle est derrière cette porte, s'écria Taverly.

Et saisissant une hache, il attaqua, furieux, la lourde fermeture. Bientôt dix bras vinrent à son secours et en deux ou trois minutes les massives planches de chêne hérissées de clous à grosse tête volèrent en éclats. Raoul de Taverly, Genevra, Valbreuse, Flossac, et une vingtaine de bohémiens s'élançèrent dans l'oratoire.

—Rien ! s'écria Raoul désespéré.

—Rien ! répéta douloureusement Genevra.

—C'est pourtant bien ici le repaire de la bête, dit Valbreuse en furetant dans tous les coins.

Tout à coup Flossac poussa un cri il venait de découvrir le lambeau de drap laissé par Monpelas dans la rainure de la porte secrète.

haoul eut un cri de joie et Genevra, ranimée par l'espoir, le suivit vers l'endroit que Flossac indiquait.

Déjà le gentilhomme frappait à coups redoublés sur le lambris. Sous ses efforts vigoureux le panneau céda, démasquant l'escalier secret par lequel Monpelas, avec Ragibus et Carados, avaient fui entraînant Maguelonne.

—Nous sommes sur la trace, s'écria joyeusement Flossac. Ne perdons pas de temps.

Ils ne sauraient être bien loin. Nous pouvons encore les rattraper. Qu'une dizaine d'hommes nous suivent et mettons-nous à la poursuite de Monpelas.

En disant ces paroles il saisissait une torche et se glissait résolument dans le sombre passage. Il arracha en passant le morceau de drap qui était resté collé au lambris.

—Pardieu ! dit-il, si nous rejoignons le propriétaire nous lui recoudrons cette pièce sur la peau à coup de dague. Il aura de grandes chances pour la conserver à jamais.

Derrière Flossac, s'était élancé Valbreuse. Raoul de Taverly conseillait fortement à Ginevra de ne pas s'aventurer avec eux dans ces galeries souterraines.

—Je veux vous suivre, répondit-elle. Seule ici, je mourrais d'anxiété.

Il fallut bien, devant cette résolution nettement formulée, que le jeune gentilhomme la laissât faire. Lorsque Flossac, qui avait pris les fonctions de guide, fut arrivé au caveau où prenaient naissance trois galeries différentes, il s'arrêta fort embarrassé. Laquelle de ces galeries fallait-il prendre ? Il y eut une minute d'incertitude cruelle. Tout à coup Flossac eut une inspiration.

—Eteignez vos torches ! commanda-t-il aux deux bohémiens qui s'en étaient précautionneusement saisis.

Ils obéirent, et lui-même cachant sous son manteau la résine qu'il tenait à la main, l'obscurité se fit, complète, dans le caveau. Un cri de joie s'échappa en même temps de toutes les lèvres : au fond de l'une des galeries on apercevait une faible lueur.

—Hâtons-nous, cria Flossac, nous allons les atteindre.

Et il s'élança en courant dans la galerie, suivi de la petite troupe. Mais, arrivé à l'extrémité, il se heurta à la muraille de rochers. Il n'y avait pas d'issue apparente. Après une explosion de colère, de cris de rage, de malédictions et de blasphèmes, ils se mirent résolument à l'œuvre et après des recherches fiévreuses, une demi-heure de travail acharné, ils parvinrent à démasquer l'ouverture. Quelques instants après ils se trouvaient réunis au fond du creux de rocher où s'étaient arrêtés et concertés Monpelas et ses deux bandits. Autour d'eux l'immensité de la forêt s'étendait calme, morne, sombre. Tenter de rejoindre les fugitifs dans ce chaos de rochers, de carrières, de futaies et de taillis, était une folie. Aussi Flossac, malgré son entêtement de Gascon et sa courageuse activité, s'avoua-t-il désespéré :

—Ma foi ! grommela-t-il, je crois bien que notre ravisseur. l'enfer le confonde ! a bel et bien réussi à nous échapper.

Ginevra entendit cette réflexion et un sanglot lui déchira la poitrine.

—Oui, mais, se hâta-t-il d'ajouter, il nous reste un espoir, nous avons une armée à notre disposition, battons la forêt, interceptons toutes les routes, fouillons tous les creux de rochers, et si le diable ne s'en mêle pas, nous finirons bien par mettre la main sur ce misérable. Puisqu'il emporte la pauvre petite Maguelonne, il ne doit guère aller vite.

Ils comprirent bien que le moyen proposé par Flossac était insensé, mais pour conserver une lueur d'espoir à la malheureuse mère, ils accueillirent tous ces paroles avec enthousiasme.

—C'est cela, dit Valbreuse, organisons une gigantesque battue.

—Essayons, murmura Taverly.

—Mais il nous faudrait, reprit Flossac, un homme qui connaît admirablement la forêt. N'y a-t-il personne capable de diriger nos efforts, parmi nous ?

—Moi ! répondit aussitôt une nouvelle voix.

Et un homme s'avança vers Flossac. C'était Roland, le braconnier des Hautes Loges. Derrière lui marchaient gravement ses quatre grands chiens. Roland avait fouillé de fond en comble le château de Saint-Louis. N'ayant rien trouvé il avait fini par s'engager dans le passage souterrain que venait de parcourir la petite troupe guidée par Flossac, et il arrivait à l'endroit où les poursuivants, dépistés, tenaient conseil.

—Que voulez-vous faire ? demanda-t-il à Flossac.

Celui-ci lui expliqua son idée en quelques mots.

Roland secoua la tête.

—A moins d'un hasard incroyable, nous ne trouverons rien, dit-il.

—Essayons toujours, reprit Flossac, ne serait-ce que pour tromper le désespoir de cette malheureuse femme.

—Pauvre maîtresse ! murmura Roland.

—Vous dites, s'écria-t-il tout à coup, que le Monpelas est passé en cet endroit il n'y a pas bien longtemps ?



—Nous avons aperçu la lueur de leur torche... Une demi-heure à peu près.

—Ah ! si nous avions quelque objet ayant appartenu à ce misérable, mes chiens retrouveraient bien la trace. Mais l'on peut courir au château...

—Inutile, interrompit Flossac, j'ai ceci :

Et il tendait à Roland le morceau de drap qu'il voulait coudre à coups de dague sur la peau du ravisseur.

Roland s'en saisit avidement.

—Tée !... mes braves chiens, s'écria-t-il. En chasse !

Et il leur faisait sentir la pièce arrachée au vêtement de Monpelas. Les quatre chiens flairèrent tour à tour le haillon que leur présentait Roland. Puis ils tournèrent plusieurs fois sur eux-mêmes, leur long museau pointu à terre, et d'un commun accord ils gravirent le sentier.

Roland s'élança derrière eux, modérant leur ardeur pour pouvoir les suivre.

—Maîtresse, dit-il en se retournant, si le Monpelas a suivi cette direction, je vous jure qu'avant une heure nous l'aurons rejoint !

—J'accepte ce dernier espoir, dit-elle en se remettant en marche, appuyée sur Raoul de Taverly, mais s'il se brise comme les autres, j'en mourrai de douleur !

### XXXI—DE PROFUNDIS.

Monpelas connaissait un peu la forêt, Raguibus et Carados pas du tout. Aussi la marche des fugitifs était-elle incertaine, légèrement aventureuse. Pourtant la direction inflexible, rigoureuse, avait été choisie. Il fallait éviter, pensait-il, Fontainebleau et les villages voisins de Saint-Louis, tels que les Hautes-Loges et Brolles, car les abords pouvaient en être surveillés par les partisans de Ginevra, et gagner un point opposé, fallût-il pour cela traverser la forêt tout entière et marcher toute la nuit.

Depuis environ deux heures ils avaient quitté le château de Saint-Louis. Maguelonne était revenue à elle et, pour ne pas subir le contact ignoble des bandits chargés de la porter, elle avait préféré marcher, résolution qui avait comblé de joie messires Raguibus et Carados.

Les deux spadassins, rompus de fatigue, se traînaient derrière la jeune fille, sans sonner mot, se haussant parfois sur la pointe de leurs longues extrémités, pour regarder au loin si l'on n'apercevait pas enfin ce village tant désiré où l'on devait monter à cheval, peut-être en voiture, espéraient-ils. Mais le sentier s'enfonçait toujours au milieu des roches grises et nulle éclaircie d'horizon ne faisait pressentir l'approche d'un lieu habité. Aussi les deux pauvres diables égrenaient-ils un à un, et chacun pour son compte, tous les jurons de leurs répertoires, aussi variés qu'énergiques.

Mais si, au lieu de regarder en avant, ils avaient regardé en arrière, c'eût été bien autre chose, car à trois cents pas de Carados, qui se trouvait le dernier de la petite troupe, les quatre grands chiens de Roland réglant leur marche sur celle des fugitifs, d'après les efforts de leur maître, suivaient patiemment la piste.

Roland, pendant cette longue poursuite, n'avait cessé d'assurer à Ginevra la réussite de leur tentative, mais n'avait pas encore annoncé qu'ils fussent si près d'atteindre les ravisseurs. A chaque instant, Raoul de Taverly, ou Flossac, ou Valbreuse, l'interrogeaient fiévreusement, mais il se contentait de répondre simplement :

—Nous approchons !

A un moment, il fit arrêter ses chiens, ôta vivement ses lourds souliers ferrés et, après avoir dit aux trois gentilshommes : N'accélérez pas votre allure,—il se prit à courir légèrement et sans bruit dans le sentier.

Lorsqu'il revint au bout de quelques minutes, ils voulurent l'interroger, mais il mit un doigt sur ses lèvres :

—Silence ! leur dit-il à voix basse. En ce moment la moindre imprudence peut nous faire manquer notre but. Nous sommes à peine à deux cents pas du Monpelas, et dans dix minutes, maîtresse, vous aurez votre fille dans vos bras.

Ginevra ne put retenir une exclamation de joie, tandis que Taverly prenait la main du braconnier et la serrait chaleureusement.

—Je les ai examinés, continua Roland ému. Monpelas marche le premier, ensuite Maguelonne, puis viennent deux grands spadassins qui traînent leurs longues épées sur les roches. On entend d'ici le bruit de leurs pas.

—Courons. Précipitons-nous ! dit Taverly, bouillant d'impatience.

—Arrêtez ! fit Roland ; vous ne comprenez donc pas, qu'avant que vous les ayez atteints, Monpelas a le temps de se venger. Vous le connaissez, maîtresse. Un coup de poignard est vite donné.

—Oh ! s'écria Ginevra en frémissant, parle, Roland, que faut-il faire ?

—Les surprendre ! répondit le braconnier, et si vous voulez suivre mes indications, la tâche sera facile. Ils vont d'ailleurs d'eux-mêmes au devant de leur perte. Ils descendent en ce moment le sentier encaissé de grosses masses de rochers qui leur débrent absolument la vue de la vallée. Fiez-vous à moi, je connais le moindre détour du chemin, le moindre creux de roche. Il y a quatre jours j'ai tué un sanglier en cet endroit. Je répons du succès. Vous avancerez encore cent cinquante pas environ et vous resterez immobiles, jusqu'à ce que ma voix vous appelle. Alors vous accourrez et vous barrerez la retraite s'il en est besoin. Ce sentier descend tout droit aux gorges de Franchard. Le hasard nous a bien servis, car là-bas un grand nombre des nôtres attendent et veillent. Surtout, pas de bruit, et patience.

Ayant dit ces paroles, Roland se jeta rapidement à travers les rochers et les broussailles, suivi de ses quatre chiens qui bondissaient autour de lui, et bientôt il disparut dans les ténèbres.

Cependant Monpelas et son escorte ne se doutaient nullement de leur situation critique. Ils se croyaient au contraire hors de danger. Grâce à la prudence de Roland, ils avaient la certitude de ne pas être poursuivis et, dans ces profondeurs sauvages de la forêt, ils pensaient n'avoir rien à redouter.

Maguelonne marchait comme dans un rêve affreux, toute volonté, tout sentiment de résistance s'étaient éteints en elle : des pensées confuses, une violente sensation de souffrance, un morne désespoir, vivaient seuls dans son être brisé. En descendant la pente rapide du sentier elle glissa sur le sol rocheux, n'eut pas la force de se retenir et tomba à genoux :

—Oh ! murmura-t-elle d'une voix mourante, ayez pitié de moi, je suis lasse, je souffre, laissez-moi me reposer un instant.

Monpelas s'était retourné, impatient, contrarié.

—Eh ! fit-il brutalement, vous vous reposerez à votre guise lorsque nous serons arrivés. Il y va de notre vie, à nous. Continuons.

—Je ne peux plus, dit-elle encore, essayant de se relever.

—Eh ! bien, l'on vous portera. Nous n'avons plus qu'une heure de marche, à peine.

—C'est à ton tour, Carnados, fit observer aussitôt Raguibus.

—Ventre Dieu ! je le sais bien, grommela-t-il en s'avançant vers Maguelonne.

—Non ! s'écria-t-elle en se dressant d'un effort suprême, je marcherai encore.

Allons, dit-elle à qui va bien, fit Carados en voyant Monpelas se remettre en marche et la jeune fille le suivre en chancelant.

Ils arrivèrent enfin en bas des pentes. Un seul massif de rocher leur cachait encore le fond des gorges. Le sentier franchissait un petit ravin rempli de bruyères et d'herbes sèches.

—Tiens, dit Raguibus, on aperçoit une lueur au ciel. Ce ne peut être que le reflet d'une grande flamme. Nous approchons donc d'un endroit habité.

—Sans doute, répliqua Monpelas, un feu de charbonniers que nous éviterons soigneusement.

Il finissait à peine de prononcer ces paroles lorsque soudain un grand bruit se fit à leurs pieds et une vingtaine d'hommes surgirent de sous les bruyères et les herbes, et se dressèrent dans le sentier. Avant même qu'ils eussent pu faire un mouvement, Monpelas et Carados étaient violemment rejetés en avant et en arrière, et terrassés en un clin-d'œil.

Un homme avait saisi Maguelonne dans ses bras robustes et la couvrait de son corps en lui disant :

—N'ayez aucune crainte, vous êtes sauvée !

—Roland ! s'écria aussitôt la jeune fille en reconnaissant le braconnier.

—Et une joie immense, folle, débordait de son cœur, et des exclamations, des cris s'échappaient de ses lèvres.

—Maîtresse ? M. de Taverly ? appela la voix vibrante de Roland.

—Maîtresse ! M. de Taverly ! répéta Maguelonne, ils sont donc là ! Ils vont donc venir !

—Oui. Dans un instant.

—Oh ! fit la jeune fille en chancelant, cette délivrance... ce bonheur... tout-à-coup ! Roland la fit asseoir sur un bloc de rocher.

—Ce n'est rien, reprit-elle en se remettant, c'est déjà passé. Je suis forte maintenant. Et sur son visage inondé de larmes, rayonnait un doux sourire.

Autour d'eux la lutte se terminait. Monpelas n'avait tenté aucune résistance, il se fugeait perdu et il attendait froidement la fin, dévoré d'une rage sourde et impuissante. Carados, au contraire, s'était débattu comme un diable, écumant, mordant, blasphémant. Mais terrassé avant d'avoir pu faire usage de ses armes et solidement maintenu à terre, il fut bien obligé de se calmer et de se tenir coi. Quant à Raguibus, tout n'était pas encore terminé avec lui. Comme il marchait le dernier, il avait eu le temps de se reconnaître et d'éviter l'embuscade en effectuant un saut énorme en arrière. La malheureuse position de Monpelas et son ami Carados lui inspira une frayeur bien naturelle, et jugeant qu'il était tout à fait inutile de se faire prendre pour partager leur sort infortuné, il tourna le dos et se mit à grimper le sentier de toute la vitesse de ses longues jambes. Mais Flossac, Taverly, Valbreuse et toute leur suite descendaient en sens contraire non moins rapidement. Il y eut un choc formidable et comme le pauvre Raguibus avait tout le désavantage de la position, il fut brutalement renversé en arrière et il redescendit le sentier la tête la première, poussé à coup de bottes par Flossac, furieux et tout meurtri de cette collision inattendue. Les trois bohémiens qui s'étaient mis à sa poursuite le reçurent à mi chemin, se précipitèrent sur lui et l'empêchèrent de se relever. Malgré tout, Raguibus désespéré essaya une violente résistance. Mais quelques coups de pommeau d'épée sur ses épaules et sur sa tête osseuse le déterminèrent à faire le mort et à se laisser entraîner.

Toute la lutte, en ses diverses phases, avait à peine duré deux minutes et tout était fini.

Ginevra, haletante, oubliant ses fatigues, ses larmes, ses terreurs, arrivait sur le lieu de la lutte. Maguelonne, d'un élan passionné, courut se jeter dans ses bras. Ce furent des étreintes folles, des baisers déchirants, des larmes, des sanglots...

—Oh ! s'écria enfin Ginevra, mes quinze années de souffrances disparaissent comme un songe affreux devant cet instant ineffable.

—Ma mère, murmura Maguelonne, vous m'avez sauvée !...

—Oui, le but de ma vie est atteint maintenant ; la fatalité s'est lassée ; on ne t'arrachera plus à moi : oh ! comme nous allons être heureuses ! Sais-tu, enfant, que pour te retrouver j'ai fouillé l'Europe entière, que pendant quinze ans des milliers d'hommes ont parcouru tous les chemins, visité les moindres hameaux pour rechercher ta petite fille ; sais-tu, ma chérie, que depuis l'horrible instant où l'on te ravit à mon amour, je n'ai pas eu une minute de repos, pas une pensée qui ne fut à toi, pas une parole, pas un acte qui ne fût pour toi. La vengeance même, ce terrible devoir, n'était-elle pas un moyen de me rapprocher de toi ! Retrouver le Monpelas, n'était-ce pas te retrouver !

—Oh ! comme vous m'aimez ! fit Maguelonne en levant ses grands yeux sur Ginevra. Et moi qui, insouciant, joyeuse, ne savait rien du passé...

—Comme je bénis cette ignorance ! s'écria la mère ; au moins tu n'as pas souffert, tu as été libre, heureuse !

—Oui, dit-elle, comme ils étaient bons, comme ils m'aimaient eux aussi.

—Ils auront leur part de bonheur, reprit Ginevra ; ils ne quitteront pas leur Maguelonne, leur petite marquise, ma douce mignonne.

Marquise ! exclama-t-elle en jetant un long regard vers Raoul de Taverly qui s'était retiré un peu à l'écart avec Valbreuse et Flossac, mais alors ?

—Oui, répondit Ginevra en souriant, aime-le bien, c'est un brave cœur. — Remercie-les tous, ma fille, continua-t-elle, car c'est leur dévouement, c'est leur courage, leur opiniâtreté, qui ont triomphé des ruses et des perfidies du misérable Monpelas.

Maguelonne, émue, rougissante, ne put prononcer une parole, mais elle tendit ses deux mains avec une naïve et franche expression de reconnaissance. Les gentilshommes s'inclinèrent, et déposèrent un baiser cérémonieux sur la petite main de la jeune marquise de Puycedac.

Les lèvres brûlantes de Raoul firent courir un long frisson dans toutes les veines de la jeune fille. C'était le premier baiser d'amour.

—Merci, Roland ! dit-elle tout à coup en se tournant vers le braconnier pour cacher son ardente émotion.

—J'ai fait ce que je devais, répondit simplement celui-ci.

—Pardieu ! mademoiselle, dit Valbreuse, si vous tenez à remercier vos véritables sauveurs, caressez un peu ces quatre grands animaux-là,—et il désignait les chiens de Roland, humblement couchés derrière leur maître.—Sans eux, nous serions encore à nous morfondre dans ce maudit creux de rocher, à la gueule du souterrain.

Maguelonne courut aussitôt, vive et légère comme elle l'était à l'auberge de la Belle-Hôtesse, s'agenouiller près des vaillantes bêtes, et joyeuse, reconnaissante, elle passa tour à tour sa main dans leurs longs poils rudes, tandis qu'ils la regardaient de leurs petits yeux pleins de feu et qu'ils léchaient doucement cette main mignonne et caressante.

—Maintenant, dit Ginevra d'une voix grave, il faut songer à la justice. Venez, c'est en pleine lumière et devant tous qu'il faut parler aux traîtres et confondre les assassins.

Cependant les hommes, commandés par Roland, avaient débarrassé Monpelas de son poignard, Raguibus et Carados de leurs épées et de leurs dagues. Puis ils les avaient conduits, formidablement escortés, auprès du grand feu qui brûlait toujours au fond des gorges.

Ce fut là que Ginevra, doucement enlacée par Maguelonne, Taverly, Valbreuse, Flossac et Roland, retrouvèrent les trois misérables que dès lors il s'agissait de punir.

Monpelas, toujours impénétrable, sous son capuchon noir, avait les bras croisés et paraissait calme, dédaigneux, indifférent. Mais les deux gardiens qui se tenaient derrière lui, la main sur son épaule, le sentaient trembler et par instant longuement tressaillir.

Raguibus et Carados, tout deux froissés et meurtris, baissaient fort piteusement la tête.

Ginevra s'approchait rapidement de Monpelas, lorsque son regard s'arrêta sur la tête décoiffée de Raguibus que la flamme éclairait d'une lueur rougeâtre. Elle tressaillit soudain, tandis qu'elle laissait échapper une exclamation de surprise et de menace.

—Ah s'écria-t-elle en s'élançant vers Raguibus et en dardant sur lui ses yeux flamboyants, je te reconnais, misérable, c'est toi qui a assassiné le marquis de Puycerdac !

—Non, je vous assure... je ne sais pas... balbutia le bandit en dissimulant son regard éperdu sous ses rouges paupières.

—Ne mens pas, infâme ! rugit-elle avec une effrayante expression. C'était au château de Puycerdac, dans les Pyrénées, une nuit d'octobre. Oh ! j'ai toujours devant moi cette scène hideuse... c'est toi, te dis-je... tu l'as lâchement frappé de ton épée, à terre, sans défense. Tremble le, châtement va venir !...

—Tout cela se rencontre à merveille, dit Valbreuse, car c'est l'un de nos mendiants de l'auberge, l'un de nos rигicides d'Avon. Quel compte terrible ils vont avoir à solder !

—Pardieu ! répliqua Flossac, le hasard a fait royalement les choses et nous ne perdons rien de nos vengeances particulières, car voici l'autre mendiant, l'autre régicide !

Et il poussait devant Ginevra le malheureux Carados qui eût voulu être à cent pieds sous terre.

—Oui, c'est l'autre, s'écria Ginevra, c'est celui-là qui, sur l'ordre de Monpelas, a volé l'enfant dans mes bras, après une lutte sacrilège.

—Ma foi ! madame, répondit Carados, en cherchant à reprendre un peu d'assurance sans lever les yeux toutefois, je veux ; n'offrir le luxe de dire la vérité une fois en ma vie. Oui, j'étais à l'affaire des Pyrénées, oui, j'ai fait ce que vous venez de dire, mais que m'importent tous ces détails, la chose n'était pas pour mon compte, J'ai la profession d'homme d'épée et j'obéis aux ordres de ceux qui me payent. Le reste ne me regarde pas.

—Mais cette gentille profession conduit tout droit à la potence, fit observer Valbreuse.

—La belle affaire ! dit Carados en haussant les épaules. J'ai déjà vu la corde une dizaine de fois de très près et elle ne me fait plus trop peur. Il y a quatre jours que je mange bien et que je bois à mon gré, je ne serai pas pendu le ventre creux, c'est tout ce que je demande.

—Le drôle ne manque ni de philosophie ni de courage, fit remarquer Flossac.

Ginevra s'était détourné avec dégoût.

—Ceux-là ne sont que les valets, murmura-t-elle, châtions d'abord le maître.

Et elle vint se placer en face de Monpelas. Maguelonne, craintive, ayant toujours la terreur de cet homme au capuchon noir, cacha sa tête effrayée dans la poitrine de sa mère.

Sieur de Monpelas, dit lentement Ginevra, vous voilà vaincu, désarmé, faible et chétif devant moi. Vous ne raillez plus, comme il y a deux jours à la grotte, vous n'avez plus cette morgue hautaine, cette insolence dédaigneuse, et vous courbez le front en pensant au châtement qui se prépare. Ah ! vous ne pensiez pas qu'une faible femme disposât d'une puissance assez formidable pour faire écrouler sur votre tête, en une seule nuit, tout ce monstrueux échafaudage de crimes sur lequel vous bâtissiez votre honteuse fortune. Regardez autour de vous, sieur de Monpelas, voyez les rangs pressés de cette foule qui vous entoure d'un cercle infranchissable, comprenez et tremblez. Il m'a fallu quinze années pour découvrir votre repaire, pour m'assurer que ce marquis de Sainte-Croix, ténébreusement affilié à un ordre redoutable, et comptant pour le compte de sa compagnie le meurtre du roi Henri IV, était bien Monpelas, l'assassin de Puycedac. J'ai fait avorter vos plus infâmes projets, j'ai pris et brûlé votre château de Saint-Louis, je vous ai repris ma fille : la chute est complète et Henri de Puycedac doit être content de sa vengeance. Quelques minutes vous restent encore pour regretter toutes vos infamies. Préparez-vous à mourir.

Monpelas n'avait pas fait un mouvement pendant que Ginevra prononçait ces paroles. Mais, tout à coup, il glissa dans la main des deux hommes qui le gardaient et bondit en avant. Il avait tiré un stylet de sa poitrine et se précipitait l'arme haute sur Maguelonne en disant dans un accès de rage féroce :

—Je mourrai vengé, moi aussi !

Ginevra avait vu briller la lame et, poussant un cri terrible, elle s'était élancée au devant du meurtrier. Elle reçut dans le côté droit le coup destiné à sa fille, et tomba en criant :

—Hâtez-vous, faites justice ! . . .

Il y eut une scène tumultueuse, une explosion de colère, d'horreur, d'indignation. Raoul de Taverly avait saisi Monpelas, détournant un second coup qu'il dirigeait encore sur Maguelonne, et l'avait jeté violemment sur le sol, lui arrachant son arme et l'écrasant sous son genou. Puis il tira sa dague et il allait le frapper, lorsque Roland lui retint le bras.

—Ce n'est pas ainsi frappé par le fer, de la main d'un loyal gentilhomme, que ce meurtrier doit mourir. Laissez-moi faire. —Raoul comprit et remit sa dague au fourreau, pendant que Roland donnait des ordres à voix basse à un groupe de bohémiens.

Cependant, on s'était précipité au secours de Ginevra que Maguelonne toute en pleurs soutenait dans ses bras. Taverly accourut et, aidé de Roland, il fit écarter la foule inquiète, furieuse, exaspérée, qui proférait des menaces terribles contre Monpelas. On envoya chercher en toute hâte une vieille bohémienne, renommée pour son habileté à panser les blessures. Lorsqu'elle fut arrivée, la vieille femme examina longuement la plaie et finit par dire en relevant sa tête toute blanche :

—Le coup est rude, bien porté, mais je sauverai la maîtresse !

Un long cri de joie accueillit ces paroles rassurantes. Ces exclamations d'allégresse vinrent torturer Monpelas qui se tordait hideusement sur le sol.

Raguibus et Carados étaient trop préoccupés par les funèbres apprêts qui se faisaient autour d'eux pour s'occuper d'autre chose. Ils considéraient avec une terreur fort visible les quartiers de bois que l'on assemblait rapidement à quelques pas d'eux et reconnaissaient de plus en plus que les pièces réunies prenaient terriblement des formes de potence. Et puis trois hommes fouillaient, à l'aide de pics, trois trous profonds sur une même ligne, et les deux pauvres diables s'avouaient encore, que lorsque les extrémités de ces potences seraient introduites dans ces trous et consolidées par des grosses pierres, il n'y manquerait plus que des pendus à l'autre bout, et que ces trois pendus seraient assurément monseigneur de Monpelas, le chevalier Raguibus de Brisemolle et le baron Carados de Pourfendrac, seigneur de Castelasec et châtelain de Vuidemanoir.

Tout était prêt pour le châtement. Sur un signe de Roland, les trois misérables furent saisis. Le nœud fatal s'enroula autour de leur cou et ils furent enlevés dans l'espace.

Quelques minutes après, Monpelas, Raguibus et Carados avaient rendu leurs âmes au diable.

Sur l'avis de Raoul de Taverly, approuvé par Maguelonne, Ginevra fut placée dans la meilleure voiture des bohémiens et on se dirigea vers l'auberge de la Belle Hôtesse. La vieille femme avait soigneusement bandé la blessure et elle assurait qu'avant quinze jours la maîtresse pourrait quitter son lit et qu'avant un mois elle serait complètement guérie. Cette assurance fut accueillie par tous avec de grands transports de joie.

Comme la voiture où se trouvaient Ginevra et Maguelonne, escortée de Raoul de Taverly, Valbreuse, Flossac, Roland, quittait les gorges de Franchard, les bohémiens, sous la conduite d'Orlando et des autres chefs, rentraient chargés de butin. La certitude de la victoire dissipa les dernières traces d'inquiétude qu'Orlando conservait toujours de son aventure de la mare de Franchard et il se joignit à l'escorte de la maîtresse. La stupéfaction et l'allégresse de maître Annibal Cocquenpot et de sa bonne femme Mathurine n'eurent pas de bornes en voyant revenir leur Maguelonne bien-aimée dans ce formidable appareil. Ginevra fut installée dans la meilleure chambre de l'auberge, et les soins, l'amour et la joie, ne lui manquèrent pas pour effacer ses longues douleurs et hâter sa guérison.

Le lendemain, les bohémiens disparurent de la contrée, et Taverly, Valbreuse, Flossac, se rendirent auprès du roi Henri et lui racontèrent toutes les péripéties du drame qui s'étaient développées en cette nuit mémorable.

Puis Taverly demanda à son parrain la permission de retourner au pays des Pyrénées afin de présenter à sa famille mademoiselle de Puycerdac dont il désirait faire sa femme le plus tôt possible.

—Hâtez-vous de revenir, dit le roi à Raoul, car j'ai de plus en plus besoin de braves cœurs autour de moi.

Deux mois après, c'était grande fête au manoir de Taverly, car on célébrait pompeusement le mariage du vicomte Raoul de Taverly et de Regina de Puycerdac, qui avait été, pendant dix années, Maguelonne, la Belle-Hôtesse. Le triomphe de la journée fut pour maître Annibal Cocquenpot, lorsqu'il apporta solennellement, au plus beau moment du repas de noce, le fameux plat, qui, selon le dire du roi de France, devait le faire immortel.

Disons enfin que Roland, ses bons chiens et ses rudes compagnons, reprirent de plus belle leurs chasses aux sangliers et leurs plantureux soupers.

Que l'auberge de la Belle-Hôtesse fut détruite pendant la Fronde.

Que les ruines du château de Saint-Louis servirent aux paysans des environs pour agrandir leurs villages.

Qu'un ermitage fut construit sous le règne de Louis XIV avec les derniers débris, et que quatre moines de l'ordre des Carmes y furent installés par lettres patentes. Mais dans cette contrée, on n'a pas un goût très prononcé pour les pèlerinages, et, comme, d'ailleurs, les rôdeurs de forêt assassinaient régulièrement les bons moines tous les cinq ou six ans, les Carmes abandonnèrent ce poste dangereux, et, depuis le règne de Louis XVI, la butte Saint-Louis n'est plus habitée que par les lièvres, les lapins et les chevreuils fort à l'aise dans les broussailles inextricables dont elle est couverte.

FIN.

Demandez notre catalogue de romans et de musique envoyé gratis sur demande.  
Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS première page de ce numéro.

## AVIS AUX LECTEURS DE LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

À la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, nous avons décidé de publier LA BELLE DU RÉVOLUTIONNAIRE au complet, (en recommençant depuis le premier chapitre) dans le numéro pour le mois de mars 1896 et discontinuer l'histoire "feuilleton à suivre." Comme les lecteurs l'ont déjà vu par le commencement est des plus émouvants et fera un des plus beaux volumes de notre collection.

Ce superbe numéro sera envoyé franco sur réception de 10 cents en argent timbres-poste canadien ou américains.

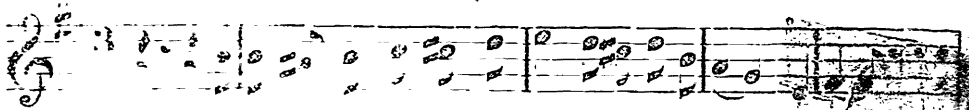
LEPROHON & LEPROHON, B  
25, rue St-Gabriel, Mont

# Nos Amoureuses.

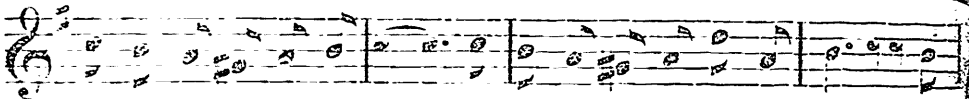
## Chanson

Paroles de BALDORA et H. PARSAY.

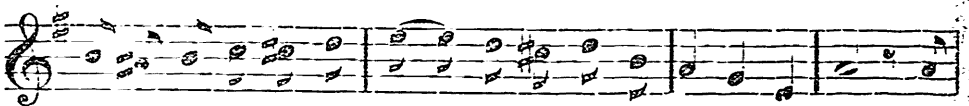
Musique de GASTON MAZOLIS.



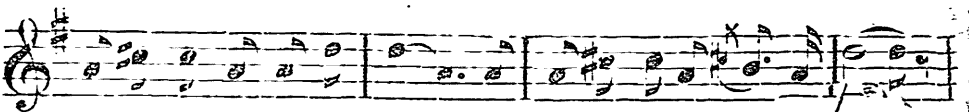
Elles nous proposent des tas De choses superbes, les femmes



me qui leur don-nent nos â-mes Nous les cro-yons tou-jours hé - las! Nous

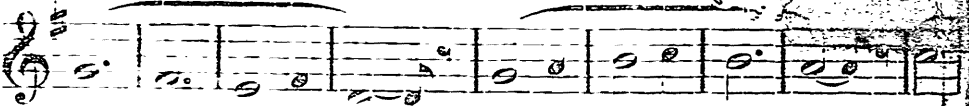


les ai-mons bien je le ju - re Mais sans bon-ne rai-son ma foi No-

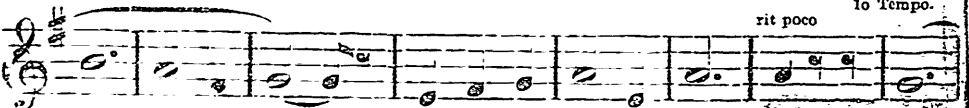


tre bel - le chan-ge d'al - lu - re Et nous nous deman-dons pour-quoi?

Mt. de Vals. REF.



Si pour l'a-mou-reux — Le cœur de sa bel - le — E-



tait plus fi - dè - le, Et moins a - pri - ci - eux —

pot.  
manque.  
ment moussé,  
dos de Pourfer.

Tout était pr.  
saisis. Le noir

Quelques me - rions pour el - les Des a - mants mo - dè - les Et les amou-

diable.